LES ARTS DESSINÉS

Juillet/septembre 2019

07

Enki Bilal

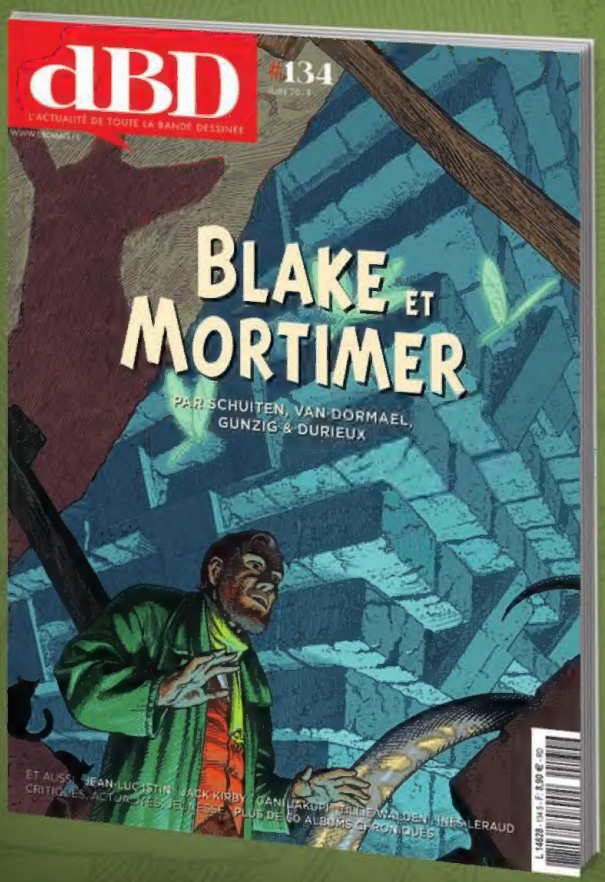
Guy Billout | François Schuiten | Tomi Ungerer | Posy Simmonds | CharlElie Couture | Jacqueline Duhême

L 15306 - 7 - F: 14,95 € - RD

dBD
L'ACTUALITÉ DE TOUTE LA BANDE DESSINÉE

BLAKE ET MORTIMER

L'ÉVÉNEMENT



Rencontre avec :
FRANÇOIS SCHUITEN
JACO VAN DORMAEL
LAURENT DURIEUX
THOMAS GUNZIG

JEAN-LUC ISTIN
the never-ending saga

JACK KIRBY
rétrospective à Cherbourg

GANI JAKUPI
le globe-trotteur à Cuba

TILLIE WALDEN
dépasser le genre

INÈS LÉRAUD
enquête en Bretagne

Sans oublier :
le CAHIER CRITIQUE,
les ACTUALITÉS,
les albums JEUNESSE...

EN KIOSQUE

Votre dBD en ligne sur : www.dbdmag.fr

MICAËL

DESSINATEUR DE PRESSE

Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #07

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Par Frédéric Bosser |

TOMI UNGERER/p.08
Hommage |

ACTUS BANDE DESSINÉE/p.14
& événements |

KYAN KHOJANDI/p.18
Des planches aux planches... |

ENKI BILAL/p.20
Une interview sans bug... |

DESPLECHIN & SIMMONDS/p.30
Quand Marie rencontre Posy |

EL DON GUILLERMO/p.38
En route pour la joie ! |

FRANÇOIS SCHUITEN/p.44
Sur les traces du maître |

PARIS & ZALKO/p.50
On a aimé... |

ACTUS ILLUSTRATION/p.52
Notre sélection |

KENNEDY & SFAR/p.57
On a aimé... |

FREDERIK PEETERS/p.58
Eco-observateur de la fin du monde |

LIONEL KOECHLIN/p.64
Poésie dessinée |

GUY BILLOUT/p.66
L'humour philosophe |

MATTHIAS LEHMANN/p.74
Le monde selon... |

HELGE REUMANN/p.80
La force tranquille |

ALEJANDRO JODOROWSKY & GÉRARD DUBOIS/p.88
Poésie illustrée |

FESTIVAL DE BOLOGNE/p.90
Compte-rendu |

ACTUS JEUNESSE/p.92
Notre sélection |

MARIE POMMEPUY/p.94
On a aimé... |

JACQUELINE DUHÊME/p.96
Henri, Paul, Pablo, Jacques... |

MOREL & RABATÉ/p.104
On a aimé... |

ACTUS HUMOUR/p.106
Notre sélection |

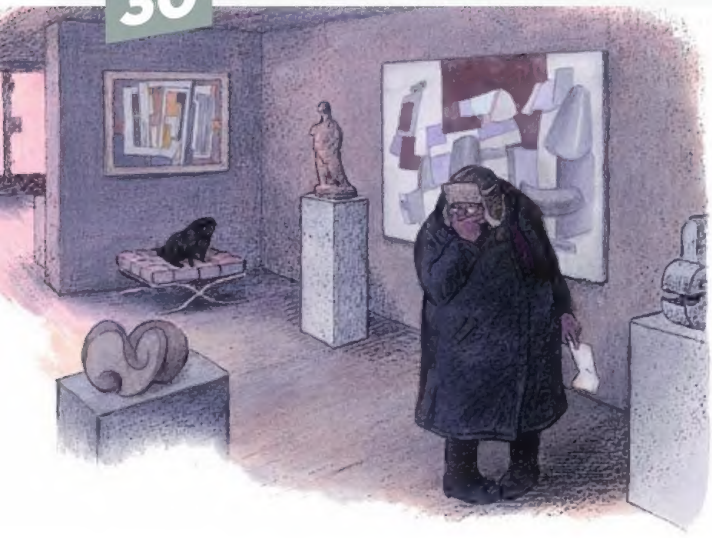
CHARLELIE COUTURE/p.108
... sur le trait |

POL TURGEON/p.116
Les 7 péchés capitaux |

66

© Guy Billout

30



© Posy Simmonds / Denoël Graphic

© Enki Bilal / Casterman

20

ACTUS BEAUX LIVRES/p.124
Notre sélection |

MICHEL BOUVET/p.126
La graisse d'un trait |

UGO BIENVENU/p.134
Le dessin comme construction du réel |

ROCKWELL, COURBET, MORANDI/p.138
Expositions & événements |

ACTUS BEAUX-ARTS & AGENDA DES EXPOSITIONS/p.144
Notre sélection |

ANTONIO SEGUÍ/p.148
Visite guidée |

PAUL CHEMETOV/p.152
Architecture |

FRANÇOISE PÉTROVITCH/p.156
Peinture |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@dbdmag.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Gérard DuBois, Laure Garcia, Géant Vert, Alejandro Jodorowsky, Lionel Koechlin, Janine Kotwica, Ronan Lancelot, Micaël, Frédéric Poincelet, Pol Turgeon
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr) • **Maquette :** Rémi Joffart
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Annah Assouline, Xavier Bermudez, Josée Boisvert, Frédéric Bosser, Manuel Braun, Jacques Gavard, Géant Vert, Brigitte Lacombe, Béatrice Lucchese, Hervé Plumet, Aria Ungerer, Vicacobi Studio et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

Couverture : ENKI BILAL pour *Les Arts dessinés*
© 2019 Enki Bilal

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

PUBLICITÉ HORS-CAPTIFS : KETIL MEDIA
Catherine Laplanche • claplanche@ketilmedia.com
Tél. : 01 78 90 15 37 • 06 24 36 17 34

PUBLICITÉ : Frédéric Bosser
• Tél. : 06 14 48 73 75 • email : fbosser@dbdmag.fr

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

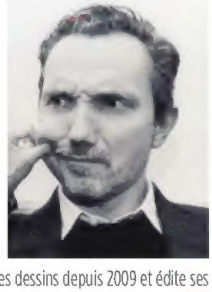
Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en France, **Gérard DuBois** s'installe à Montréal après avoir étudié les arts graphiques à Paris, et commence à travailler en tant qu'illustrateur, principalement pour la presse et l'édition. Depuis plus de vingt-cinq ans, son travail a reçu nombre de distinctions parmi les plus prestigieuses, dont le Hamilton King Award, le Bologna Ragazzi Award dans la catégorie fiction, ainsi que quatre médailles d'or de la Society of Illustrators. Un timbre Gérard DuBois sera émis par Poste Canada début avril afin de souligner la qualité de son travail. Ses images ont été exposées à Chicago, Los Angeles, New York, Paris, Miami, Montréal, Toronto. | **Poésie illustrée p. 88**

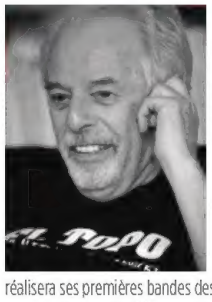
Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. | **Frederik Peeters p. 58**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine KOTWICA** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com | **Tomi Ungerer p. 08, Guy Billout p. 66**

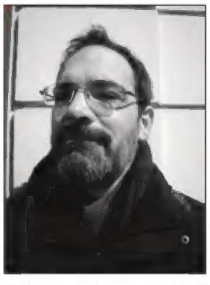


Frédéric Poincelet est né en 1967 à Sartrouville. Après avoir collaboré aux revues *Beaux-Arts Magazine*, *Le Dernier Cri*, *Hôpital brut*, *Bang !*, *Technikart*... il rejoint l'éditeur Ego comme X en 1998. Outre ses livres chez cet éditeur, il en devient le graphiste attitré. C'est là qu'il se liera d'amitié avec Jean Teulé. Parallèlement à cette carrière d'auteur de bande dessinée, Frédéric Poincelet est une figure importante de la scène du dessin contemporain, participant entre autres à l'exposition *Dessins pointus*, et avec le collectif *Frédéric Magazine*, dont il est l'un des membres fondateurs. La galerie Catherine Putman expose ses dessins depuis 2009 et édite ses lithographies et sérigraphies depuis 2016. Il vit et travaille à Paris. | **Ugo Bienvenu p. 134**

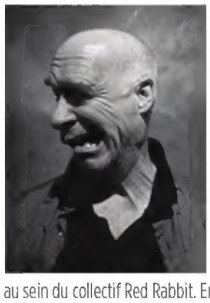
Laure Garcia est journaliste spécialisée dans les arts graphiques. Elle a notamment travaillé pour *L'Obs* et *Le Journal du dimanche*. Pour sa première collaboration aux *Arts dessinés*, elle évoque l'exposition de Norman Rockwell au Mémorial de Caen. | **Norman Rockwell p. 138**



Alejandro Jodorowsky naît le 17 février 1929 à Iquique, au nord du Chili, où ses parents, un couple de juifs russes fuyant les pogroms, sont venus s'installer. En 1953, son théâtre de marionnettes sous le bras, il part pour Paris, où il rencontre le Mime Marceau. Il lui écrit quelques-unes de ses plus célèbres pantomimes. Il fréquente les surréalistes et fait la connaissance de Maurice Chevalier, qui l'engage pour dépoussiérer son spectacle. En 1962, il crée avec Roland Topor et Fernando Arrabal le groupe Panique. En 1965, il part pour le Mexique, où il tournera ses deux films les plus célèbres, *El Topo* et *La Montagne sacrée*, puis réalisera ses premières bandes dessinées, dont ses *Fabulas panicas* (*Fables paniques*). En 1975, sa rencontre avec Mœbius sera décisive (*Les Yeux du chat*, *Les Aventures de John Difool*, *Griffes d'ange*...). S'ensuivront des scénarios de bande dessinée pour Arno, Georges Bess, Zoran Janjetov, François Boucq, Juan Gimenez, Manara... | **Poésie illustrée p. 88**



Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et dirige depuis septembre dernier la galerie Huberty & Breyne à Paris. | **El don Guillermo p. 38**



Pol Turgeon a d'ores et déjà vécu trois vies. La première dans le domaine de l'illustration au début des années 1980. En résulte une multitude de publications pour une production reconnue à travers le monde par plus de deux cents prix. À la fin des années 1990, il se consacre à une production personnelle en art visuel avec, à la clé, plusieurs expositions au Canada et aux États-Unis. À partir de 2007 s'ajoute le rôle de concepteur visuel pour des spectacles de danse-théâtre au sein du collectif Red Rabbit. Enfin, n'oublions pas l'enseignement à l'UQAM (Université du Québec à Montréal) depuis vingt ans, ponctué de conférences et d'ateliers dispensés un peu partout à travers l'Amérique du Nord. | **Les 7 péchés capitaux p. 116**

Photographies et portraits : Laure Garcia © DR | Gérard DuBois © Julia Marois | Janine Kotwica, Ronan Lancelot © Frédéric Bosser | Pol Turgeon © Josée Boisvert | Alejandro Jodorowsky © Christophe Lebédinsky | Géant Vert © Timalou | Frédéric Poincelet © DR

FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

« Il n'y a pas de distance entre la pensée et la main. »

Ernest **Pignon-Ernest**
(France 5 - Documentaire *À taille humaine* - mai 2019)

Est-ce plus important d'être au jury du Festival de Cannes ou à la une des *Arts dessinées* ? C'est assurément la question qu'a dû se poser **Enki Bilal** quand il lui a fallu répondre favorablement à cette vieille dame du 7e art de soixante-douze ans.

Trêve de plaisanterie, en raison de son départ précipité, car inattendu, pour le sud de la France, nous avons failli ne pas avoir cette couverture inédite qu'il nous avait promise lors de son interview !

C'était compter sans son grand professionnalisme et son respect de la parole donnée : son dessin nous est parvenu quelques heures avant qu'il ne prenne l'avion pour rejoindre la Croisette.

Passé ce dernier frisson, ne restait plus qu'à boucler les ultimes textes de ce numéro plus que riche (en faisons-nous trop, à chaque fois ?), où se côtoient des auteurs de bandes dessinées, des illustrateurs, des auteurs jeunesse, des architectes, des peintres, des poètes, des musiciens et des affichistes, de tous âges et de tous horizons.

Merci à tous ces artistes de nous avoir reçus et d'avoir accepté de lever le voile sur leurs créations.

À titre personnel, je suis particulièrement ravi d'avoir demandé à Pol Turgeon, un illustrateur canadien que j'ai connu à mes débuts, de nous illustrer les sept péchés capitaux. Son talent, je voulais le partager avec vous.

L'ensemble de la rédaction vous souhaite une bonne lecture et, surtout, un bel été à nos côtés.

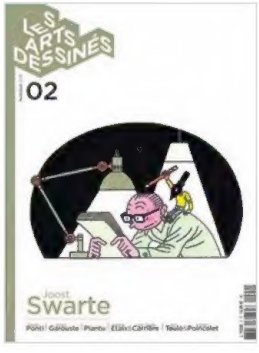
Frédéric Bosser, rédacteur en chef

PS : Nous lançons un « **Club *Les Arts dessinés*** ». Pour en savoir plus, rendez-vous prochainement sur notre site www.dbdmag.fr ou sur la double page suivante.

JE **COMPLÈTE MA COLLECTION**
LES ARTS DESSINÉS

#1 12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...



#2 14,95€

Swarte, Ponti, Plantu, Garouste, Teulé & Poincelet...

#3 14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5 14,95€

Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean, Schnabel...

#6 14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

(Tarifs valables jusqu'au 31 octobre 2019. Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE, SOMMAIRES COMPLETS SUR :
www.dbdmag.fr/artsdessines

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE JAURÈS**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	04322	1500 290 0200	45

IBAN: FR 76 3007 6043 2215 0029 0020 045
BIC: NORDFRPP

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 octobre 2019.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

DEVENEZ **MEMBRE DU CLUB** *LES ARTS DESSINÉS* !

Forts d'une expérience de bientôt deux ans, nous avons décidé de créer le **Club *Les Arts dessinés***.

Ce club a pour objectif de **réunir les amateurs de dessin** contemporain ou moderne et de leur proposer des visites d'exposition privées, des rencontres avec des artistes, des séances de dédicaces, l'organisation de dîners avec des auteurs ou des professionnels, des produits dédiés ou encore des remises sur nos publications actuelles comme à venir.

Nous projetons, à titre d'exemple, l'édition de carnets de croquis collector (le premier sera issu des carnets de **Benjamin Lacombe**), de tirages numérotés et signés et, surtout, d'une collection d'***artbooks***. Les deux premiers, consacrés à **Jean Jullien** et **Pierre Mornet** (sorties prévues pour les fêtes de fin d'année 2019), seront suivis de **Brad Holland** et **Gérard DuBois** (courant 2020). Nous étudions aussi, actuellement, l'idée d'une monographie autour de deux immenses scénaristes : **Pierre Christin** et **Alejandro Jodorowsky**.

La plupart de ces livres se feront en coédition avec les éditions Caurette, et des éditions spéciales seront proposées aux **membres du club**.

Ce club sera officiellement créé en **septembre 2019.**

Pour en **devenir membre**, dès à présent et **jusqu'à fin 2020**, les conditions sont les suivantes :

- si vous êtes **déjà abonné** aux *Arts dessinés*, une cotisation au tarif préférentiel de 30 € vous sera demandée la première année ;

- si vous n'êtes **pas encore abonné**, une cotisation de 40 € en plus d'un abonnement vous sera demandée, soit :
  - 100 € pour la France (ou 150 € pour deux ans) ;
  - 110 € pour l'Europe (ou 160 € pour deux ans) ;
  - 120 € pour le reste du monde (ou 170 € pour deux ans).

En devenant membre, vous bénéficierez, **en plus des activités proposées**, d'une information avant la mise en vente et d'une **réduction de 15 %** sur toutes nos publications à venir.

Option **membre privilégié :** nous vous proposerons des ex-libris n/s dans chacune de nos publications à venir, pour une cotisation annuelle additionnelle de 100 € (ou plus, à votre libre choix, si vous tenez à nous soutenir plus encore comme **membre bienfaiteur**).

☐ Oui, je deviens membre du Club *Les Arts dessinés*

et je vous adresse, aujourd'hui, la somme de :

- ☐ 30 € : **Membre du Club**, je suis déjà abonné
- ☐ 100 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** France
- ☐ 150 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** France
- ☐ 110 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Europe
- ☐ 160 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Europe
- ☐ 120 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Monde
- ☐ 170 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Monde

☐ + 100 € / **Membre privilégié**

☐ + ... € / **Membre bienfaiteur**

À renvoyer à :
Club Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP_____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 octobre 2019.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Dernière en date de ces bouffonneries macabres qu'il affectionnait : **Tomi Ungerer** est mort dans le comté de Cork, en Irlande, dans la nuit du 8 au 9 février 2019. Le monde des arts en est tourneboulé. L'occasion d'évoquer ici, simplement, quelques souvenirs… J'avais pu converser quelques instants avec lui en novembre dernier lors du vernissage de son exposition parisienne à la galerie Martel sous l'œil protecteur de sa fille Aria. Il avait considérablement maigri, et son éternel chapeau ombrageait tragiquement sa tête de transi médiéval. La camarde avait d'ores et déjà pris possession de son désarmant sourire. Je ne savais pas que ce court tête-à-tête serait un adieu. Mais lui le savait. Sinon, pourquoi, alors, aurait-il évoqué, avec tendresse et émotion, notre première rencontre ?

Par **Janine Kotwica**

Roland et Janine Kotwica avec Tomi Ungerer (Paris, 2015)
© Photo Aria Ungerer

TOMI UNGERER

UN DIABLE EN PARADIS

Tomi Ungerer à l'intérieur d'une illustration pour ***Allumette*** (1974)
© Tomi Ungerer / L'École des loisirs

Comme lui, je ne l'ai pas oubliée, cette première rencontre. Certes pas. C'était en avril 1981, durant les vacances de Pâques. Mes deux filles, jumelles de presque quatorze ans, recevaient leurs correspondantes anglaises. J'avais vu, dans la presse, l'annonce d'une grande exposition Tomi Ungerer au musée des Arts décoratifs et j'y ai donc entraîné mon quatuor adolescent. Grosse déconvenue à l'arrivée : l'exposition n'était pas encore ouverte au public. Nous repartions, déconfites, lorsque je crus reconnaître Tomi Ungerer lui-même sur le trottoir de la rue de Rivoli. J'étais loin d'être sûre que ce fût bien lui. En ces temps anciens, avant Internet, on ne trouvait pas partout les photos des illustrateurs dans les médias. Ma seule référence était une image de l'album *Allumette*, où, parmi les biens de consommation qui tombaient en avalanche sur la petite héroïne, il y avait une télévision dont l'écran affichait un portrait de l'auteur. Je l'ai abordé et lui ai

Sans titre, autoportrait. Visuel de l'exposition Tomi Ungerer à la Galerie Martel (Paris, 2009)
© Tomi Ungerer

exprimé ma déception. « *Qu'à cela ne tienne,* m'a-t-il dit. *Elle est quasiment installée, je vais vous la montrer !* » Et il m'a prise par le bras pour nous entraîner à l'intérieur du musée ! Je ne connaissais, à l'époque, que les livres pour enfants de Tomi et j'en étais très admirative. Aussi, contempler les originaux, parmi les cartons et les escabeaux, sous la houlette de l'artiste, était une sacrée aubaine que nous avons goûtée toutes les cinq avec un plaisir gourmand. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Lorsque nous avons épuisé la section « Jeunesse » de l'exposition, il a dit aux quatre demoiselles : « *Attendez ici, les filles, je continue avec votre maman.* » Et j'ai alors découvert, interloquée, l'étendue de son œuvre adulte dont je n'avais pas, alors, la moindre idée. Un choc dont je ne me suis jamais remise. J'ai pris en pleine figure ses dessins érotiques ou contestataires, *The Party*, et *Totempole*, et *Politrix*, et *Danse macabre*, et ses sculptures, et ses affiches politiques, *Kiss for Peace* et *Black Power White Power*, et les peintures mortifères de *Slow Agony*... J'étais médusée par tant d'audace, de créativité, de révolte, d'anticonformisme... Le trait, la couleur, les formes, l'inspiration, le jaillissement inépuisable d'idées, le génie graphique, grinçant, grotesque, truculent, drôle et douloureux à la fois, m'ont laissée sans voix. Et lorsque, après quelque quatre décennies, je feuillette le catalogue qu'il m'a dédicacé, la sidération et l'admiration sont intactes.

Baron de Münchhausen, illustration intérieure de *Tomi Ungerer's Erzählungen für Erwachsene* (Wilhelm Heyne Verlag, München, 1992) © Tomi Ungerer

Honneurs et médailles

On a beaucoup ironisé sur ce paradoxe : Tomi, le rebelle, l'anticonformiste, le pourfendeur des stéréotypes bourgeois, se laisse couvrir d'honneurs. Il était déjà, entre autres distinctions, chevalier des Arts et des Lettres et ne voilà-t-il pas que le président Macron l'intronise commandeur de la Légion d'honneur à l'Élysée ? Et la France n'est pas seule à le couronner de lauriers. Cela ne laisse pas d'être ambigu. J'ai été souvent invitée à ces cérémonies, et je peux témoigner de son irrespectueuse désinvolture qui sabote toute solennité.

Au printemps 2008, il fut décoré de l'ordre du Mérite par Peter Muller, ministre-président de la Sarre, au cours d'une émouvante cérémonie, avec peu d'invités, et beaucoup de photographes, cameramen et journalistes. Il est arrivé en même temps que nous, et était attendu sur le trottoir par un groupe d'officiels. Il a brusquement planté tout ce beau monde et traversé la rue pour venir nous embrasser, mon mari et moi. En recevant sa médaille, toujours facétieux, le maître a entonné « Heimat, deine Sterne ». Petit moment d'émotion, ensuite, lorsqu'il a évoqué ses souvenirs d'enfant durant la guerre, se réjouissant que le Rhin si cher à son cœur ne soit plus désormais une frontière mais un lien.

Un beau plaidoyer sans emphase pour la paix et la fraternité : il a beaucoup œuvré pour la réconciliation franco-allemande afin d'effacer les traumatismes de l'occupation nazie dans son Alsace natale.

Dans la foulée de cette célébration solennelle, un très nombreux public assista, dans une invraisemblable cohue, au Museum Fellenbergmühle de Merzig, à l'inauguration très festive d'une exposition *For Adults Only*, qui présentait une centaine de dessins érotiques sortis de divers recueils parus depuis 1966 (*Fornicon*, *Babylon*, *Last Rites*, *Good Old Times*, *Herbertstrasse*, *Erotoscope*...). Ses images vitupérant la mécanisation de l'amour trouvaient un écho ironique dans la machinerie de cet ancien moulin à huile. Les discours en français, alsacien et allemand étaient entrecoupés d'airs folkloriques vigoureusement chantés et joués par l'ensemble de la Choucrouterie de Strasbourg.

Pas très protocolaire, tout ça !

Célébrations alsaciennes

Lors de ses quatre-vingts ans, il y eut une réception, qui eût pu être guindée, sous les lambris dorés des salons de l'hôtel de ville de Strasbourg. C'était compter sans l'esprit farcesque de l'insolent héros du jour. Il avait, sur le pommeau de sa canne, fixé une archaïque sonnette de bicyclette. J'étais assise à côté de lui et avais du mal à conserver mon sérieux quand il ponctuait chaque pause des discours des ténors politiques de la mairie, du département, de la région et du conseil de l'Europe, de tonitruantes sonneries vélocipédiques. Non, vraiment, pas protocolaire du tout !

Comment s'est comporté son fantôme lors de ses obsèques grandioses dans sa chère cathédrale de Strasbourg ? On imagine volontiers son esprit frappeur faire un ultime pied de nez à l'assistance recueillie... Durant les homélies des trois ecclésiastiques en costumes sacerdotaux qui béatifiaient notre Jean-Thomas, je voyais défiler dans mon esprit les images pour le moins inconvenantes du *Kamasutra des grenouilles*, des *Anges gardiens de l'enfer* ou des *Erzählungen für Erwachsene*, et je me demandais si ces trois ministres de Dieu avaient lu ces livres sulfureux. Au bénéfice du doute...

Marianne et Germania, affiche pour une rencontre franco-allemande de collectionneurs de cartes postales (1993)
© Tomi Ungerer

Dessin pour ***Frisch Frosch Fröhlich Frei*** (Diogenes, 1985). Encre de Chine, lavis d'encre sepia et d'encres de couleur sur papier calque
© Tomi Ungerer / Musées de la ville de Strasbourg

Apocalypse, dessin inédit (non daté).
Encre de Chine, lavis d'encres de couleur sur papier, 83 x 61 cm
© Tomi Ungerer / Musées de la ville de Strasbourg

Voluptiphallus delinguatus,
dessin pour *Tomi Ungerer's Botanik*,
portfolio pour la revue *Penthouse* (1988).
Crayon, encre brune, lavis d'encres de
couleur sur papier calque, 35,4 x 28 cm
© Tomi Ungerer / Musées de la ville de Strasbourg

Censuré !

En 2010, j'avais programmé une exposition qui s'appelait *Pour adultes seulement – Quand les illustrateurs de jeunesse dessinent pour les grands*. Tomi, séduit par le sujet, y a naturellement participé. Or la connotation érotique, pourtant discrète, des œuvres sélectionnées a effrayé le pusillanime président socialiste du conseil général de la Somme et ce hobereau omnipotent a interdit l'exposition. J'ai alors été soutenue par une invraisemblable campagne de presse, Internet, radios (France Info, France Inter, France Culture), télévision (France 3) et presse écrite (*Le Monde*, *Le Canard enchaîné*, *L'Obs*, *Le Figaro*, *Le Soir de Bruxelles*, *Le Courrier picard*, *Libération*...). Lorsque Tomi a découvert, par ces médias, les misères que me faisait Anastasie, il m'a longuement téléphoné d'Irlande pour m'assurer de son soutien. La censure, il connaissait bien : il l'avait vue maintes fois à l'œuvre aux États-Unis... Autre coup de fil, de félicitations cette fois, lorsque j'ai pu présenter l'exposition grâce à l'aide de l'Ordre des avocats, de l'ABF et de la Ligue des droits de l'homme. Ses marques d'amitié m'avaient beaucoup touchée.

Dessins intégrés à des courriers
(2011). Collection JK
© Tomi Ungerer

Signature

Chaque fois que j'ouvre un de ses livres dédicacés, je me remémore une anecdote où s'expriment son esprit potache, parfois grossier, et son goût de la provocation. Il était de passage à Paris, et il signait à la librairie Chantelivre. La file d'attente était longue et je m'apprêtais à y prendre place quand il m'a reconnue et m'a fait signe de venir m'asseoir à ses côtés. J'ai donc passé l'après-midi à deviser avec lui tandis qu'il signait ses albums. Tout de go, il m'a déclaré : « *Tu vois, ces cons, ils vont donner mes livres à leurs mioches sans voir que ma signature, c'est deux couilles et une bite.* » Sans commentaire...

L'Envol - Hommage à André François, encre de Chine et crayon de couleur sur papier. 40 x 51 cm.
© Tomi Ungerer

Reconnaissance

Des expositions de son œuvre, j'en ai vu un grand nombre, et particulièrement, depuis octobre 2008, à la Villa Greiner, musée Tomi Ungerer – Centre de l'Illustration, qui abrite quelque huit mille dessins, six mille jouets, mille cinq cents livres, de nombreuses affiches et estampes et des documents divers dont Tomi Ungerer a fait donation à sa ville natale. Une superbe réalisation où Thérèse Willer, conservatrice de cette belle maison, allie, dans la présentation alternée de ces collections, intelligence, fonctionnalité et esthétique.

Mais ce musée, si riche soit-il, est loin de posséder toutes les créations du grand Tomi. L'industriel allemand Reinhold Würth, grand amateur d'art et mécène de haute volée, en a acquis cinq cents (dessins, peintures, sculptures…) sur le conseil inspiré de Robert Walter, ami et agent zélé de Tomi.

Une remarquable exposition, *Eklips*, a présenté, en 2010, ces acquisitions à la Kunsthalle Würth de Schwäbisch Hall. Un énorme catalogue de trois cent cinquante pages accompagnait la manifestation, la plus importante jamais consacrée à son œuvre.

J'ai eu la chance d'assister au somptueux – et joyeux – vernissage. Il était précédé d'un savant débat où s'exprimaient critiques d'art et conservateurs de musées d'art moderne. Tomi s'amusait visiblement à entendre parler ainsi doctement de son travail et il se montra surtout avide de s'éclipser de temps à autre pour griller une clope dans un coin discret avec mon mari : toute cette reconnaissance thuriféraire ne lui était certes pas montée à la tête.

Un diable en paradis

Le 4 novembre 1997, Arte présentait, en avant-première, une soirée Thema consacrée à Tomi Ungerer. Elle comportait toutes sortes de documents et des films d'animation, ainsi que *L'Homme sur son île*, méditation intime et affectueuse de son ami allemand Percy Adlon, qui avait acquis la célébrité avec son *Bagdad Café*. Tomi était présent, appuyé sur une canne (c'était la première fois que je la lui voyais) et visiblement très fatigué. « Tumor mit Humor », disait-il. Beaucoup, dans l'assistance, ont pensé qu'il s'agissait là d'une forme d'nommage anthume et qu'il nous quitterait bientôt. Heureusement, tel le Phœnix, l'oiseau a retrouvé, durant plus de vingt ans encore, tout l'éclat de son plumage.

La soirée Thema s'appelait, parodiant quelque peu Henry Miller, *Un diable en paradis*. Un beau titre, prémonitoire. D'actualité, désormais. *Requiescat in pace*… ■

ANDRÉ FRANÇOIS, UN DE SES MAÎTRES

André François, on le sait, fut l'un des plus grands graphistes du XXe siècle. Son courage, son talent, son énergie, son intelligence, son imagination, bref sa personnalité hors du commun ont fait de lui la « référence » aimée et admirée de trois générations d'illustrateurs à travers le monde. Tomi Ungerer fut l'un d'eux, et il ne manquait jamais de souligner sa dette envers cet aîné exemplaire. Les deux artistes s'étaient rencontrés à New York en 1959, alors que, dixit Tomi, se voyaient pas souvent, ils avaient conservé des relations amicales. En 2005, au moment du décès d'André François dont j'étais amie, j'ai initié une collecte de dessins en son hommage. Tomi Ungerer fut le premier à répondre à ma sollicitation. Et lorsque j'ai créé le centre André-François, il m'a écrit une lettre amicale par « affection, admiration », où il me proposait sa collaboration.

D'autre part, preuve de la vénération de Tomi, son musée strasbourgeois a accumulé la plus importante collection publique d'œuvres d'André François. Quant à l'Association internationale des amis de Tomi Ungerer (AIATU), qui s'est assigné comme unique mission d'encenser son idole, commander une conférence sur… André François. C'est dire ! ■

DÉJÀ DES MILLIERS D'EXTRATERRESTRES CONQUIS !

« UN SUCCÈS INTERSIDÉRAL »
Astronaute Magazine

« SIDÉRANT ! »
The Pluton Post

PRIX DES SATURNIENS 2019

LE NOUVEAU JÉRÔME MOUCHEROT
UNE QUÊTE INTÉRIEURE À L'EXTÉRIEUR

ACTUELLEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE – JÉRÔME MOUCHEROT PAR BOUCQ

LE LOMBARD

© BOUCQ / LE LOMBARD 2019

Actus

Ouvrage indispensable

Succès depuis sa sortie en livre et, plus tard, sur les écrans, ***Ma maman est en Amérique, elle a rencontré Buffalo Bill*** de **Jean Regnaud** (auteur) et **Émile Bravo** (dessinateur) vient d'être réédité dans la collection Folio Junior par **Gallimard Jeunesse**. Basée sur les souvenirs personnels de Jean Regnaud, cette bande dessinée aborde avec sensibilité le deuil tel qu'il peut être vécu par des enfants très jeunes. Récompensée par de nombreux prix, la lecture de cette belle histoire est aussi hautement recommandée par l'éducation nationale. ■ **GV**

MA MAMAN EST EN AMÉRIQUE
Par Regnaud & Bravo, Folio Junior - Gallimard Jeunesse
128 pages couleurs, 7,90 €, disponible

Une nuit sur le mont Bleu

Première conséquence de 1968, l'année qui lui succède sera érotique. Afin de le prouver à ses petits lecteurs, la rédaction de *Pif-Gadget* confie à **André Chéret** le soin de représenter Rahan, le guerrier des âges farouches imaginé par les frères **Roger** et **Jean-François Lécureux**. Dès sa première apparition au sein des pages du magazine destiné à la jeunesse combative, Rahan déchaîne les passions autant par la générosité qu'il met à aider son prochain que par le string en peau de bête qui cache bien peu de choses de sa superbe plastique. C'est le début d'un succès qui ne débandera plus jusqu'à l'apparition de Michael Jackson. Afin de fêter le cinquantième anniversaire du héros, les éditions Soleil ont prévu de rééditer l'intégrale de ses aventures en 28 albums mis en couleurs par **Chantal Chéret**. On dit merci. ■ **GV**

RAHAN, FILS DES ÂGES FAROUCHES *- 28 TOMES*
Par R. & J.-F. Lécureux & A. Chéret, Soleil
Livre broché, 168 pages couleurs, 18,95 €, disponible

L'œuf ou la poule

Comme il est d'usage chez PLG dès que cet éditeur publie quelque chose, le contenu est rarement inintéressant. Dans le cas de ***Jijé, l'autre père de la bande dessinée franco-belge***, **Philippe Delisle** et **Benoît Glaude** passent sur le grill le dessinateur Joseph Gillain, dit Jijé, afin de brillamment démontrer aux lecteurs ô combien le visage du 9e art aurait été différent si l'homme avait choisi de pratiquer la pétanque au lieu du dessin. Au fil des pages, les auteurs recensent, commentent et documentent le travail d'un dessinateur aussi exceptionnel que discret. 26e volume de la collection Mémoire vive, ce livre de l'éditeur de Montrouge est autant une belle pièce d'histoire qu'un ouvrage de recherche hautement recommandable. ■ **GV**

JIJÉ, L'AUTRE PÈRE DE LA BANDE DESSINÉE FRANCO-BELGE
Par Delisle & Glaude, PLG
Livre cartonné, 180 pages avec illustrations N&B, 15 €, disponible

Sexe, drugs & basic instinct

Le 17 avril dernier, la triste nouvelle du décès de **Kazuo Koike** est tombée des tuyaux de l'information. À 82 ans, le créateur de *Lady Snowblood* et de *Crying Freeman* a raccroché les crampons quelques instants après avoir salué la mémoire de Monkey Punch qui venait de décéder. Après des études infructueuses pour devenir avocat, il se tourne vers l'écriture de scénarios pour gagner sa vie. De ces jeunes années d'étudiant, il conservera un goût marqué pour la dramaturgie. Grâce à ce style parfait pour le grand spectacle, il n'a aucun mal à collaborer avec les meilleurs dessinateurs du moment ainsi qu'avec l'industrie cinématographique. Maître à penser de toute une génération d'auteurs, Kazuo Koike fait partie de cette élite qui a su révolutionner l'art du manga. ■ **GV**

Titres disponibles aux éditions Kana

VOUS REPRENDREZ BIEN UN DOIGT D'HUMOUR GRINÇANT AVEC
OLIVIER TALLEC ?

- Il m'a dit « je suis chaud comme la braise » et pof, il a disparu

Votre librairie vous souhaite des agréables lectures dans votre librairie de rue de Sèvres

RUE DE SÈVRES

Portraits de femmes

Alifbata est une jeune maison d'édition marseillaise spécialisée dans la publication et traduction de bandes dessinées en langue arabe. Véritable observatoire de tout ce qui se passe dans le bassin méditerranéen, elle publie des ouvrages aussi surprenants que d'une qualité exemplaire. ***Fatma au parapluie*** est une chronique sociale bien grinçante proposée en deux parties par le dessinateur et scénariste **Mahmoud Benamar** et encrée par **Soumeya Ouarezki**. Dans cette histoire où toutes les femmes se prénomment Fatma, le lecteur découvrira une série de saynètes pas piquées des vers se déroulant dans les années 40 dans le quartier de la Casbah d'Alger. Entre médisances et ragots, tout le monde semble bien équipé pour passer l'hiver au chaud. ■ **GV**

FATMA AU PARAPLUIE
Par Benamar & Ouarezki, Alifbata
Livre cartonné, 56 pages couleurs, 18 €, disponible

Zep à la une

Quelle belle idée de demander à **Zep** d'illustrer la couverture de ***We Demain*** dont le dossier principal est « Les enfants à l'assaut du vieux monde ». En parodiant (avec une partie de ses personnages, dont Titeuf, bien entendu) le célèbre tableau *La Liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix, l'illustrateur suisse fait fort ! Ne boudez pas ce numéro qui en plus d'une interview de l'auteur est riche en informations et en dossiers. ■ **FB**

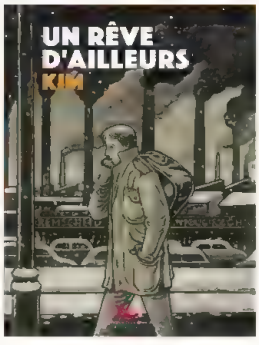
WE DEMAIN N° 26
Trimestriel disponible en kiosque et en librairie, 12 €

No future for you

Classique des classiques de la BD anglaise super violente popularisée par les années Thatcher, ***Marshal Law*** est dû aux talents conjugués du duo magique **Pat Mills** et **Kevin O'Neill**. Dans cette version de rêve du San Francisco hippie, la ville a été réduite en cendres par un séisme. Tel un Phoenix punk, elle renaît sous le nom de San Futuro, une cité qui n'a rien à envier à Sodome et Gomorrhe, où règne la violence des gangs de super-héros déjantés. Afin de solutionner le problème, les autorités demandent à Marshal Law de renvoyer les nuisibles à l'âge de pierre. À travers cette parabole sociale de l'Angleterre des années de fer, l'amateur de BD punk doit s'attendre à un déchaînement de violence rarement atteint en BD. Et c'est bien. On aime ce premier volume de l'intégrale prévue par Urban Comics. ■ **GV**

MARSHALL LAW
Par Mills & O'Neill, Urban Comics
Livre cartonné, 496 pages couleurs, 35 € disponible

Le combi VW à travers les âges



Avec ce roman graphique touffu où chacune des cases est remplie jusqu'à la gueule, le dessinateur barcelonais Joaquim Aubert i Puig-Arnau, dit **Kim**, revient sur un épisode important de sa vie. En 1963, un an avant d'être appelé sous les drapeaux, il décide de quitter l'Espagne pour aller découvrir la vie et le travail en Allemagne. C'est le début d'un voyage initiatique où il va enchaîner les rencontres qui vont l'aider à s'accomplir. Histoire sociétale particulièrement bien écrite, ***Un rêve d'ailleurs*** [Le Long Bec] pourrait sans problème devenir une sorte d'ode graphique au routard qui sommeille en tout un chacun. ■ **GV**

UN RÊVE D'AILLEURS
Par Kim, éditions du Long Bec
Livre cartonné, 200 pages N&B, 22 €, disponible

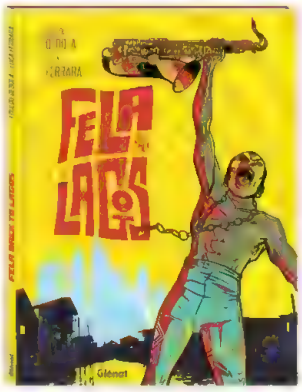
Glénat, éditeur de talents

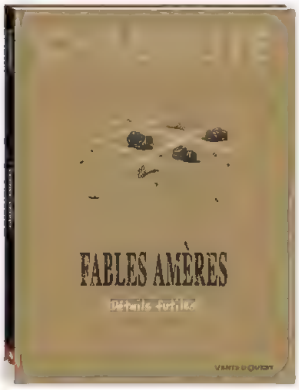
FELA LAGOS

Loulou Dedola et Luca Ferrara

Une évocation de la vie du roi de l'Afro Beat.

ALBUM DISPONIBLE





FABLES AMÈRES

Christophe Chabouté

Peu de mots pour de petits maux.

TOME 2 DISPONIBLE

CHAROGNE

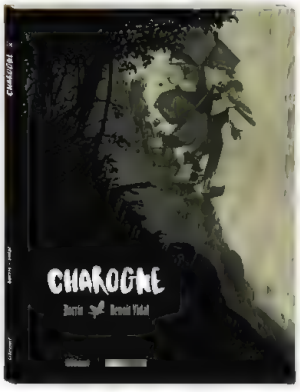
Benoit Vidal et Borris

Sa mort va leur faire vivre un enfer.

PRIX POLAR DU MEILLEUR ALBUM DU FESTIVAL DE COGNAC 2018

PRIX BD QUAI DU POLAR 2019

ALBUM DISPONIBLE



ÉDITION SPÉCIALE DE

ALBUM DISPONIBLE

LE PATIENT

Timothé Le Boucher

J'ai peur tout le temps.
Même du mouvement des oiseaux
sur les branches.

ALBUM DISPONIBLE

RETROUVEZ-NOUS SUR

VENTS D'OUEST

50 ans d'édition Glénat
www.glenat.com

Par **Frédéric Bosser**

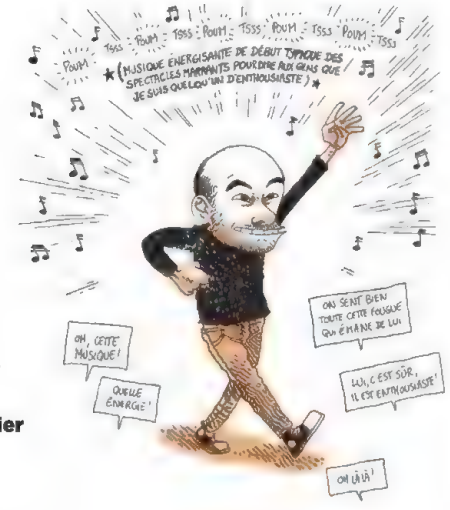
ON A AIMÉ...

KYAN KHOJANDI

DES **PLANCHES** AUX PLANCHES...

KYAN **KHOJANDI**
© Photo Frédéric Bosser

L'arrivée de *Bref* sur Canal+ a été comme un coup de poing en pleine face. L'humour, la manière de filmer et de monter ses sketches nous a tous scotchés ! Pourtant, en pleine gloire, **Kyan Khojandi** décide d'arrêter. Puis nous le retrouvons comme acteur principal dans deux films, adaptés de bandes dessinées : *Lou, journal infime !* et *Rosalie Blum*. ***Pulsions*** est l'adaptation de son premier spectacle solo en BD, pour laquelle il s'est adjoint le talent du dessinateur Boulet.
Une bonne occasion de revoir ce formidable humoriste et scénariste qui a présenté, au printemps dernier à L'Européen, son nouveau *one-man-show* intitulé *Une bonne soirée*...


POUM TSSS POUM TSSS POUM TSSS POUM TSSS POUM
(MUSIQUE ÉNERGISANTE DE DÉBUT TYPIQUE DES SPECTACLES MARRANTS POUR DIRE AUX GENS QUE JE SUIS QUE LOU'UN D'ENTHOUSIASTE)
OH, CETTE MUSIQUE !
QUELLE ÉNERGIE !
ON SENT BIEN TOUTE CETTE FOUGUE QUI ÉMANE DE LUI
LUI, C'EST SÛR, IL EST ENTHOUSIASTE !
OH LÀ LÀ !
© Khojandi, Muschio & Boulet / Albin Michel

Pourquoi cette décision d'adapter votre premier spectacle dans un livre-objet qui mélange textes, bandes dessinées et illustrations ?
J'ai pris exemple sur la comédienne Blanche Gardin qui en avait fait de même avec son spectacle, *Il faut que je vous parle*. Mais je trouvais que mon texte seul ne fonctionnait pas. J'ai donc eu l'idée de contacter Boulet, qu'un colocataire m'avait fait découvrir à l'époque où je n'étais pas encore connu. Je suis un fan absolu de ses *Notes*, et je lui dois beaucoup pour son regard sur la vie, son humour, etc. C'est un génie, ce type ! Mais je trouvais qu'il manquait encore quelque chose, et j'ai donc fait appel à Élodie Chaillous, la graphiste qui s'occupe de ma communication (voir encadré). Nous avons travaillé tous les trois sur ce livre, et nous nous sommes bien amusés !

PULSIONS
TEXTES **KYAN KHOJANDI** & **BRUNO MUSCHIO**
ILLUSTRATIONS **BOULET**
Éditions ALBIN MICHEL
Livre broché, 208 pages couleurs, d spon ble

Justement, comment avez-vous travaillé ensemble ?
J'ai donné le texte dans son intégralité à Boulet en lui demandant de repérer ce qu'il lui plairait de dessiner. Me voir dessiné par lui, c'est génial pour mon ego ! Je lui ai juste demandé de ne pas me faire une tête de pervers ou de singe... *(Rires.)*

Qui a décidé de ce qui serait traité en BD ou en illustrations ?
Le texte de base, tout simplement. Parfois, il se suffisait à lui-même et ne nécessitait aucun ajout. D'autres fois, une bande dessinée ou une illustration permettait d'apporter

AH ! LES ENFANTS ! VENEZ VOIR VOTRE VIEUX PÈRE !
VOUS SAVEZ, DANS LA VIE, Y'A DES HOMMES, DE FEMMES, ET... HEU...
...AH, LA VIE !
ET HEU... DES FOIS TU PARLES À DES GENS, HEU... TU CROIS QUE C'EST LES BONS GENS, EN FAIT C'EST PAS, HEU... LES BONS GENS !
EH BAH DÉMERDEZ-VOUS AVEC ÇA AUSSI, TIENS.
ALLEZ MANGER DES FRUITS !
✓ ÉDUCATION FAITE !
© Khojandi, Muschio & Boulet / Albin Michel

un plus au texte. Grand fan de bande dessinée, je voulais absolument être à la hauteur. Hors de question d'être nul avec ce média plus que centenaire ! L'idée était donc d'adopter une approche innovante comme celle, par exemple, du coauteur de mes spectacles (et coscénariste de *Bref*), Bruno Muschio, dans *La Bande pas dessinée* qu'il a publiée sous le pseudonyme de Navo.

Vous êtes un lecteur de bande dessinée ?
Enfant, comme beaucoup, j'ai lu *Astérix*, *Gaston Lagaffe*, *L'Agent 212*, *Benoît Brisefer*, etc. Puis j'ai poursuivi mon éducation par les blogs BD et découvert Boulet, Pénélope Bagieu, Bastien Vivès... Par la suite, j'ai lu Taniguchi, Fabcaro, Riad Sattouf et son *Arabe du futur*, un livre qui pue la sincérité. Je n'ai jamais autant rigolé qu'en lisant *Et si l'amour, c'était aimer* de Fabcaro. J'adore tous ces auteurs et autrices, car ce sont des barjots. Leurs univers sont si forts qu'on y plonge forcément.

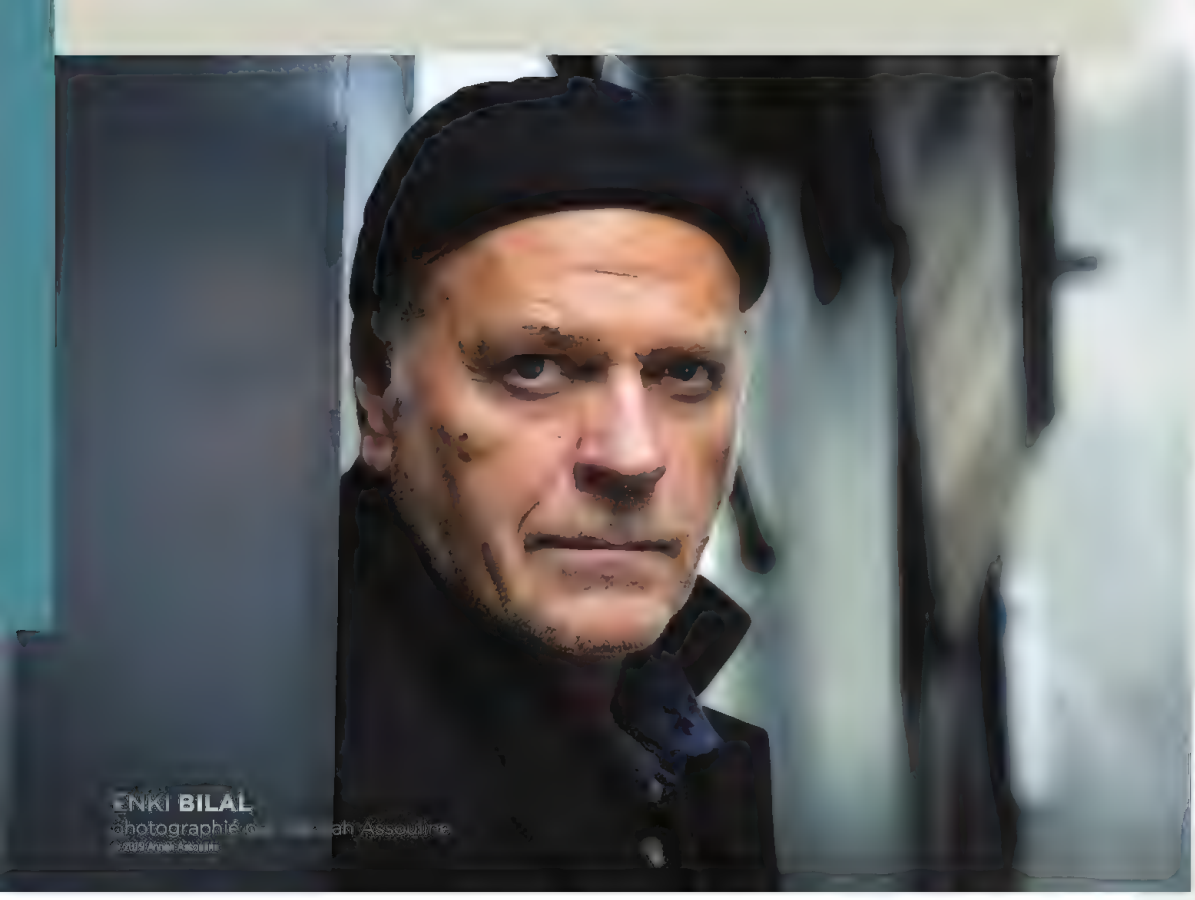
À quand un scénario inédit de BD ?
J'ai déjà l'idée ! Voilà un autre défi qui m'excite beaucoup. J'ai toujours aimé être un débutant dans un domaine. Créer, c'est résoudre des problèmes... ■

« BIM DANS TA FACE » !

Fondatrice du studio de création graphique HelloElo, spécialisée en identité visuelle et image de marque, Élodie Chaillous fait partie du « trio » de *Pulsions*.

Le producteur de Kyan m'a appelée quand il a été question d'imaginer un livre autour de la série *Bref* pour Hachette Loisirs (2012). Une expérience forte car Kyan comme Navo ont des goûts artistiques très prononcés et hors normes ! L'agréable avec eux, c'est qu'ils essaient toujours de s'éloigner des codes habituels pour créer quelque chose de nouveau. Pour faire de même avec *Pulsions*, un spectacle que je n'avais pas eu le temps de voir, nous nous sommes d'abord réunis avec son éditeur pour trouver l'identité globale du livre : son format, la maquette, la typo, etc. Nous avons joué avec deux polices de caractères, l'une pour le texte courant (la Baskerville), et l'autre qu'on appelait entre nous la « Bim dans ta face », car elle faisait écho à celle des affiches américaines de boxe des années 1960. L'idée était de rythmer le livre pour sans cesse surprendre le lecteur. Le petit format nous a ainsi permis une forte pagination et a offert plus de place à la création graphique, ce qui n'est pas pour me déplaire. Quand je suis arrivée sur le projet, on m'a fourni le texte brut et les dessins de Boulet. Restait à composer. La complexité, c'était de ne pas casser la vanne avant qu'elle arrive soit dans le texte, soit dans le dessin. Maintenant que le livre est imprimé, j'ai hâte de le parcourir !

© Khojandi, Muschio & Boulet / Albin Michel



ENKI **BILAL**
photographié [illegible] Assouline

Les années se suivent et se ressemblent. Chaque album ou apparition d'**Enki Bilal** devient un événement en soi. Le tome 2 de *Bug*, une série entamée chez Casterman en 2017, replace l'auteur de *Partie de chasse* au sommet des créateurs de bande dessinée. Nous y retrouvons son style inimitable au confluent du fantastique et de la science-fiction. Confortablement installés au Café Marly, sous l'œil bienveillant de la pyramide du Louvre (clin d'œil à la *Foire aux immortels*), nous pouvions commencer l'interview sous les meilleurs auspices...

Par **Frédéric Bosser**

ENKI BILAL

UNE INTERVIEW **SANS BUG...**

Pl. 12 | Illustration de couverture (détail)

BIO EXPRESS

Enki Bilal est né à Belgrade en 1951 d'un père yougoslave et d'une mère tchèque. Il est arrivé enfant à Paris, en 1960. À vingt ans, il publie dans le journal *Pilote*, et démarre une carrière qui allie écriture et dessin. Outre sa trentaine d'albums de bandes dessinées, il a réalisé de multiples scénographies pour le théâtre, l'opéra ou la danse. En 1987, il a obtenu le grand prix du Festival d'Angoulême.

Parmi ses albums : *La Croisière des oubliés*, *La Ville qui n'existait pas*, *Le Vaisseau de pierre*, *Partie de chasse* et *Les Phalanges de l'ordre noir* sur des scénarios de Pierre Christin ; *La Foire aux immortels* (1980), *La Femme piège* (1986), *Froid Équateur* (1992), *Monstre - L'Intégrale* (1998-2007), *Animal'z* (2009), *Julia et Roem* (2011), *La Couleur de l'air* (2014), *Les Rêveurs du Louvre* (2016) et *Bug* T.1 (2018).

Parmi sa filmographie : *Bunker Palace Hôtel* (1989), *Tykho Moon* (1996), et *Immortel, ad vitam* en (2004).

Enki, le deuxième tome de *Bug* vient de paraître. Comment est née cette histoire ?
En plongeant dans une piscine en Corse, j'ai senti quelque chose battre contre ma cuisse. C'était mon portable, resté dans la poche de mon short de bain ! En une fraction de seconde, je me suis retrouvé sans portable, et cela m'a amené à m'interroger sur cette absence. Le numérique, c'est la nouvelle addiction dont nous sommes tous frappés, moi y compris. Nos inventions sont extraordinaires, mais elles peuvent nous dépasser et se retourner contre nous si on en perd le contrôle. Tout n'est pas négatif, mais je me suis dit que je tenais là quelque chose d'intéressant.

Et pour le titre ?
Il m'est immédiatement venu, d'autant qu'en anglais, il signifie « bestiole ». À partir de là, j'ai pensé à un alien qui se serait introduit dans le corps d'un astronaute de retour de la planète Mars. Dans cet alien se trouvent tous les fichiers engloutis par ce bug informatique. Forcément, tout le monde va essayer de lui mettre la main dessus...

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous nous aviez parlé d'un *one-shot* à forte pagination. Or c'est par fragments que nous découvrons *Bug*.
Au départ, ce devait être un pavé de deux cents pages. Mais le sujet m'a paru tellement fort, avec de multiples ramifications, que j'ai vite compris que cela ne me suffirait pas. Cette série est en totale rupture avec ce que j'ai fait auparavant.

Fort de son succès, on évoque déjà une série télévisée de six épisodes de cinquante-deux minutes...
Avec mon ami scénariste Dan Franck, nous avons imaginé un récit totalement différent, même s'il commence de la même manière que la bande dessinée et comporte des personnages communs. Nous sommes très complémentaires : lui se place plus sur le réel et les sentiments entre les êtres humains ; moi, sur les parties décalées, celles de mon univers. Si j'ai longtemps craint qu'il soit difficile de mener la bande dessinée et l'écriture de la série en parallèle, je dois avouer que cette collaboration se passe particulièrement bien.

Case extraite de ***Bug*** T.1
© Bilal, Casterman

Planche extraite de *Bug* T.2
© Bilal / Casterman

Le brouillard est épais et la jauge de carburant dans le rouge… D'un claquement de doigts, je déverrouille le radar et la radio numérique… Mon bug se rappelle à mon souvenir en frétillant quelque part sous ma clavicule gauche…
Gemma aussi, et ça c'est mieux, se rappelle à mon souvenir via un message hertzien en boucle… Gemma, ma fille-appât, otage d'un groupe mafieux vénitien, *m'attendrait là où nous deux seuls savons*… Piège grossier assumé mais de bonne guerre, car seul moyen de me faire venir…
J'Y SERAI
À côté de moi, Junia Perth dort comme un bébé, pas très contrariée, semble-t-il, par sa contamination au bleu…
Nous approchons de Barcelone. Pourtant, nous ne nous y poserons pas.. Trop de monde, trop d'inconnues, trop de risques…
Dans l'immédiat, un seul point isolé en mer m'intéresse. Un de ces monolithes planéto-phalanstéro-utopiques des années 30'… Avec héliport intégré, ça va de soi… Le plein, c'est là que je le ferai… avant de mettre le cap sur Gemma et ses mafieux.
2030 pas 19301

Vous comptez réaliser ces épisodes ?
Non ! Mais j'en suis le *showrunner* : celui qui chapeaute l'ensemble du projet.

Vos deux premiers tomes ont étonné par leur format comics. Une explication ?
De mon point de vue, un format plus petit dynamise le récit et sa lecture. De plus, il convient mieux à ce type de récit moins spectaculaire que mes travaux précédents. Cela dit, j'aime bien aussi la version grand format que Casterman a éditée.

Votre technique est-elle toujours la même ?
Je continue à travailler case par case, puis à faire mes montages sur ordinateur. La planche physique n'existe plus. L'avantage d'une telle technique, c'est de pouvoir tout changer jusqu'au dernier moment, un peu comme si je montais un film. Je ne me vois plus travailler autrement. Je dis souvent que si j'avais continué à faire de la bande dessinée de manière traditionnelle, j'aurais arrêté le métier. Je n'aime plus l'idée de tracer des cases, d'écrire des phylactères et de peindre autour. Là, j'intègre mes images sur ordinateur, les compose comme je le souhaite ; j'ajoute des choses au besoin, puis je place mes textes.

Dans un documentaire sur France 5 qui vous est consacré, nous avons découvert que ces deux étapes se déroulent dans des pièces différentes de votre atelier !
Absolument. Je fais très souvent des allers-retours entre ma table à dessin et celle où se trouvent scanner et ordinateur. Cela m'aide à voir comment le dessin peut s'intégrer dans la planche.

Nos inventions sont extraordinaires, **mais elles peuvent nous dépasser** et se retourner contre nous si on en perd le contrôle.

À quand le tout-ordinateur, alors ?
Je suis tenté de le faire, mais pas tout de suite. Le fait que Manu Larcenet (*auteur de la BD* Blast), pour qui j'ai beaucoup d'admiration, ait récemment fait ce choix radical m'intrigue beaucoup. J'ai hâte de voir ce que cela va donner. Ce serait intéressant d'utiliser le numérique pour raconter une histoire où le numérique n'est plus… Mais, ce n'est pas sur *Bug* que j'expérimenterai cela.

LES DEUX.
ELLE PENCHE BEAUCOUP, EN EFFET... IL N'Y A VRAIMENT RIEN À FAIRE ?
LA SOLUTION EST NUMÉRIQUE, EXCLUSIVEMENT NUMÉRIQUE...
ET OBB ? OÙ EN EST-ON AVEC OBB ?
ON CHERCHE TOUJOURS !

Extrait de ***Bug*** T.2
© Bilal / Casterman

Dans *Bug*, ce qui est intéressant, c'est que vous faites appel aux Grands Anciens qui ont grandi sans ordinateurs. Ce ne sera plus possible pour les jeunes d'aujourd'hui, nés directement avec ces outils dans les mains.
La question de la mémoire est essentielle. Quel rapport aura, en 2040, l'année où se déroule mon histoire, un jeune né en 2010 avec les livres et le papier ? Si tout a été entre-temps numérisé, plus personne ne pourra accéder à cette mémoire. Le numérique provoque une vraie rupture avec le « monde du passé », quand la mémoire se transmettait principalement par l'écrit et la lecture... C'est une réflexion intéressante à mener.

Vous questionnez aussi l'intelligence artificielle...
Le cerveau d'Amin est complètement déstructuré. Il ne fonctionne plus. Ce qui est de la science-fiction, aujourd'hui, sera du concret en 2040. J'ai lu récemment qu'une personne s'était fait greffer sur la poitrine une sorte de boussole numérique qui lui indique en permanence le nord. Elle dit que cela lui a changé la vie !

Pourquoi avoir choisir 2040, d'ailleurs ?
Pour qu'un voyage sur Mars soit plausible.

Quel rapport aura, en 2040, l'année où se déroule mon histoire, un jeune né en 2010 **avec les livres et le papier ?**

Quelles questions vous posez-vous au moment d'aborder le côté graphique de l'histoire ?
Je cherche d'abord à savoir ce que je vais montrer, et comment je vais le faire. Est-ce un futur futuriste ? J'ai éliminé cette idée, car je voulais que mon récit parle immédiatement au lecteur. Je souhaitais cette connexion naturelle. Mon dessin se met au service du récit ; il se doit d'être efficace, dans le bon sens du terme.

Comment expliquez-vous que le bleu soit aussi présent dans votre travail ?
À la nuance près qu'il est à géométrie variable ! Dans *Tykho Moon* par exemple, le bleu est malsain. Dans *Bug*, on ne sait pas trop. À la fin, le lecteur découvrira la signification de la tache bleue sur le visage du personnage principal. Je tiens à dire que l'explication finale ne sera pas réaliste...

Pourquoi ?
Parce qu'elle est la raison de ce livre. En n'étant pas réaliste, je deviens libre dans ma création.

Très franchement, quel intérêt aurais-je à raconter le chaos ? Il faut voir cette histoire comme une fable et non comme quelque chose de plausible.

***Bug* est-il un récit de SF ?**
Je dirais plutôt d'anticipation ! Je pose la question de savoir ce que nous sommes en train de faire de notre monde. La robotique, le transhumanisme… : les sujets dont je parle sont en train d'entrer dans nos vies. Sont-ce des choses qui vont se retourner contre nous ?

Vous considérez-vous comme un lanceur d'alerte ?
Non, car je suis moi-même dans la galère comme dans l'aventure du numérique. Je m'interroge juste sur cette mémoire que l'on enregistre dans des disques durs en se disant qu'au besoin on les ressortira. Mais si un bug de ce type se produit, que va-t-il se passer ?

Pour en revenir à votre palette de couleurs, le vert a pris, après le bleu, son importance, depuis quelque temps, dans vos peintures comme dans cette nouvelle série.
Il était déjà très présent dans les planches avec lesquelles j'ai gagné le concours *Pilote*, puis dans *La Croisière des oubliés*. Dans *Bug*, cette couleur est plus présente du fait de la végétation qui recouvre les architectures des buildings – une végétalisation qui se pratique déjà dans nos villes, d'ailleurs – et de la burka verte portée par la femme médecin. La couleur est un élément de narration dans mon travail.

La couleur est un **élément de narration** dans mon travail.

Nous pensions que c'étaient vos séjours réguliers en Corse et en Thaïlande qui vous avaient amené au vert de la nature…
C'est possible ! La partie la plus sombre du *Sommeil du monstre*, je l'ai réalisée en Thaïlande, sous un ciel bleu et face à une mer turquoise…

Pourquoi êtes-vous revenu sur *Bug* à une narration plus classique ?
En choisissant un sujet plausible, je devais favoriser une narration limpide, du moins en ce qui concerne ses conséquences. Le classicisme s'est imposé de lui-même, à travers un découpage très thriller. Il ne faut pas voir cela comme une stratégie pour conquérir un nouveau public ni pour rassurer mon public habituel.

OUI, RÉVEILLON DU NOUVEL AN OBLIGÉ - VOUS AVEZ VU, IL Y A DES LUMIÈRES EN BAS
ON VA FAIRE LE PLEIN LÀ-HAUT… J'AI TOUS LES CODES, ON AURA ACCÈS À TOUT… VOUS AVEZ FAIM ?
ÉNERGIE SOLAIRE… CES BÂTIMENTS SONT PARFAITEMENT AUTONOMES… CELUI-CI EST QUASI VIVANT, DIXIT SON CONCEPTEUR…
POUR NOS FÂCHES… JE PEUX ESSAYER DE TROUVER DU FOND DE TEINT COUVRANT… ÇA POURRAIT MARCHER…
…IL NOUS FAUT AUSSI DE NOUVELLES FRINGUES… DES MÉDICAMENTS, UN CHARGEUR POUR TÉLÉPHONE, ET DES ARMES… IMPÉRATIVEMENT DES ARMES !
VOUS SAVEZ TIRER ?
POURQUOI…? ON PART EN GUERRE ?
JE NE SUIS PAS LOIN DE LE PENSER…

Extraits de ***Bug*** T.1 et T.2
© Bila / Casterman

Est-ce difficile de créer des personnages très différents de ceux que vous avez dessinés auparavant ? Dans cet album, beaucoup se distinguent par leurs vêtements et leurs cheveux, que vous couvriez souvent de bonnets dans vos précédents travaux, notamment vos peintures.
Mes personnages se ressemblent, et cela fait partie de mon style ! Je pense que proposer des personnages radicalement différents attirerait l'œil du lecteur de manière négative. Il faut créer une unité dans un album. Ils font forcément partie d'une même famille. C'est un choix de ma part car j'ai besoin de retrouver mes personnages, de les reconnaître. J'aime bien aussi leur côté androgyne. Quant aux bonnets que vous évoquez, ils me permettent d'échapper, en peinture, à l'anecdotique. Il m'est impossible de dessiner des personnes de type réaliste. Si j'avais à le faire, je n'y croirais pas ; j'aurais l'impression d'être devant quelque chose d'insignifiant.

La peinture est-elle arrivée dans votre travail comme un besoin ?
Absolument ! Ma première série de tableaux, *Bleu sang*, est arrivée après l'album *Froid Équateur*. Je préparais mon second film lorsque le projet s'est arrêté net, faute de financements. Devant mon désespoir, mon galeriste Christian Desbois m'a conseillé de peindre. C'est ce que j'ai fait, et cela m'a procuré beaucoup de plaisir durant cette période difficile pour moi. Depuis, je peins régulièrement, et mon sujet principal est l'humain, le corps, etc. C'est pour cela que mes personnages sont sans vêtements, sans cheveux... J'essaie de tendre vers quelque chose de très épuré.

La création est une drôle de chose. En ce qui me concerne, **c'est un lâcher-prise permanent.** Je vais chercher, à chaque fois, à l'intérieur de moi-même.

Skin 3, une toile de la série *Oxymore*
© Enki Bila

Dans la série *Oxymore*, c'est quelque chose que l'on peut aussi constater...
Le mot « oxymore » provoque comme un désarroi. Un peu comme l'association sur l'un de mes titres d'album, *Froid Équateur*. Je l'ai choisi car j'estime que le rôle de la peinture est de produire des effets. Quand j'expose hors les murs de mon atelier, comme avec *Oxymore*, je redécouvre mon travail, et je me dis que ce n'est qu'une étape. Un tableau ne doit jamais être terminé : il doit rester ouvert, comme les toiles de Basquiat, par exemple.

Vous peignez directement sur toile ?
Je commence toujours par un dessin. C'est un repère. Très prochainement, je compte me lancer directement sur la toile...

La création continue-t-elle de vous passionner ?
La création est une drôle de chose. En ce qui me concerne, c'est un lâcher-prise permanent. Je vais chercher, à chaque fois, à l'intérieur de moi-même.

Est-ce pour cela que les ruines restent présentes ?
J'ai grandi au milieu des ruines. Les impacts de balles sur les murs lépreux de Belgrade, je leur trouvais une certaine beauté...

Fins de siècle, Partie de chasse
Acrylique, gouache et pastel sur carton pour la couverture de l'édition 2019
© Photo Sylvain Rousseau © Enki Bilal / Courtesy Artcurial

LA TECHNIQUE SELON **ENKI BILAL**

Quels matériaux utilisez-vous ?
De l'acrylique, des pastels et, de temps en temps, de la gouache. La gouache mélangée à l'acrylique donne des nuances que j'aime bien. Il m'arrive aussi de revenir au pastel sur les visages. Rien n'est jamais figé dans mon travail.

Comment votre « formation » d'autodidacte a-t-elle évolué ?
Comme je suis parti des Beaux-Arts après seulement trois mois, j'ai forcement découvert les techniques de dessin au fur et à mesure que j'en avais besoin. J'ai commencé ma carrière par du dessin au trait à l'encre de Chine, dans un style ligne claire, avant de m'intéresser aux volumes. J'ai alors beaucoup regardé Gustave Doré. Son travail sur la hachure pour obtenir des volumes a suscité ensuite mon envie de peindre.

Quand vous dessinez des visages, quel est votre point de départ ?
En général, c'est le regard ! J'aime être appâté par le regard de celui que je dessine. C'est comme s'il y avait une confrontation entre lui et moi... Et j'aime dessiner les personnages plus que les paysages.

En mars dernier, vous avez signé l'affiche des vingt ans du Printemps des poètes, organisé par le Centre national pour la poésie.
C'est une commande. Ernest Pignon-Ernest, auteur de la précédente, a donné mes coordonnées à Sophie Nauleau, la grande prêtresse de cette manifestation. Quand on m'a annoncé que le thème de cette année serait la beauté, j'ai mesuré l'ampleur de la tâche ! *(Rires.)* J'ai d'abord pensé à une image abstraite avant de me dire que cela ne servirait pas la cause. J'en suis venu à un visage en couleurs, sans cheveux, les yeux fermés...

Vous aimez la commande ?
Non, mais quand elle est intéressante, j'accepte.

Avec le scénariste Pierre Christin, vous avez récemment signé les décors et les costumes de son opéra coécrit avec Valérie Letellier, *La Citadelle de verre* (sur une musique de Louis Crelier), et l'avez monté à Neuchâtel, en Suisse.
Il a fallu être « très » créatif et minimaliste car il n'y avait pas de moyens. Je l'ai fait pour Pierre. Il portait ce projet depuis quinze ans.

Vous parliez, tout à l'heure, de Christian Desbois. Avec lui, vous avez élaboré de nombreux concepts.
Le rapport à l'image a changé. Le marché n'est plus le même qu'à cette époque où l'audace était possible. Et puis, je manque de temps. La peinture, comme le cinéma, a grignoté mon temps qui, auparavant, se résumait principalement à faire de la bande dessinée. Aujourd'hui, j'ai des projets de concept avec Christian Collin, qui a pris le relais de Christian Desbois. Reste à trouver le temps !

BUG T.2
PAR **ENKI BILAL**
Éditions CASTERMAN,
Livre cartonné, 72 pages couleurs,
disponible

Très longtemps, vous avez refusé de vendre vos originaux...
Oui, jusqu'à ce que Christian Desbois tienne un discours de galeriste et me dise qu'il serait bien que j'établisse une cote. Il avait raison. Suite à cet échange, j'ai commencé à vendre mes premiers originaux par son intermédiaire, au moment de la sortie du *Sommeil du monstre*. Maintenant, je travaille conjointement avec la maison de ventes Artcurial et la galerie Barbier-Mathon.

Avec Artcurial, vous avez monté des expositions dans le monde entier : Tokyo, Venise, New York...
C'est exact ! Et si le marché est en train de muter, je fais en sorte que ma cote reste stable.

Lors de vos deux dernières expositions chez Barbier-Mathon, en 2018, nous avons été surpris de voir une queue de plus de trois cents mètres devant la galerie, composée de fans de tous les âges. Cela a dû vous faire plaisir !
Bien sûr ! Cela vous booste forcément. Malgré le monde, j'ai essayé de me rendre le plus disponible possible. Je suis devenu plus serein et plus facile d'accès avec le temps. Pour autant, je ne suis pas un homme mondain. Par contre, je trouve normal d'être à l'écoute de mes lecteurs au moment où un événement de ce type est organisé.

Lors de la dernière exposition, vos calques étaient exposés...
Le calque est la base même de mon travail. Il est le déclencheur d'une case, d'une peinture, etc. Des amateurs m'ont dit être entrés dans mon intimité en les découvrant...

Préférez-vous que l'on dise de vous que vous êtes un auteur de bandes dessinées, un peintre ou un réalisateur ?
Quel que soit le domaine que j'aborde, je sais que je serai moi-même car je vais y mettre toute mon énergie. J'ai une chance exceptionnelle de pouvoir exercer ma passion et d'en vivre !

Acrylique, gouache et pastel gras pour la couverture du roman ***Bleu poussière*** (Jennifer Richard, Robert Laffont). 23 x 30 cm. Vendu pour 21 150 € à la vente Artcurial du 27 avril 2019 © Photo Sylvain Rousseau © Enki Bilal / Courtesy Artcurial

Un calque de recherche
© Enki Bilal / Galerie Barbier-Mathon

Visions du Futur

Le futur reste à inventer et personne ne sait à quoi il ressemblera.
Raison de plus pour envisager différentes pistes possibles...

Avec ces récits d'auteurs, l'avenir s'écrit en images !

AIÔN

Ludovic Rio

Le temps est une experience...

Quand son vaisseau intercepte un message de détresse provenant de la planète Aiôn, Lexi Néel voyage déjà depuis plusieurs années à travers la galaxie...
Mais ce qu'elle croyait être une simple mission de sauvetage va l'entraîner au cœur d'une expérience dont elle deviendra elle-même le cobaye.

En librairie

L'HUMAIN

Diego Agrimbau - Lucas Varela

Planète Terre. 500 000 ans dans le futur. Robert a une seule mission...

Envoyé depuis l'ère humaine pour relancer la civilisation sur Terre, Robert découvre une fois réveillé que sa femme est arrivée 100 ans avant lui ! Il ne reste que lui, son psycho-bot rhinocéros Alpha et une nature sauvage qui a repris ses droits... Que peut-il faire à part devenir fou ?

En librairie le 30 août 2019

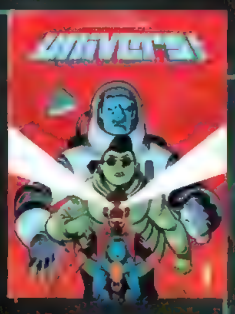
UNIVERS !

Albert Monteys

La fusion parfaite entre les Monty Python et *Black Mirror* !

Albert Monteys laisse libre cours à ses fantasmes et à ses peurs pour conter ces fables, irradiant de mille couleurs, résolument optimistes tout en étant fondamentalement inquiétantes.

En librairie le 06 septembre 2019



TREMEN

Pim Bos

Une odyssee surrealiste et muette au graphisme époustouflant !

Un voyageur, accompagné de son étrange monture, traverse un pays délabré.
Sur son passage, il provoque des situations absurdes et souvent mortelles pour ceux qu'il rencontre...

En librairie le 06 septembre 2019

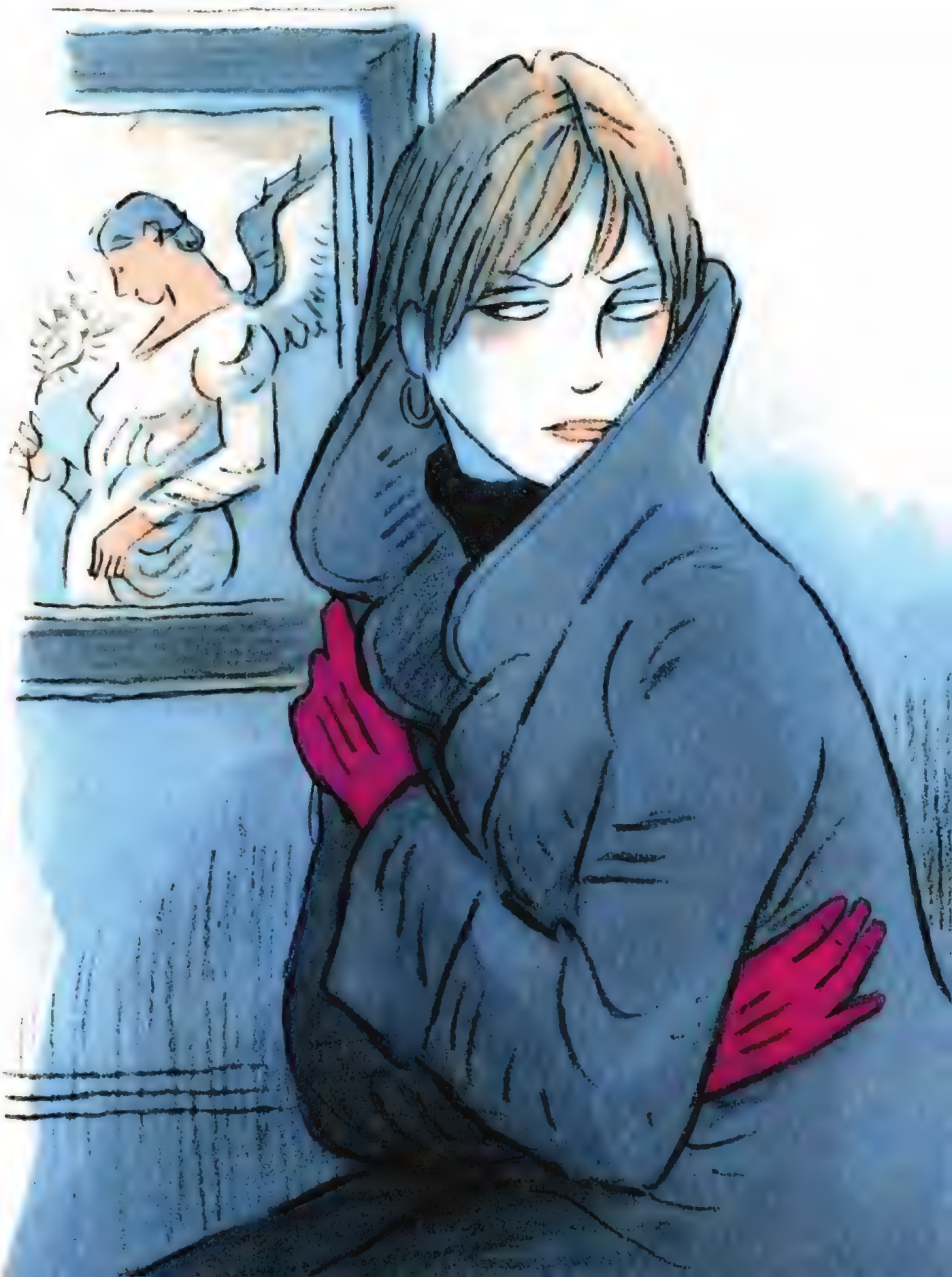
MÉCANIQUE CÉLESTE

Merwan

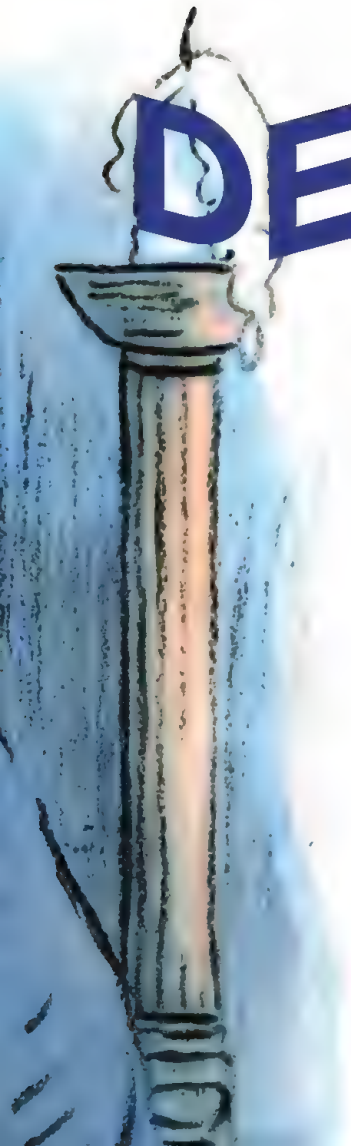
SOON

DARGAUD

© Aiôn – Ludovic Rio / Dargaud 2019



MARIE **DESPLECHIN** & POSY **SIMMONDS**
photographiées par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*



DESPLECHIN SIMMONDS

QUAND MARIE **RENCONTRE** POSY...

Jeudi 5 octobre 2017, l'écrivaine **Marie Desplechin** était l'une des invitées « vedettes » de la deuxième édition des Rencontres nationales de la bande dessinée d'Angoulême. Alors qu'elle parlait de sa passion de la BD, une phrase avait retenu mon attention. Elle concernait son admiration pour le travail de la dessinatrice anglaise **Posy Simmonds** Dès cet instant a germé l'idée de tout faire pour qu'elles se rencontrent un jour. Restait à trouver le bon moment. Nous avions même pensé nous rendre à son domicile, à Londres, jusqu'à ce que la sortie d'un nouveau livre de Posy et sa présence au Pulp Festival, en avril dernier, soient annoncées. L'attente en valait la peine, car l'entente a été immédiate.

Une rencontre orchestrée par **Frédéric Bosser**

Gemma Bovery,
dessin origina.
© Posy Simmonds

CASSANDRA DARKE
PAR **POSY SIMMONDS**
Éditions DENOËL GRAPHIC,
Livre cartonné avec jaquette, 96 pages couleurs, d sponible

Marie, à vous la parole !

Marie Desplechin : Posy, en fait, ça fait deux jours que je porte en moi une espèce d'excitation à l'idée de vous rencontrer. Et j'en suis terrifiée car j'ai l'impression que je ressemble à l'un de vos dessins ! J'ai pensé aux vêtements, aux lunettes, aux chaussures que j'allais mettre le jour J, et j'ai même songé que vous pourriez me dessiner. J'ai eu le sentiment cruel d'être la caricature de moi-même. Et aucun moyen d'y échapper.

Posy Simmonds : *(Rires.)*

Recherches pour le personnage de Cassandra Darke
© Posy Simmonds / Denoël Graphic

M. D. : Ensuite, j'ai regardé les gens dans la rue, les femmes surtout, et c'était pareil. Je les voyais comme des personnages de vos livres. J'ai aussi écouté vos interviews (sur France Inter avec Augustin Trapenard et France Culture), et j'ai trouvé que vous étiez comme dans vos dessins, comme dans *Literary Life* : à la fois gentille et capable de citer la petite anecdote qui va bien aux journalistes. Cela m'amène à vous demander si vous le vivez comme ça ? Quand vous le faites, vous savez que vous êtes comme dans un de vos dessins ?

P. S. : Ah non, je ne le sens pas ! C'est terrifiant, les interviews, parce que, parfois, je ne comprends pas la question et je suis un peu sourde aussi. Du coup, je réponds n'importe quoi… À la radio, on n'a pas le temps de réfléchir à ses réponses. Cela dit, même en anglais, ma langue maternelle, je ne trouve pas toujours les mots… Pour ce que vous avez noté sur les gens dans la rue, en fait, je constate souvent que je suis capable de dessiner un personnage que je croise un jour plus tard dans la rue ! Peut-être l'avais-je déjà vu avant ? Après avoir dessiné Cassandra en chapka, j'ai vu beaucoup de dames habillées comme ça dans la rue.

M. D. : Je crois que vous êtes arrivée à trouver des caractéristiques contemporaines de physique et de corps, et la manière de se tenir. Peu de gens ont cette capacité ! Ce n'est pas naturaliste, mais c'est ressemblant. D'ailleurs, comment faites-vous ?

P. S. : Je sors, chaque jour, pendant deux heures pour marcher, aller partout où je peux à pied ou en prenant le bus car je ne sais pas conduire. J'observe aussi beaucoup les gens autour de moi quand j'attends à l'arrêt de bus. Si on ne peut pas dévisager les gens dans la rue, dans la queue et dans l'autobus, c'est possible ! Et puis, il suffit aussi d'ouvrir grand ses oreilles, et ce n'est pas dur en ce moment, car beaucoup de passants hurlent dans leur téléphone portable. On entend des choses hallucinantes, souvent très personnelles.

M. D. : Quand vous décrivez une résidence d'écrivains dans *Tamara Drewe*, avec ces écrivains exigeant du silence et travaillant sans discontinuer cinq heures de suite, je me demandais si c'est aussi comme cela que vous travaillez ?

P. S. : Pas du tout !

M. D. : Vous n'avez jamais eu envie de faire de vous un personnage ? Parce que vous vous moquez très, très bien des autres.

Cassandra Darke
© Posy Simmonds ; Denoël Graphic

P. S. : Oui, parfois, c'est moi.
M. D. : C'est bien ce que je pensais !
P. S. : Il y a beaucoup de choses que je partage avec Cassandra. J'aime bien regarder les documentaires policiers à la télé, car j'adore entendre les gens mentir. C'est si drôle ! Les flics posent des questions, le truand tient un revolver à la main, affirme qu'il n'est pas à lui et se montre capable de dire qu'il ne sait pas pourquoi toute cette drogue est dans le coffre de sa voiture… *(Rires.)*

Il y a beaucoup de choses que je partage avec Cassandra. J'adore **entendre les gens mentir.** C'est si drôle ! POSY **SIMMONDS**

M. D. : Cela me fait penser qu'en lisant *Cassandra Darke*, j'ai songé que vous étiez forcément méchante parce qu'on ne peut pas inventer tout cela ! Ce qu'elle pense quand elle arrive à l'enterrement de son ex-mari, on ne peut pas l'inventer sauf si on a, soi aussi, un mauvais fond. Sous vos dehors très gentils, il n'est pas possible que vous ne soyez pas vraiment cruelle !

Les mauvaises pensées de Cassandra Darke
© Posy Simmonds / Denoël Graphic

En décembre dernier, le 21 exactement, un peu avant qu'ils viennent m'arrêter, je me rappelle avoir acheté des macarons dans Burlington Arcade.
J'avais laissé Phoebe en charge de la galerie, ne comptant m'absenter que le temps de l'aller-retour à pied jusqu'à Piccadilly
J'ai liquidé les macarons dans la rue, et chaque shoot de chocolat et de caramel salé a duré quelques secondes
Après ça, j'étais à nouveau sur les nerfs.
Je savais très bien que quelque chose se préparait et ça n'a pas manqué, j'ai aperçu Jane McMullen qui attendait au feu pour traverser. Ce jour-là, je n'avais répondu à aucun de ses appels ni de ses e-mails.
J'avais demandé à Phoebe de dire que j'étais indisponible
Aïeaïe !
Jane McMullen s'est jetée sur la chaussée sans regarder et a traversé Piccadilly ventre à terre – en route, je le savais, pour la galerie. J'ai prié pour l'accident fatal : en un clin d'œil, Jane fauchée par le bus 19 et à moitié traînée jusqu'au Ritz.
6

P. S. : Je me mets à la place de mon personnage. La première page du livre est très importante car elle montre combien Cassandra est méchante. Quand elle voit Jane McMullen traverser la rue, elle souhaite la voir écrasée par le bus. Croyez-moi, je fais vraiment des efforts pour être méchante et pour imaginer de telles attitudes.

M. D. : Cela dit, même méchante, elle reste attachante. C'est pour cela que je pense qu'il y a forcément un peu de vous chez elle, parce qu'elle n'est pas « que » méchante.

P. S. : Je ne veux pas dire quelque chose de sexiste, mais nous, les femmes, surtout celles de mon âge, nous avons écouté avec attention les autres, tout le temps. Quand j'étais jeune, nous nous devions d'être à l'écoute, d'être une « *good listener* », pour flatter…

M. D. : Vous avez une phrase géniale dans le livre, celle où il est question de la condition des femmes. Vous dites que la condition des femmes s'est « *améliorée à continuer d'empirer* ». Vous vous souvenez ?

P. S. : Ah, oui !

M. D. : Je n'avais jamais songé à ça, mais c'est en fait exactement ce que je pense. Cette phrase, je voudrais la broder, en anglais. J'adore aussi le dessin sur les sept âges de la femme (au début de votre livre d'entretien, *So British ! L'Art de Posy Simmonds*), que j'ai montré à mon fils, hier. J'ai aussi bien aimé ce que vous avez dit à la radio sur le féminisme et que, dans *Cassandra*, vous compreniez les deux formes de féminisme. Celui des féministes extrémistes, comme les jeunes femmes autour de moi qui vont vraiment très loin. Même si je ne suis pas forcément d'accord, je les aime bien car je trouve cela intéressant pour la pensée.

P. S. : On appelait ça *second wave of feminism* (la « deuxième vague du féminisme ») dans les années 1970, avec Germaine Greer *(lire encadré)*.

Seven Ages of Woman (2009)
© Posy Simmonds

M. D. : Oui, son ouvrage, c'est *La Femme eunuque*, en français. Et Kate Millett ! Ce sont des livres que j'ai lus à l'adolescence.

P. S. : Pour nous, c'était quelque chose d'énorme…

M. D. : C'était comme respirer d'un seul coup ! Il ne faut pas oublier *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, qui a inspiré Germaine Greer.

P. S. : *Le Deuxième Sexe* a été un livre très, très important pour moi. Je l'ai acheté à dix-huit ans, en langue anglaise. Pour moi, c'était comme un soulagement. Personne n'en avait parlé comme cela.

M. D. : En revanche, dans les années 1980, il ne fallait plus dire qu'on était féministe. Les jeunes femmes disaient : « *Ah non, je ne suis pas féministe ; j'adore les hommes !* » C'était affreux, et ça a duré vingt ans. Pendant tout ce temps, quand je disais que j'étais féministe, j'avais l'impression d'être une mégère !

P. S. : On nous demandait si on avait brûlé notre soutien-gorge !

Gemma Bovery, premières études (1997)
© Posy Simmonds

M. D. : Oui, et c'était repoussant ; c'était antisexe. Ensuite, le féminisme est revenu, après les années 2000 puis 2010, avec la question du genre, étudiée par Judith Butler. C'est encore un nouveau féminisme, une pensée construite autrement. Maintenant, tout le monde se dit féministe, n'importe comment.
P. S. : Et maintenant avec #metoo, comment c'est en France ?
M. D. : Ça a bougé après tout le monde et un peu plus mollement qu'ailleurs. Comme toujours, car la France est un vieux pays réactionnaire. Mais oui, ça bouge. On a quelques filles qui « *n'ont pas peur* », comme Virginie Despentes, vous connaissez ? Elle a notamment écrit un très joli livre, *King Kong Théorie*, qui a eu ici une grande influence. Oui, il y a de la pensée, mais c'est la France, donc c'est lent... Il persiste, ici, cette idée de la courtoisie, de la galanterie comme si ce n'était pas une oppression envers les femmes.
P. S. : La galanterie, c'est pour tout le monde. Quand on tient une porte, c'est pour tout le monde.
M. D. : Je suis tellement d'accord avec vous !
P. S. : Si un homme m'ouvre la porte, je ne me dis pas du tout que c'est un *fascist pig* (un « sale fasciste »). Je lui dis : « *Merci ! C'est charmant.* »

Vos personnages féminins **agissent comme des hommes.** Pas seulement par la force. Vos femmes ont des défauts et des qualités viriles.

MAR E **DESPLECHIN**

M. D. : Oui, c'est charmant. Mais on peut le faire, nous aussi. Pour en revenir à votre livre, je me suis rendu compte que ce que j'adorais, c'est qu'on ne peut pas dire que la narratrice est une femme féministe. Ce n'est jamais un drapeau. Vos personnages féminins agissent comme des hommes. Pas seulement par la force. Vos femmes ont des défauts et des qualités viriles. Leur désir est un désir viril. Cassandra, elle est méchante virilement ; Tamara couche avec des garçons virilement, et même Gemma Bovery est un peu idiote virilement.

Illustration pour la promotion de ***Literary Life*** (2014)
© Posy Simmonds / Denoël Graphic

MARIE DESPLECHIN À PROPOS DE **POSY SIMMONDS**

Comme beaucoup de Français, je découvre Posy Simmonds avec Tamara Drewe et c'est un enchantement. Rencontre avec Gemma Bovery, puis aujourd'hui Cassandra Darke... Je la vois deux fois héritière : des romancières anglaises imitoyables et drôles, et des dessinateurs anglais, élégants et précis. De cet héritage insulaire et deux fois délicieux elle a fait un unique objet nouveau, un roman où le gris du texte alterne savamment avec les bandes dessinées. Sa manière de raconter semble tomber sous le sens, le texte et le dessin allant pour ainsi dire naturellement ensemble, sans que l'un ou l'autre se cherche. Posy Simmonds sait tout et donne toute sa place à chacun.

Et puis, Posy, qui a pu me revoir sans cesse, inspire tout le plaisir du jeu et de la ruse. Sa ligne claire, un trait anglais, oscille entre la cruauté et la compassion, sans cynisme, sans emphase mais sans concession. Une certaine manière de montrer les choses avec un perpétuel sourire en coin qui laissent de la surprise des éclats d'indignation d'autant plus manifestes qu'ils apparaissent incidemment, comme dans la vraie vie au détour d'une rencontre, à la faveur d'un visionnage. Tout en inscrivant son récit dans un théâtre domestique, l'histoire d'une résidence, d'un couple, d'une femme, elle le laisse déborder et s'étendre. Nous reconnaissons alors immédiatement ce point fixe, notre expérience, ce la sensation du plus proche sans cesse baignée, menacée, remise en jeu par le plus lointain. Ce qui me touche tellement dans son œuvre, par-delà la finesse de l'observation et du rendu, réside sans doute dans la dimension de moraliste de son auteure, joliment masquée par la référence explicite à des textes littéraires classiques – Hardy, Flaubert, Dickens – cruels et compatissants, moralistes chacun à sa façon. Je pense parfois que par sa manière de raconter autant que par ce qu'elle raconte, Posy Simmonds nous offre l'un de nos plus grands romans du XIXe siècle.

Posy Simmonds n'est pas prolixe, elle ne fait rien à la légère, elle travaille et elle dessine, elle regarde autour d'elle et elle comprend, surtout elle se met à comprendre. Et si on ne peut pas dire de Posy Simmonds qu'elle publie un nouveau roman tous les ans.

Cassandra Darke,
détail d'une planche
© Posy Simmonds / Denoël Graphic

En même temps, elles montrent tous les défauts des hommes. Ce qui est intéressant dans votre œuvre, c'est le regard qui suscite plein de questions après la lecture de l'album. Avec *Gemma Bovary* aussi, on se posait plein de questions sur ce qu'est une femme. Son regard, sa manière d'agir, comment les mecs la regardent... Avant #metoo, je lisais Posy pour comprendre les filles. Les livres de Posy ont la même force que *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir pour moi.

P. S. : *(Rires.)*

M. D. : Oui, parce que c'est toujours ambivalent.

P. S. : Oui, oui !

M. D. : C'est ça, mais c'est rare ! Et pour les hommes, c'est pareil, parce que tu les aimes bien quand même. Ils sont minables, foireux ; ils trompent leurs femmes... Mais c'est toujours ambivalent. Il y a peu de gens qui savent le voir et le rendre. Posy sait le faire.

P. S. : On m'a fait remarquer que c'est peut-être quelque chose de britannique.

M. D. : Ce que je trouve très britannique, c'est cet humour, cette ironie. Posy est capable de raconter des choses terribles, épouvantables, tragiques, tristes, mais toujours de manière amusante, ironique.

P. S. : Ça me fait penser à la remarque d'un lecteur sur la page où se trouvent les cochons, un moment d'angoisse pour Cassandra qui pense que Nicki et Billy sont en train de faire l'amour dans le sous-sol. Un lecteur m'a dit que cet acte n'aurait pas été représenté par des cochons en train de forniquer si cela avait été écrit par un Français. Il a aussi trouvé très anglais que je fasse crier à Billy : « *Ahhh, Nicki ! Nicki, ahhh, Nicki !* » pendant l'acte. Ce n'est pas choquant, mais peut-être un *understatement* (un « euphémisme »).

M. D. : Dans le même esprit, quand vous abordez des choses vraiment terribles humainement et socialement – des drames comme celui de la fille de l'Est qui arrive et se fait assassiner, ou encore de l'adolescente qui meurt d'une inhalation –, vous ne mettez jamais le focus dessus. C'est présent dans l'histoire, mais toujours en marge du récit. On peut le savoir, mais on n'est pas arrêté. Je me suis demandé pourquoi vous procédiez comme ça ? Parce que ce serait trop horrible à raconter ? Vous mettez le focus sur les choses qui peuvent être montrées avec légèreté.

P. S. : Je crois que, dans ce livre, la jeune fille est là, mais absente. J'ai lu beaucoup d'articles sur ces filles enlevées, séquestrées dans des maisons la journée puis obligées, le soir, de se prostituer. Les voisins trouvaient étranges les allées et venues des clients, mais ne disaient rien.

M. D. : Il y a toujours de la place pour cette douleur et cette tristesse sociale dans vos livres. Comme j'adore m'engager, sortir dans la rue pour râler, cela me touche beaucoup. C'est pour cette raison que j'aime beaucoup l'esprit révolté qui règne en France...

P. S. : Jeune, j'ai beaucoup manifesté aussi. Dans les années 1970, il y avait beaucoup de manifestations en Angleterre.

M. D. : Dans votre monographie, vous dites que quand on écrit pour les enfants, ce n'est pas un travail sérieux. Je vis la même chose. Seul mon travail pour les « grands » semble compter.

P. S. : J'ai vécu la même chose en Angleterre... Quand j'imaginais des livres pour enfants, il y a de cela de nombreuses années, on me demandait quand je comptais faire quelque chose de sérieux.

J'ai vu deux autres choses au fond du panier : un chargeur et un gant. Sauf que non, je ne les ai pas vus. J'ai remis le pistolet en place et fermé le couvercle. J'ai eu assez d'ennuis comme ça ces temps-ci. Je n'ai pas vu de pistolet. Je n'ai rien vu du tout.
J'ai éteint les lampes, fermé à clé. Je suis remontée, j'ai commandé un burger que j'ai peine à manger.
Charger armes
Apprêter armes
Viser abdomen
Changer cibles
C'est comme si le pistolet plombait la maison, me plombait, comme si je l'avais avalé. Le gant est d'un rose poumon, avec des protubérances comme des croûtes. Je regarde assez de shows policiers pour savoir que pistolets et gants sont associés dans le crime. J'imagine le doigt ganté de laine rose de Nicki sur la détente. Suis-je, étais-je la cible ? Était-ce quelqu'un d'autre ? Depuis combien de temps ces trucs sont-ils dans le panier ?
Je reste assise des heures. Parfois je suis ratonnelle, je pense aux autres personnes qui sont allées au sous-sol. J'élimine Milena et Elsa, mon ancienne gouvernante, toutes les deux grands-mères et ferventes catholiques – quoique je me demande si Milena a trouvé le pistolet en nettoyant et si elle l'a laissé là, comme moi. Et si elle l'a bouclé, comme j'ai l'intention de le faire.
J'élimine les amies de Nicki, des glousseuses de première. Ce qui laisse le copain de Nicki, sorte de lézard huppé qui ne venait que pour forniquer. Et Nicki elle-même. Vers la fin de la bouteille, j'ai bien envie de lui coller le pistolet dans les côtes, de lui flanquer une trouille bleue pour avoir abusé de ma générosité, pour ses mensonges et pour m'avoir empoisonné la vie. Mais que faire ? Que faire ?
Rien. Le flingue reste là. C'est l'affaire de Nicki. Je ne m'en mêle pas. Je ne m'en mêle pas.
Quelle emmerdeuse. Une foutue plaie rectale. J'aurais dû m'en tenir à l'écart. Quelle idiote j'ai été !
SOUPIR
Si seulement je pouvais inverser le temps
27

Cassandra Darke, page 27
© Posy Simmonds / Denoël Graphic

Marie, quel regard portez-vous sur l'écriture de Posy ?
M. D. : Bonne question ! Il n'y a pas un mot ou un adjectif de trop. Je me suis demandé si l'écriture seule pouvait fonctionner. Eh bien non ! Le texte est lié au dessin et réciproquement. Les deux se complètent, et une très grande richesse en ressort.
P. S. : Quand je faisais mes études, un professeur m'avait dit qu'il ne fallait jamais dessiner une vache et écrire en dessous que c'est une vache. Il faut éviter d'être redondant. Ce style, je l'ai adopté pour la publication de mes récits dans le *Guardian*. Le format était en hauteur. J'ai mis du temps pour trouver le bon équilibre entre texte écrit et image de bande dessinée. Le texte me permet d'obtenir plusieurs voies narratives et évite d'avoir des bulles de dialogues trop conséquentes. Enfin, le texte ralentit la lecture...

QUI SONT LES FEMMES DONT PARLENT MARIE ET POSY ?

Germaine Greer (née en 19[illegible]) est une écrivaine féministe, critique d'art et scénariste australienne, qui vit en Grande-Bretagne. Son best-seller, *La Femme eunuque*, a paru en 1970.

Kate Millett (1934-2017) est une écrivaine féministe américaine, rendue célèbre par sa thèse *Sexual Politics* (*La Politique du mâle*) en 1970.

Simone de Beauvoir (1908-1986) est une philosophe et essayiste française. Elle a publié *Le Deuxième Sexe* en 1949 et a reçu le prix Goncourt en 1954.

Judith Butler (née en 1956) est une philosophe et universitaire américaine qui a écrit sur le genre et la théorie queer.

Françoise d'Eaubonne (1920-2005) est une romancière, essayiste et féministe libertaire française.

SO BRITISH! L'ART DE POSY SIMMONDS
PAR **PAUL GRAVETT**
Éditions DENOËL GRAPHIC,
Livre cartonné, 112 pages couleurs,
d sponible

M. D. : Cette approche offre plusieurs modes de lecture. On peut lire le texte d'abord, puis les bulles ou inversement, ou bien lire les deux en même temps. C'est vraiment riche, et ce sont ces multiples possibilités que j'aime chez vous.
P. S. : Au début, j'étais terrifiée par ce système que j'expérimentais !
M. D. : Quand j'écris, je n'arrive pas à imaginer les visages de mes personnages. Par contre, je saurais dessiner leur environnement, leur maison, leur quartier, leur intérieur, etc. Vous, vous savez tout dessiner. C'est très agréable pour le lecteur...
P. S. : Il arrive que des lecteurs écrivent au *Guardian* pour me dire qu'une locomotive ou une voiture ne peuvent pas être telles que je les ai dessinées. J'en ai marre de cela...
M. D. : Votre génie est dans votre capacité à camper les personnages, peu importe les détails. On se retrouve chez eux, et c'est pour cela que j'appréhendais cette rencontre. Je me disais que j'allais être passée au scanner de Posy...
P. S. : Rassurée ?

Études pour ***Gemma Bovery*** et ***Tamara Drewe***, extraits de *So British! L'Art de Posy Simmonds*
© Posy Simmonds

© Posy Simmonds / Denoël Graphic

Né en 1981, **El don Guillermo** a grandi au Le Fauga, un village sur la Garonne, à trente kilomètres au sud de Toulouse. Passionné de bande dessinée et d'illustration, il crée avec son frère jumeau une petite structure d'édition, Misma, qui prend aujourd'hui une belle place dans le paysage de l'édition indépendante. *Salami Show*, une compilation d'histoires courtes publiées dans la revue *Dopututto*, vient de paraître. Entre parcours artistique et éditorial, découvrez l'itinéraire créatif d'un auteur original à l'univers farfelu, festif et poétique.

Un entretien avec **Ronan Lancelot**

EL DON **GUILLERMO**
© Vicacob Studio

EL DON

GUILLERMO

EN ROUTE POUR **LA JOIE !**

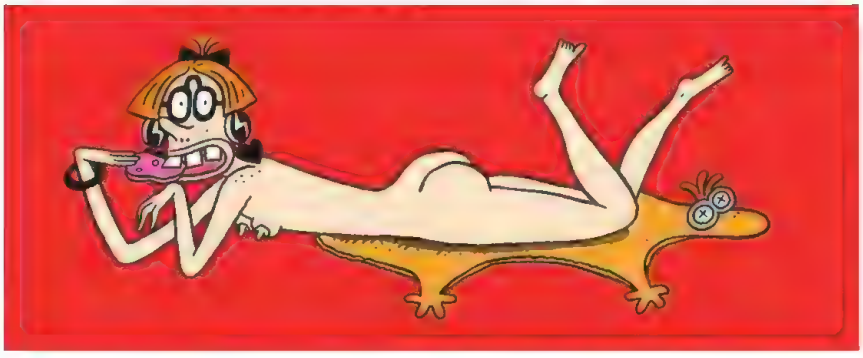
Vous avez commencé des études d'art aux Beaux-Arts de Pau. Qu'y avez-vous appris ?
Avant d'intégrer cette école, en tant que membre investi de la génération Dorothée, je dessinais des pages et des pages très influencées par les mangas. J'avais réussi à me créer un style, mélange de *Gunnm*, *Dragon Ball* en passant par les *X* de Clamp... De l'action, de l'humour, du *shojo*... Les Beaux-Arts de Pau m'ont permis de voir autre chose. L'année suivante, grâce à des exercices proposés par les enseignants des Beaux-Arts d'Angoulême où j'ai poursuivi mes études, j'ai appris à adopter de nouveaux styles.

C'est dans ces années que la scène alternative française explose...
J'ai regardé avec attention les titres de l'Association, et plus particulièrement ceux de Lewis Trondheim et Joann Sfar. *Comix 2000* a aussi été une vraie révélation, aussi bien graphique que narrative.

Que se passe-t-il à la sortie de l'école d'Angoulême ?
Je participe à *Chez Jérôme Comix*, un fanzine rennais hebdomadaire où l'on trouvait également Tofépi, Lumineau et Nylso [ce groupe crée magazines et livres sous le label Les Taupes de l'espace]. Il était distribué à la librairie spécialisée Alphagraph. Pour être précis, mon frère et moi avons envoyé nos pages sans trop y croire, et elles ont été publiées.

Salami Show
© El don Guillermo / Misma

Salami, journaliste et présentatrice TV délurée
© El don Guillermo / Misma



Votre frère ?
Mon frère jumeau, qui signe Estocafich ! Pendant que j'étais à Angoulême, lui était à Paris pour faire un BTS Arts appliqués. Il s'est orienté vers un parcours plus technique que moi. Après nos études, mon frère et moi sommes rentrés à Toulouse où nous avons décidé de faire comme nos amis rennais. Dans un premier temps, nous avons monté notre propre fanzine, *Misma*, où chacun faisait dix pages en donnant le point de vue d'un des deux jumeaux vivant la même histoire de fiction. En 2004, nous avons imaginé un album collectif, *Buckingdom Cagibi*, regroupant quatre cadavres exquis. Le nom du fanzine est devenu celui de la maison d'édition. Nous avons convié à participer à ce premier livre deux personnes que nous aimions bien : Jonathan Martin et Anne Simon. Ensuite, nous avons invité plus de gens pour réaliser une revue, *Dopututto*.

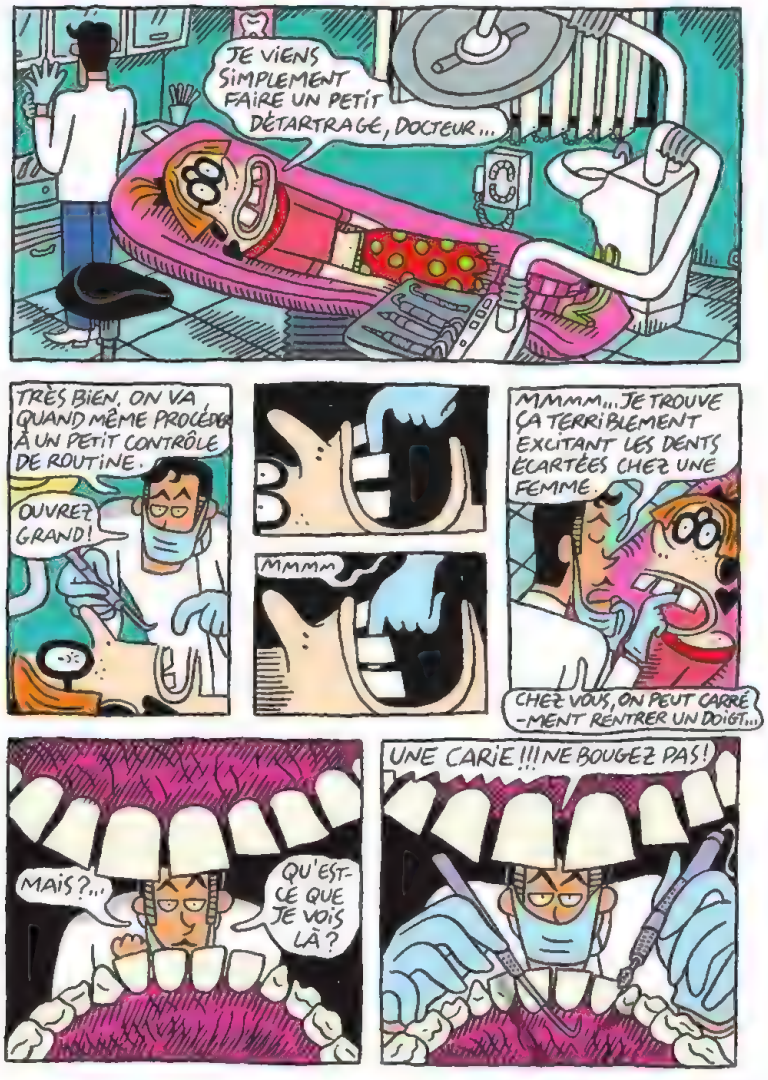

JE VIENS SIMPLEMENT FAIRE UN PETIT DÉTARTRAGE, DOCTEUR...
TRÈS BIEN. ON VA QUAND MÊME PROCÉDER À UN PETIT CONTRÔLE DE ROUTINE.
OUVREZ GRAND!
MMMM
MMMM... JE TROUVE ÇA TERRIBLEMENT EXCITANT LES DENTS ÉCARTÉES CHEZ UNE FEMME.
CHEZ VOUS, ON PEUT CARRÉMENT RENTRER UN DOIGT...
MAIS?...
QU'EST-CE QUE JE VOIS LÀ?
UNE CARIE!!! NE BOUGEZ PAS!

Planche extraite de ***Salami Show***
© El don Guillermo / Misma

Vous évoquiez le pseudo de votre frère. D'où vient-il ? Et le vôtre ?
Nous avons un grand-père d'origine espagnole. Il a une petite villa sur la Costa Brava, à deux pas de la mer, où nous allons tous les ans en vacances. Et tous les midis, le grand-père boit à table une brique de vin qui doit ressembler à de la Villageoise, du Don Simon. Je ne sais pas pourquoi, mais mon pseudo est né de là. Pour mon frère, c'est la même chose ! Estocafich, c'est le surnom que notre grand-père nous donnait pour dire que nous étions tout maigres et gringalets quand nous étions enfants.

Quand vous avez lancé votre revue, était-ce dans le but d'être repéré par des éditeurs plus importants ?
Pas vraiment ! À partir du moment où Misma a commencé à exister, cela ne m'a pas semblé nécessaire. Pour autant, dans la première formule souple de *Dopututto*, j'avais réalisé des histoires courtes qui ont été remarquées par Jean-Christophe Menu. Il m'a alors proposé de les publier en recueil dans la collection Mimolette à l'Association. C'est devenu *Prelude to a Kiss*. Plus tard, quand il a lancé la nouvelle formule de la revue *Lapin*, il m'a contacté, tout comme beaucoup d'autres jeunes auteurs tels Anne Simon, Grégoire Carlé, Ruppert & Mulot...

Quel a été votre premier livre chez Misma ?
Un premier long récit improvisé, *Charles*. J'ai été bien aidé par Émile Bravo qui avait relu attentivement toutes les pages et m'avait fait de nombreuses remarques très pertinentes. Deux autres albums de *Charles* étaient prévus, dont un devait être réalisé par mon frère et un autre par Nylso, mais ils n'ont jamais vu le jour. C'est d'autant plus dommage que les histoires devaient se croiser, qu'ils avaient chacun commencé et

Planche extraite de ***Salami Show***
© El don Guillermo / Misma

que du coup certaines cases devaient se répondre d'un livre à l'autre. Nylso, c'est notre tonton, notre sage. C'est le premier à nous avoir motivés à nous lancer dans l'autoédition.

Quel bilan avez-vous tiré de *Charles* ?
Que je souhaitais développer d'autres récits longs. La nouvelle formule de *Lapin* était le support parfait pour me lancer dans ce projet. Le rythme était mensuel, et c'était parfait parce que j'avais un retour de la part de Jean-Christophe Menu et qu'il le faisait bien. Je ne voulais pas le décevoir. Cela m'a aussi permis de prendre de l'assurance.

Quel est votre rapport à l'illustration ?
En même temps que la bande dessinée, j'ai toujours réalisé des illustrations. À Toulouse, mon frère travaillait pour les éditions Milan en tant que graphiste et maquettiste. Il a été le premier à me faire travailler chez eux. Des jeux, des illustrations... Cela m'a permis de gagner ma vie. J'avais un style qui ne passait pourtant pas très bien pour les titres destinés aux plus jeunes. On me disait souvent que mes personnages avaient de trop grands nez ou de trop grandes dents... Mais cela ne m'a pas pour autant empêché d'être tout de même appelé par les éditeurs !

Vous aimez ça ?
Travailler pour la presse est très formateur, car le rythme y est soutenu, les délais sont courts et vous poussent à dessiner quotidiennement... C'était de toute façon cela ou trouver un mi-temps de serveur quelque part. Mon frère, par contre, travaillant chez Milan Presse, s'est toujours interdit de travailler pour la jeunesse. Peut-être parce qu'il connaît trop bien l'envers du décor ?

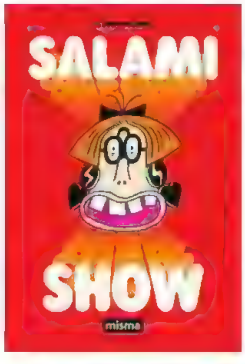
© El don Guillermo / Misma

Misma a-t-il grossi rapidement ?
Cela s'est fait crescendo. Au début, nous organisions des dépôts chez les libraires, puis nous avons dû répondre à de plus en plus de demandes. Il a alors fallu trouver un distributeur, Les Belles Lettres. Le Centre régional des lettres de Midi-Pyrénées proposait des aides, et c'est toujours le cas aujourd'hui, à la condition d'être distribué et de faire un tirage minimal. Cela nous a permis de franchir le pas de manière complètement innocente. De toutes les façons, nous n'avions pas le choix : nous commencions à stagner et nos auteurs étaient tentés d'aller voir ailleurs.

Quels sont les premiers livres de la structure Misma ?
La Geste d'Aglaé d'Anne Simon, puis *Crottes de mouches et autres histoires*, *Loup-garous Boogie* d'Estocafich, puis la nouvelle formule de *Dopututto* où mon personnage Salami a fait ses premiers pas...

Vous parliez d'aides. Est-ce indispensable pour une structure comme la vôtre ?
Sans elles, nous ne pourrions pas publier nos albums ! Cela nous permet aussi de rester indépendants...

SALAMI SHOW
PAR **EL DON GUILLERMO**
Éditions MISMA
Album broché, 168 pages couleurs, disponible



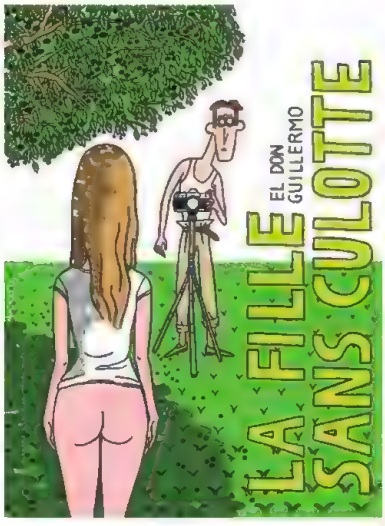
Dame un beso (2014)
© El don Guillermo / Misma

Être votre propre éditeur vous plaît-il ?
C'est assez pratique. Avec mon frère, j'ai un retour critique immédiat et sans pincettes. Contrôler toutes les étapes depuis la naissance d'un livre est forcément agréable. Depuis la maquette jusqu'à la fabrication, nous essayons à chaque fois de respecter le souhait de l'auteur et de voir ce que l'on peut y apporter. La forme est importante. En revanche du coup, il n'y a pas de collections. Nous savons que cela peut être un handicap, mais ce n'est pas notre priorité.

Avez-vous eu un *best-seller* ?
Non. De tout le catalogue Misma, ce sont les livres de Simon Hanselmann que nous vendons le mieux, mais ce ne sont pas d'immenses succès de librairie. Par exemple, son dernier, *Happy Fucking Birthday*, qui a été prépublié dans *Libération* et a remporté un prix à Angoulême, a connu un premier tirage à 2500 exemplaires qui s'est épuisé assez rapidement. Le deuxième tirage ne l'est toujours pas. Pour nos autres titres, en ventes réelles, nous passons rarement la barre des 1000 exemplaires vendus, mais nous avons gagné en visibilité au fil du temps. Nous n'avons pas encore eu notre Marjane Satrapi [*Persepolis* à l'Association].

Pour en revenir à votre bibliographie, *Dame un beso* a donc paru en épisodes dans *Lapin*...
Oui, et puis la revue s'est arrêtée. Je voulais tout de même terminer cette histoire. J'ai loué un studio avec vue sur la mer à Tarragone grâce à une bourse du CNL, et je me suis organisé ma résidence pour finir ce projet. Je pensais y rester cinq ou six mois et cela a duré un an et demi. Il fallait se mettre dans l'ambiance du livre, entre nostalgie et ailleurs. C'est un travail très personnel, puisque la maison de mes grands-parents sert de décor principal. Et puis il y a ces deux garçons, qui ne sont qu'une seule personne et son double. Quant au personnage féminin, il a vraiment existé. C'était la fille dont les parents tenaient le bar de la plage et avec qui mon frère et moi nous amusions lorsque nous étions enfants. Nous l'avons perdue de vue par la suite. *Dame un beso* est un travail sur le souvenir, autour duquel j'ai construit une fiction. La nouvelle où apparaît l'homme poisson dans *La Fille sans culotte* a elle aussi été écrite à Tarragone, où l'histoire se passe également. Cette ville m'a beaucoup inspiré.

La Fille sans culotte (2016)
© El don Guillermo / Misma



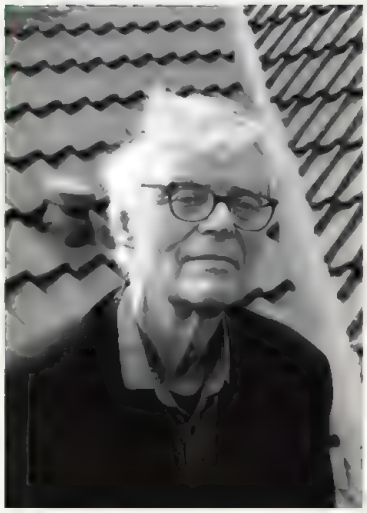
À propos de *La Fille sans culotte* justement, comment vous sont venues ces histoires où vous introduisez parfois du fantastique ?
La Fille sans culotte est né d'une photo vue sur une page Tumblr. Je trouve souvent des images qui me donnent envie d'imaginer ce qui a pu se passer avant ou après la prise de vue. J'ai vu cette photo, je l'ai redessinée dans mon carnet et voilà. Je travaille à partir de petits éléments pris à droite à gauche que je tente d'assembler par la suite. Les mêmes personnages reviennent aussi parfois d'une histoire courte à une autre parce qu'ils ont encore quelque chose à dire. Mon esprit fonctionne de cette manière. Par à-coups.

Parlez-nous de *Bernadette* !
Ce sont Les Requins Marteaux qui m'ont proposé de faire un album dans la collection BDCul. Cette idée m'a terrorisé ! Je ne me voyais pas du tout faire cela. Dans mes histoires, il y a toujours eu une part d'érotisme, mais rien n'était jamais montré. C'est mon frère qui m'a soufflé l'idée d'utiliser Bernadette, un personnage déjà tellement déluré qu'il était tout à fait capable de se « plier » à ce genre d'exercice. Je savais que cela allait être comique. Et je me suis vraiment amusé à le faire. À tel point que j'aimerais bien faire un second album pour cette collection. Toujours avec Bernadette, mais au ski cette fois ! J'ai déjà plein d'idées.

Bernadette, dans la collection BDCul des Requins Marteaux (2014)
© El don Guillermo / Les Requins Marteaux

Et après le retour de *Bernadette*, avez-vous d'autres projets ?
Misma me prend beaucoup de temps et je dois mieux le gérer qu'avant. Et puis je commence à avoir la pression, chose que je n'avais pas du tout au début de ma carrière J'ai une idée que je traîne depuis longtemps, un long format avec une narration qui ressemblerait à celle de *La Fille sans culotte*. Moins de burlesque que dans le *Salami Show*, plus de sentiments... mais je ne m'interdis rien !

© El don Guillermo / Les Requins Marteaux



FRANÇOIS **SCHUITEN**
© Photo F Bosser pour *Les Arts dessinés*

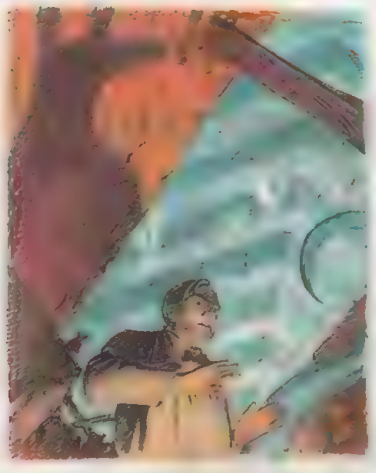
Le dessinateur belge **François Schuiten** délaisse un temps *Les Cités obscures* et ses autres projets pour s'attaquer à un monument de la bande dessinée, ***Blake et Mortimer***. Imaginée par un ancien baryton belge, Edgar P. Jacobs, cette série – née dans le journal *Tintin* en 1946, en même temps que les personnages éponymes – est vite devenue culte. Elle connaîtra une seconde jeunesse lors de sa reprise par Van Hamme et Ted Benoit, avant que d'autres auteurs prennent le relais. À soixante-trois ans, accompagné de Jaco Van Dormael et de Thomas Gunzig pour le scénario, ainsi que de Laurent Durieux pour la mise en couleurs, François Schuiten fait preuve d'un étonnant tour de force : il signe un sublime hommage à Jacobs, auteur auquel il voue une grande admiration, humaine et professionnelle. *Les Arts dessinés* vous dévoile quelques documents inédits qui ont jalonné la fabrication de ce *one-shot*, amené à marquer les esprits.

Par **Frédéric Bosser**

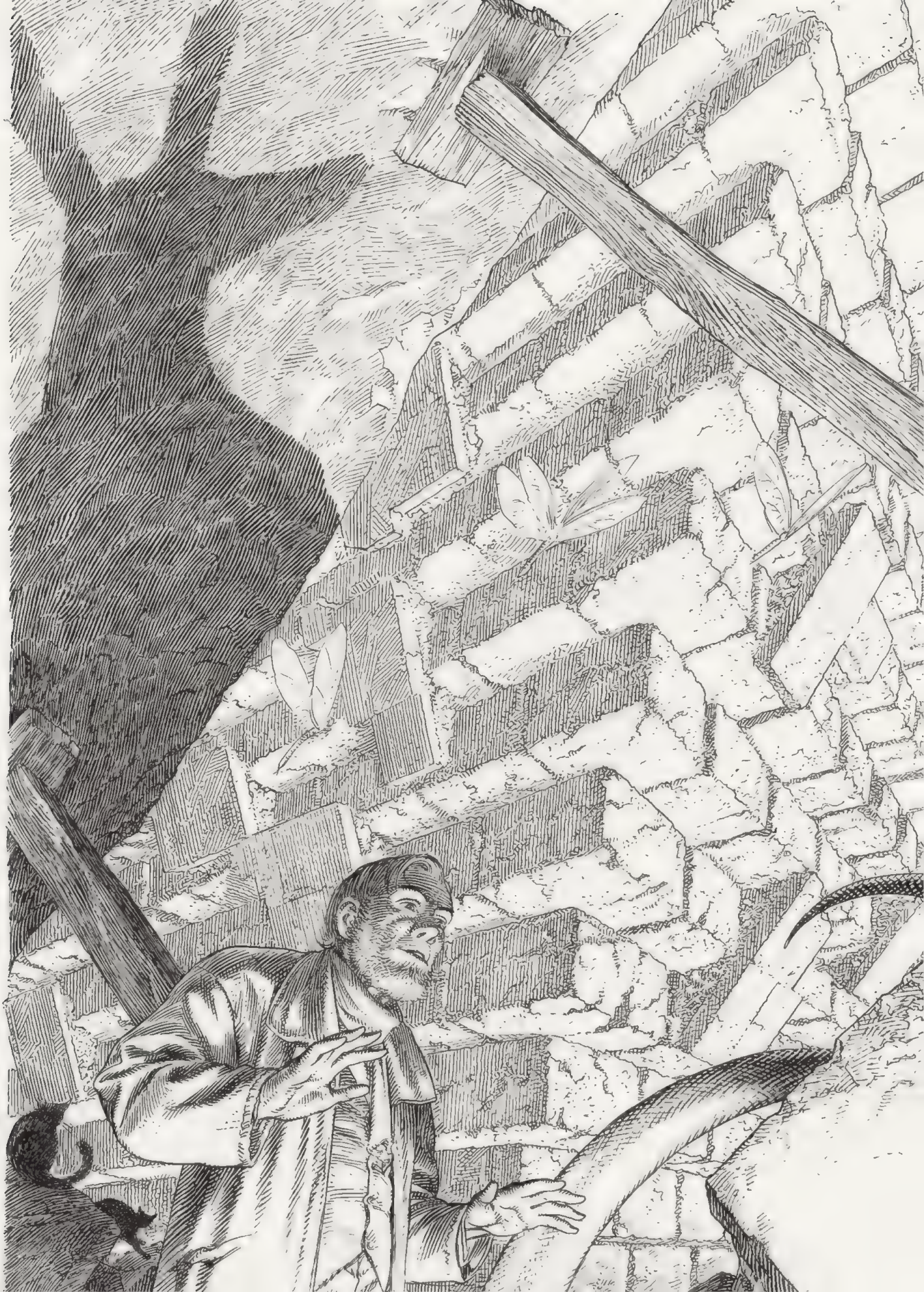
FRANÇOIS SCHUITEN

SUR **LES TRACES** DU MAÎTRE...

LE DERNIER PHARAON
PAR **SCHUITEN, VAN DORMAEL, GUNZIG & DURIEUX**
Éditions BLAKE & MORTIMER
Album cartonné, 92 pages couleurs, disponib e



Ci-dessus et page de droite : projet de couverture
© François Schuiten / Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)



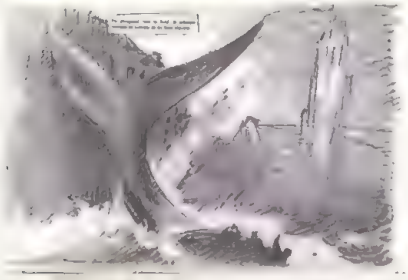
Etude des pyramides d'Egypte
© 2019 François Schuiten

« J'ai beaucoup regardé les travaux préparatoires de Jacobs, ses esquisses, la rigueur de ses repérages et de ses recherches... »

Etude sur la pyramide de Kheops
© 2019 François Schuiten

Illustration de François Schuiten, sérigraphie de Gilles Ziller
© 2019 Editions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)

Encrage (inachevé) d'une case de l'album
© 2019 François Schuiten / Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)



Extrait du story-board et esquisses de recherche pour la couverture
© 2019 François Schuiten / Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)

« En réalisant cet album, je me suis rendu compte combien l'œuvre de Jacobs m'a marqué et, surtout, de ce que je lui avais emprunté. »

« Le story-board a joué un rôle important, et nous pensions tout de suite à l'équilibre textes/images des pages. »

Extrait du story-board et esquisse de recherche pour la couverture
© 2019 François Schuiten / Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)

« J'ai vécu cette aventure non seulement comme un voyage au cœur de mon enfance, mais aussi comme une découverte dans ce qui a forgé mon propre imaginaire. »

Illustration de François Schuiten sérigraphie de Gilles Ziller
© 2019 Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)

« La dimension qui m'intéresse le plus dans l'œuvre de Jacobs, c'est le fantastique et la science-fiction. »

Le Dernier Pharaon : planche n° 55, mise en couleurs par Laurent Durieux
© 2019 Éditions Blake & Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud Lombard s.a.)

Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

INVENTER LES COULEURS

PARFAITE **SYMBIOSE**...

Gilles Paris et **Aline Zalko**. Le premier est connu comme écrivain pour *Autobiographie d'une courgette* et son travail d'attaché de presse dans le cinéma et la littérature, la seconde pour ses dessins tout en couleurs, pour (entre autres) *M Le Monde*, *Les Inrockuptibles*... Les deux ne pouvaient que se rencontrer autour du livre du premier nommé chez Gallimard, *Inventer les couleurs*.

INVENTER LES COULEURS
PAR **GILLES PARIS** & **ALINE ZALKO**
Éditions GALLIMARD JEUNESSE,
Album cartonné, 48 pages couleurs, disponib e

GILLES **PARIS** & ALINE **ZALKO**
© Photo Manuel Braun

© 2019 Gilles Paris & Aline Zalko / Gallimard

Belle rencontre pour une première...

N'en déplaise à certains, *Inventer les couleurs* est le premier livre jeunesse de Gilles Paris. « *J'ai toujours écrit pour les adultes, même s'il est vrai qu'en me déplaçant beaucoup dans les salons, les librairies et les écoles surtout, j'ai constaté que j'étais très lu par les enfants comme les adolescents. Je dirais même que ce sont les adolescents qui m'ont fait les plus beaux compliments en me disant que je leur avais redonné le goût de la lecture avec mes bouquins ! Ma littérature intéresse la jeunesse, d'une certaine manière, et cela ne me déplaît pas.* » L'idée de travailler pour la jeunesse vient de Colline Faure-Poirée, directrice de la collection Giboulées chez Gallimard Jeunesse. C'est elle aussi, avec la complicité de son directeur artistique, qui a l'idée de confier la partie « images » à l'illustratrice Aline Zalko.

Une proposition qui arrive à point nommé

« *La prise de contact de la part des éditions Gallimard tombait à pic puisque cela faisait quelque temps que je voulais illustrer un livre. Je suppose qu'ils m'ont contactée car mon travail est basé sur la couleur... De là, le texte m'a été envoyé et je dois dire qu'il m'a prise au dépourvu* », se souvient l'illustratrice. L'originalité du texte, l'évocation des différences de couleur des enfants, le choix d'un lieu (la ville de Longjumeau) pas spécialement romantique, la présence d'un père célibataire qui élève seul son enfant, et cet enfant qui va essayer d'insuffler de la vie dans l'existence plutôt morne de son père la bousculent et lui donnent envie de voir ce qu'elle pourrait en faire.

© 2019 Gilles Paris & Aline Zalko - Gallimard

© 2019 Gilles Paris & Aline Zalko / Gallimard

Le travail de mise en images

Aline lit le texte de Gilles et lui soumet un découpage comp et... Une fois ses propositions acceptées, elle retourne dans la chaleur de son atelier pour faire vivre ses couleurs. Sa méthode est simple : un crayonné lui sert à montrer ses intentions et ce n'est que quand elle commence à mettre de la couleur que les choses se passent. « *La couleur corrige mon trait et mon dessin* », précise-t-elle. Gilles Paris renchérit : « *Dans son dessin, il y a quelque chose de très beau et, en même temps, de très excessif. Il y a quelque chose de l'ordre de l'excès dans son coup de crayon comme dans ses couleurs qui m'intéresse beaucoup.* » Ce à quoi elle répond : « *C'est très instinctif ! C'est un mélange de lâcher-prise et de contrôle. La partie la plus réfléchie, c'est la composition de l'image. Elle est très importante pour moi. Une fois arrivée à ce que je souhaite, je me lance ! C'est là que je peux mettre un peu de sauvagerie.* » Ce choix d'appliquer de la couleur de manière assez radicale par rapport à ce qu'elle faisait auparavant, elle le doit à un passage comme assistante chez un peintre prônant les couleurs comme le turquoise, le jaune, etc. Elle passe alors du gris, noir, ocre à ces couleurs plus extravagantes qui feront son style, sa marque de fabrique.

La couverture du livre

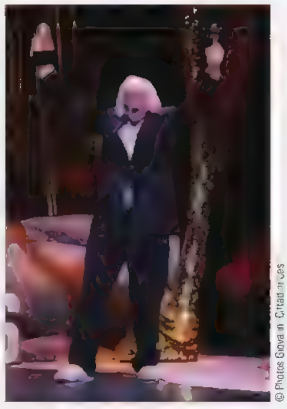
Le style d'Aline se voit dès la couverture. « *Au début, ça devait être une mosaïque d'enfants qui font les fous, qui jouent... Puis j'ai eu envie de quelque chose de plus introspectif en montrant cet amour père-fils, l'aspect qui m'a le plus touchée dans ce récit* », se souvient Aline. La position de Gilles Paris est claire : « *C'est le premier livre où je ne suis pas intervenu sur le choix de la couverture. J'ai vu la couverture finie et je l'ai trouvée vraiment belle car elle montre bien la relation père-fils ! On devine immédiatement la tendresse, même si le père semble regarder ailleurs...* » Aline s'explique sur ce dernier point : « *Il est tourmenté. Je voulais rendre ce père beau. Il n'est pas juste un gars qui va à l'usine, fume des clopes, boit.* »

L'envie d'illustrer

« *Ce qui m'a plu dans le texte de Gilles, c'était la difficulté du quotidien, et comment la couleur pouvait faire une incursion dans ce quotidien. J'ai pris plaisir à dessiner une cannette broyée, un cendrier avec des clopes, le livre* Germinal, *etc. Comme ce texte est inattendu à la base, il donne forcément des images qui surprennent. Je n'avais qu'à suivre cette ambiance...* » Gilles est conquis et trouve qu'Aline s'est formidablement bien approprié son texte : « *Elle a extrait des détails comme une cannette de bière, les baskets ou la fameuse carte postale déchirée de la mère que le môme s'amuse à recoller. Ça, c'est très fin ; ce sont des détails du texte qui sont conséquents. Ses dessins ne ressemblent pas à ce qu'on voit habituellement dans les livres jeunesse.* »

Actus

Vive les Topor !



© Photos Goya in Châtellerault

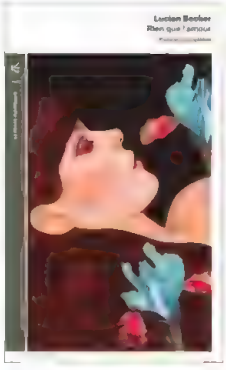
Dans son éternel souci de se moquer de l'intelligentsia parisienne et bien évidemment de la cérémonie des Molière, Jean-Michel Ribes, le dramaturge et directeur du théâtre du Rond-Point, a imaginé les **Topor**. Après Philippe Vuillemin, Topor 2018 de l'Obscénité nécessaire, les dessinateurs étaient à l'honneur pour cette nouvelle édition avec l'auteur de bande dessinée **Brecht Evens** pour *Rembrandt l'aurait aimé* et le caricaturiste **Willem** pour le prix Topor 2019, la plus haute distinction de la cérémonie. ■ **FB**

Classique moderne d'exception

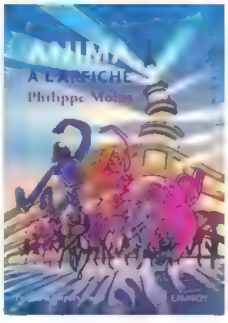
À l'attention des classes de 6e, **Folio** enrichi sa collection Collège du très beau livre ***La Dernière Fleur***, une parabole en image que le caricaturiste américain du *New Yorker* **James Thurber** avait écrite et dessinée pour sa fille afin de lui expliquer l'a ternance des cycles de la paix et de la guerre. Dans cette édition à un prix très attractif traduite en son temps par Albert Camus, **Guillaume Duez** s'est chargé d'écrire un dossier bourré d'explications utiles afin qu'aucun lecteur ne puisse passer à côté de cette œuvre magnifique. ■ **GV**

LA DERNIÈRE FLEUR, PARABOLE EN IMAGES
Par James Thurber, éditions Folio
Livre broché, 160 pages illustrées, 4,20 €, disponible

En couverture



Pour ce numéro, la rédaction a retenu un petit florilège de couvertures illustrées réalisées pour les maisons d'édition **Lamiroy** et **La Table ronde**. Pour Lamiroy, **Benoît Feroumont** a réalisé le visuel d'*Anima à l'affiche* de Philippe Moins, et Hugues Hausman s'est occupé de celui accompagnant le *Star d'un soir* de Stefan Cuvelier. Pour les éditions de La Table ronde, Loustal a illustré le *Peleliu* de Jean Rolin, **Stéphane Trapier** la couverture de *Nature morte* de Patrick Mosconi. La réédition du très magnifique *Rien que l'amour* de Lucien Becker est dessinée par **Pierre Mornet**, tandis que Stéphane Trapier a parfaitement restitué l'ambiance du *Mardi-Gris* d'Hervé Prudon. En un seul coup d'œil, toutes ces illustrations donnent envie de découvrir les textes qui sont derrière. ■ **GV**



NATURE MORTE
Par Patrick Mosconi, éditions de La Table ronde
Broché, 224 pages, 7,30 €, disponible

PELELIU
Par Jean Rolin, éditions de La Table ronde
Broché, 224 pages, 7,30 €, disponible

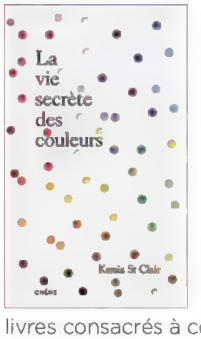
MARDI-GRIS
Par Hervé Prudhon, éditions de La Table ronde
Broché, 236 pages, 7,30 €, disponible

RIEN QUE L'AMOUR
par Lucien Becker, éditions de La Table ronde
Broché, 432 pages, 10,50 €, disponible

ANIMA À L'AFFICHE
Par Philippe Moins, éditions Lamiroy
Broché, 164 pages illustrées couleurs, 12 €, disponible

STAR D'UN SOIR
Par Stefan Cuvelier, éditions Lamiroy
Broché, 124 pages illustrées N&B, 10 €, disponible

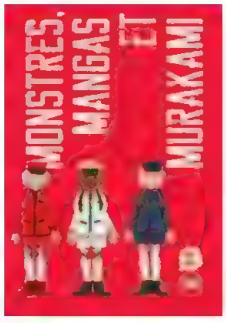
Écrits hauts en couleur



Best-seller dans une douzaine de pays, ***La Vie secrète des couleurs*** de **Kassia St Clair** est désormais disponible dans toutes les bonnes crèmeries vouées au graphisme. À l'intérieur, l'amateur découvrira toutes les teintes disponibles dans un nuancier de taille moyenne ainsi que tout un tas d'explications simples à comprendre pour construire la plus magique des palettes. Auteure dotée d'une plume alerte, la Londonienne Kassia St Clair signe ici un des meilleurs livres consacrés à cet élément essentiel sans qui nous n'existerions même pas. ■ **GV**

LA VIE SECRÈTE DES COULEURS
Par Kassia St Clair, éditions du Chêne
Livre relié, 320 pages couleurs, 25 €, disponible

Les clés de la connaissance du manga



Proposé dans un sens de lecture cher au manga, ce remarquable catalogue coédité avec **Skira** recense avec passion et précision tout le contenu de l'exposition ***Monstres, Mangas et Murakami*** qui se déroule en ce moment même, et jusqu'au 27 septembre prochain, entre les murs du **Musée en Herbe**, le temple parisien des arts graphiques destiné à l'édification des plus jeunes. Grâce aux recherches des auteurs réunis sous la houlette bienveillante de **Sylvie Girardet**, la directrice du lieu, les lecteurs petits et grands pourront découvrir des textes aussi pointus que passionnants qui apportent un éclairage particulier sur les liens unissant des artistes modernes comme Osamu Tezuka, le père d'*Astro Boy*, et l'art classique japonais tel que nous le connaissons à travers les grands maîtres du XIXe siècle comme Hokusai, Asakura Togo ou Kunisada. ■ **GV**

MONSTRES, MANGAS ET MURAKAMI
Sous la direction de Sylvie Girardet, éditions Skira & Musée en Herbe
Livre broché, 96 pages illustrées couleurs, 15 € disponible
Exposition au Musée en Herbe jusqu'au 27 septembre

Paris-New York, un jour ou l'autre

Spécialiste des beaux livres qui ne passent pas inaperçus, la maison **Bragelonne** frappe fort avec cet ***Effluvium***, un somptueux ouvrage grand format dû aux talents conjugués de l'illustrateur **Didier Graffet** et de l'auteur **Xavier Mauméjean**, dont le travail est parfaitement résumé dans la préface du maître steampunk Mathieu Gaborit. Dans un univers voué aux machines à vapeur et au métal, l'imagination du duo ne connaît aucune limite dès qu'il s'agit de créer des univers oniriques invraisemblables à partir d'éléments de la grande révolution industrielle du XIXe siècle. Belle alternative à la réalité, cette balade entre Paris et New York devrait enchanter tous les spectateurs du Hellfest qui aimeraient bien se rendre à Clisson avec les bateaux du livre plutôt qu'en TGV. ■ **GV**

EFFLUVIUM
Par Graffet & Mauméjean, éditions Bragelonne
Livre relié grand format, 112 pages couleurs, 30 €, disponible

SHANGRI-LA BLUE © 2016, Takashi Murakami / Kaikai Kiki Co., Ltd. All Rights Reserved

Beaux et cons à la fois

À l'origine, ***La Vie moderne*** de **Livio Bernardo** trouve sa source sur le compte Instagram de l'auteur. À l'intérieur, au fil des rencontres dans les rues, les magasins, les lieux d'entassement ou le métro, il dessine les Parisiens et les Parisiennes aux meilleurs moments de leur activité préférée : la contradiction. Dans cette version dessinée proposée par Delcourt, l'auteur a récemment déclaré dans une interview pour le *Huffington Post* qu'il trouvait la version papier nettement plus réaliste que celle qu'il avait imaginée pour le Net. À la lecture de ces dessins sans concession ni haine, on mesure ô combien il faut peu de temps à un habitant de la capitale bien dans ses baskets rouges pour se confier sous les spotlights d'une cave à la mode. Indéniablement le bouquin poilant du mois. On attend les éditions régionales avec impatience. ■ **GV**

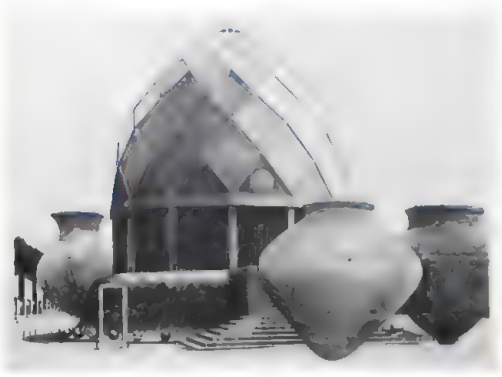
LA VIE MODERNE
Par Livio Bernardo, éditions Delcourt
Livre broché, 224 pages couleurs, 17,95 € disponible

Croquis d'audiences

Si un procès sert à éclairer le pourquoi du comment, dans le cas du terrorisme, il reste toujours une grande part d'incompréhension chez le public sur le choix de la méthode utilisée. Afin d'aider les lecteurs à mieux cerner les visées des terroristes, les journalistes **Charlotte Piret** et **Florence Sturm**, le dessinateur **Benoît Peyrucq** et le chercheur **Antoine Mégie** ont réalisé un très bon reportage sur le procès Merah, la personne ayant commis la série d'attentats meurtriers de Toulouse et Montauban en 2012. L'auteur de la préface, maître Henri Leclerc, considère l'ouvrage comme éducatif comme une thèse, informatif comme un reportage et passionnant comme un roman. Que dire de plus ? ■ **GV**

CHRONIQUES D'UN PROCÈS DU TERRORISME
L'AFFAIRE MERAH
Par Piret, Sturm, Mégie & Peyrucq, éditions La Martinière
Livre relié broché, 160 pages couleurs, 24,90 €, disponible

And the winners are...



Danie. Otero Torres, ***Observatorio***, 2017, crayon sur papier, 154,5 x 114,5 cm © Galeria Mor

Comme il est de mise depuis sa création en 2017 par Christine Phal, le **Drawing Lab Paris** vient d'annoncer les trois projets retenus pour les expositions à venir dans ce lieu entièrement dédié à la promotion et à la diffusion du dessin contemporain. Pour ce troisième appel à projets, le comité de sélection composé de Daria de Beauvais, Agnès Callu, Sandra Hegedüs, Elsy Lahner et Philippe Piguet a dû batailler ferme au milieu de 186 dossiers déposés qu'il a méticuleusement décortiqués un par un. Au final, les heureux gagnants sont **Vanessa Enriquez**, le duo **Lucy** et **Jorge Orta** et **Daniel Otero Torres**, qui recevront chacun 20 000 euros pour organiser les différentes expositions qui auront lieu au printemps, à l'été et à l'automne 2020. ■ **GV**

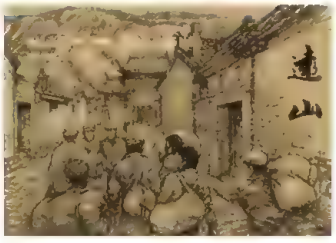
DRAWING LAB PARIS
7, rue de Richelieu – 75001 Paris
Plus d'infos sur www.drawinglabparis.com

Vite fait, bien fait

Alors que beaucoup de gens pensent pouvoir réaliser un croquis d'après nature, ils déchantent généralement assez vite au bout de quelques coups de crayon. Afin de venir au secours de ses fidèles lecteurs incapables de reproduire un chameau sans qu'il ressemble à un dromadaire, la maison **Eyrolles** met sur le marché deux ouvrages indispensables pour apprendre les rudiments du croquis en milieu urbain. Avec ***5 minutes pour dessiner... les paysages*** par **Virginia Hein** et ***5 minutes pour dessiner... les gens*** par **Pete Scully**, tous les secrets pour réussir ses croquis au vu et au su de tout le monde seront dévoilés grâce à toute une série d'exercices précis et logiques. Car voilà, le dessin, c'est surtout une bonne dose de logique qui vous pousse à comprendre qu'on ne trace pas un cercle avec une règle. À partir de là, place aux nouveaux maîtres du carnet de voyage. ■ **GV**

5 MINUTES POUR DESSINER... LES PAYSAGES
Par Virginia Hein, éditions Eyrolles
5 MINUTES POUR DESSINER... LES GENS
Par Pete Scully, éditions Eyrolles
Livres brochés, 128 pages couleurs, 15 €, disponibles

BD régionaliste chinoise



Avant de réaliser les six volumes de la saga *Juge Bao*, l'auteur **Nie Chongrui** a connu les turpitudes de la révolution culturelle chinoise. À cette époque, il découvrira les joies de l'usine au lieu des bancs d'une école d'art. Expédié au fin fond d'une province rurale, il devient mécano dans une usine d'armement. Heureusement, dès qu'il ne travaille pas, il peut profiter de la campagne environnante et des montagnes qui l'entourent pour coucher sur le papier le monde comme il l'entend. C'est l'ensemble de ces dessins qui constitue la colonne vertébrale de ce très beau *Au loin une montagne* édité par **Steinkis**. Entre le format à l'italienne et des dessins en noir et blanc aussi expressifs que détaillés, le cœur des amateurs de critiques sur la mauvaise évolution des choses va chavirer. ■ **GV**

AU LOIN UNE MONTAGNE
Par Nie Chongrui, éditions Steinkis
Livre relié, 264 pages N&B, 28 €, disponible

Le coin Caurette

Artiste protéiforme tout aussi bien capable d'illustrer des livres pour enfants que pour adultes, **Jérémie Fleury** s'est laissé convaincre par **Caurette** d'éditer au grand jour ***Cool Girls***, son jardin secret consacré aux femmes d'action qu'il aime représenter en guerrières, en motardes et sous n'importe quelle forme à partir du moment où il peut laisser aller son imagination là où l'homme n'a jamais osé mettre le pied. Le résultat imprimé dans cet *artbook* risque fort de terminer en tatouage sur des hectares de peau plus ou moins velue.

Avec ***L'Homme qui voulut être roi – Les Carnets retrouvés***, l'illustrateur **Arnel Gaulme** propose un agréable compagnon de voyage imaginaire à la nouvelle écrite par **Rudyard Kipling** en 1888. Réalisé à la manière d'un carnet de voyage, ce roman dessiné imagine un troisième compagnon de route aux deux aventuriers de l'histoire originale. ■ **GV**

COOL GIRLS
Par Jérémie Fleury, éditions Caurette
Livre relié, 200 pages couleurs, 22 €, disponible

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI – LES CARNETS RETROUVÉS
Par Kipling & Gaulme, éditions Caurette
Livre broché, 208 pages couleurs et N&B, 19,90 €, disponible

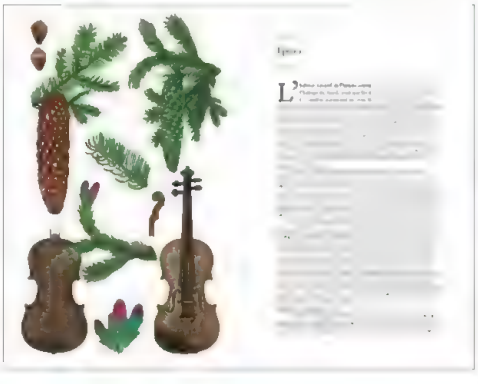
La clé USB du succès

Dans la suite logique de *Sisyphe, les joies du couple*, l'auteure **Aurélie William Levaux** nous explique dans ***La Vie intelligente*** toutes les choses à savoir sur tout un tas de trucs modernes supposés rendre la vie plus agréable. Eh bien, au bout de quelques pages, le traitement infligé aux clés USB fera comprendre aux sourds et aux malentendants ô combien cette histoire est riche en traits d'humour acidulé. Présenté sous la forme d'une suite de dessins qui précèdent le texte, *La Vie intelligente* apporte un regard nouveau, intelligent et drôle qui risque bien de porter un grand coup à la manière de voir son quotidien après lecture. Toujours réalisés sur du tissu, les dessins très colorés d'AWL dépassent le cadre de la simple BD. Le monde des arts se doit de remercier à genoux les éditions **Atrabile** pour ce genre de pépite. ■ **GV**

LA VIE INTELLIGENTE
Par Aurélie William Levaux, éditions Atrabile
Livre broché, 152 pages quadri, 19,50 €, disponible

Et l'arbre à cames dans tout ça

Depuis la nuit des temps, les arbres sont les témoins silencieux de l'humanité. Si certains sont considérés comme sacrés, d'autres servent de matière première pour fabriquer des armoires en kit dans les pays scandinaves. Avec ***Ce que nous disent les arbres du monde*** aux éditions **Hoëbeke**, **Jonathan Drori** raconte l'histoire de toutes ces essences qui composent les forêts du monde. Succession de récits incroyables glanés sur tous les continents, les textes sont superbement accompagnés par les illustrations détaillées de **Lucille Clerc**. Véritable manuel des castors juniors du végétal, ce livre est un agréable voyage à travers les temps et les lieux sans même quitter son lit. ■ **GV**



CE QUE NOUS DISENT LES ARBRES DU MONDE
Par Drori & Clerc, éditions Hoëbeke
Livre relié, 256 pages couleurs, 25 €, disponible

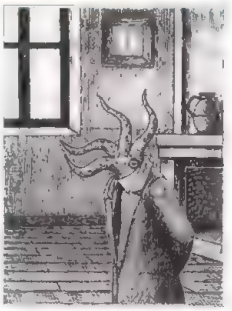
Autour du monde avec un sac à dos Louis Vuitton

Afin de bien préparer les vacances qui s'annoncent, la série *Louis Vuitton Travel Book* s'enrichit de deux volumes essentiels sur **Los Angeles** et **Séoul**. Le premier a été dessiné par l'artiste iconoclaste **Javier Mariscal** tandis que la réalisation du second a été confiée aux quatre mains du duo **Icinori** constitué de **Mayumi Otero** et de **Raphaël Urwiller**. Comme il est d'usage dans cette collection, tous les moyens graphiques imaginables ont été utilisés pour faire décoller l'imagination du lecteur et mieux l'inviter à rêver. Réalisés avec des techniques différentes, les deux volumes sont tout simplement étonnants tant la vision des lieux proposée par les auteurs a su dépasser les limites imposées. ■ **GV**

LOS ANGELES
Par Javier Mariscal, éditions Louis Vuitton Travel Book
Livre relié, 176 pages couleurs, 45 €, disponible

SÉOUL
Par Icinori, éditions Louis Vuitton Travel Book
Livre relié, 160 pages couleurs, 45 €, disponible

La relève



Si l'inspiration de **Serge Kliaving** est indéniablement toporienne, ce qui frappe le plus les yeux du lecteur est la beauté absurde qui se dégage de cette série de dessins en noir et blanc très dépouillés. Premier livre d'un auteur hors normes, ***Hôtel Atlantide*** est une visite guidée au hasard des chambres de ce lieu un brin surréaliste où se croisent des locataires qui n'auraient pas déplu à Kafka ni à François Boucq si ce dernier décide un jour d'aller égarer son Jérôme Moucherot dans un espace-temps muet et surréaliste. Au final, un résultat aussi carré que le format du livre. **GV**

HÔTEL ATLANTIDE
Par Serge Kliaving, éditions Le Tripode
Livre broché, 116 pages N&B, 21 €, disponible

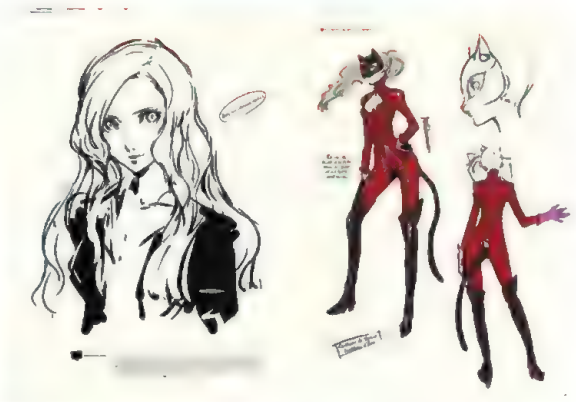
Dans la peau d'un chat détective

© 2019 Microïds DR

La rentrée risque fort d'être bien prenante pour tous les fans de la série ***Blacksad*** imaginée par **Juan Díaz Canales** et **Juanjo Guarnido** parue chez Dargaud, car la société **Microïds** vient d'annoncer le lancement du jeu vidéo d'aventures narratif ***Blacksad: Under the Skin*** sur PlayStation 4, Xbox One, Nintendo Switch, PC et Mac le 26 septembre prochain. Le héros de cette suite d'aventures animalières se déroulant dans les années 1950 est un chat détective tellement habitué à faire face aux situations imprévues qu'il n'a pas dû être étonné de son animation subite sur les écrans. **GV**

BLACKSAD: UNDER THE SKIN
Par Microïds
Sortie le 26 septembre

Édition poids lourd



La licence *Persona* est l'un des plus gros cartons du jeu vidéo de ces dernières années. Son cinquième épisode ***Persona 5*** a, quant à lui, tellement fait couler d'encre en bien que cette saga ne risquait pas de se voir résumée par les experts de **Mana Books** en deux lignes au dos d'une boîte d'allumettes. Avec cet *artbook* officiel de poids, c'est plus de cinq cents pages qui tentent d'expliquer tous les arcanes de ce jeu se déroulant dans un Japon contemporain où il ne fait pas bon être étudiant tant la charge semble être devenue comme un aimant à problèmes surnaturels. Bourré d'informations directement puisées dans les connaissances de Shigenori Soejima, le directeur artistique de la série, ce *Persona 5* est né avec la certification Bible tatouée au fer rouge sur le front. **GV**

PERSONA 5
Ouvrage collectif, éditions Mana Books
Livre relié, 512 pages couleurs, 39,99 €, disponible

Gilles Pascal sur tous les fronts

Collaborateur régulier des hors-séries de *L'Immanquable*, l'illustrateur **Gilles Pascal** vient de signer tous les dessins qui accompagnent ***Chasseurs d'héritiers***, une remarquable investigation sur le monde de l'héritage non réclamé menée de main de maître par les fins limiers du cabinet Coutot-Roehring et racontée par **Caroline Nogueras Flavigny** pour le compte des éditions Hachette. À travers une belle collection d'histoires vraies de généalogistes, l'auteure dresse un panorama très vivant des successions qui n'aboutiraient pas si certains détectives n'allaient pas chercher des gens à l'autre bout du monde. Dans un autre genre, Gilles Pascal est aussi l'auteur de ***Pin-ups***, un ouvrage *hot hot hot* qui rend un hommage aussi graphique que sexy à une belle brochette de stars fictionnelles comme Emma Peel, Velma Dinkley ou Candy Dallas. Plus d'informations sur www.gpascal.net. **GV**

CHASSEURS D'HÉRITIERS
Par Caroline Nogueras Flavigny & Gilles Pascal, éditions Hachette
Livre broché, 256 pages texte illustré couleurs, 14,95 €, disponible

PIN-UPS
par Gilles Pascal, éditions Gip Prod
Livre relié, 64 pages couleurs, 22 €, disponible

Par **Frédéric Bosser**

Sfar & Kennedy

DESSINE-MOI AURORE...

C'est à Livre Paris que nous avons eu la chance d'écouter, lors d'une conférence organisée par le salon, **Douglas Kennedy** et **Joann Sfar** nous parler des ***Fabuleuses Aventures d'Aurore***, un livre jeunesse illustré, où chacun a apporté son talent et son univers. Un duo qui se complète bien.

DOUGLAS **KENNEDY** & JOANN **SFAR**
© Photo Web TV Culture

© Kennedy & Sfar / PKJ.

© Kennedy & Sfar / PKJ.

Les Fabuleuses Aventures d'Aurore est le premier album jeunesse de l'écrivain américain Douglas Kennedy. Très vite, le romancier pense à Joann Sfar, qu'il ne connaissait pas jusque-là mais dont il aimait le travail. C'est autour d'un café, à l'Hôtel du Nord, qu'ils se sont rencontrés pour la première fois. « *J'ai eu la chance de travailler sur des textes de très grands auteurs comme Romain Gary, mais j'avais envie de collaborer avec un auteur vivant. Avoir la chance d'illustrer un texte que le lecteur va découvrir est une responsabilité extraordinaire* », précise le dessinateur, emballé par cette proposition. « *Les premiers dessins que Joann a posés sur mes textes m'ont complètement bouleversé* », se souvient Douglas. « *J'adore qu'on me raconte des histoires ! Dans* Aurore *se conjuguent le contenu d'un récit pour enfants, un vécu très intime lié à la famille de Douglas et quelque chose du vrai monde* », s'enthousiasme l'illustrateur.

LES FABULEUSES AVENTURES D'AURORE
PAR **DOUGLAS KENNEDY** & **JOANN SFAR**
Éditions PKJ,
Livre broché, 236 pages
illustrées en couleurs, d sponible

Tout en délicatesse...

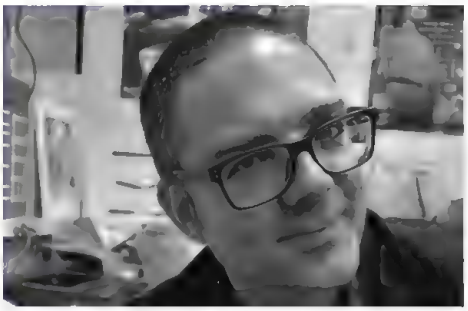
Restait à ne pas altérer le roman et y à amener le dessin, là où on ne l'attendait pas... Un défi des plus délicats car, pour la première fois, l'écrivain aborde l'autisme, maladie dont souffre son fils. L'héroïne de Douglas Kennedy, Aurore, est donc une petite fille autiste, issue de la classe moyenne, qui vit dans un monde très actuel et communique par le biais d'une tablette.

« *L'idée, c'était de ne pas ralentir la lecture de ce polar pour enfants et de souligner, par un dessin, les textes de Douglas*, expose Joann Sfar. *Le lecteur va l'avoir plus longtemps en bouche, et j'adore ce principe ! Je suis un dessinateur de bandes dessinées, et j'aime pratiquer l'illustration.* »

Pari réussi avec ces quatre-vingt-dix-huit dessins réalisés dans son style quelque peu tremblé, si reconnaissable, à la Quentin Blake et Jean-Jacques Sempé. Joann Sfar apporte sa poésie, son humour et son talent à cette histoire sensible, que Douglas Kennedy a dédicacée à ses quatre enfants.

À lire seul ou en famille...

Quand la technologie est en faillite, faites confiance à la force motrice pour traverser l'apocalypse
© Frederik Peeters / Atrabile



FREDERIK **PEETERS**
© Photo Géant Vert

PEETERS

ECO-OBSERVATEUR DE LA FIN DU MONDE

Alors que les esthètes s'évertuent encore à mettre en avant le Genevois Rodolphe Töpffer comme principal détonateur de la BD moderne en Helvétie, d'autres lui substituent de manière nettement plus radicale son compatriote et cartographe Charles Perron comme encrier suprême dans lequel toute la BD alternative suisse n'hésite pas à venir tremper sa plume. Parmi la grande vague d'auteurs punkoïdes que compte la Suisse, les amateurs d'images qui dérangent le train-train quotidien font confiance à Thomas Ott, Alex Baladi, Helge Reumann ou **Frederik Peeters**. Ainsi, quand nous avons appris la présence de ce dernier dans une librairie de Vincennes, la rédaction n'a pas hésité à braver le RER A aux heures de pointe pour s'en aller questionner l'auteur de *Saccage*, une BD qui ne promet rien de bon à tous ceux qui ne respectent pas la planète.

Propos recueillis par **Géant Vert**

Frederik, en dehors de ses couleurs vives, cette BD est fort sombre...
C'est le monde qui est sombre, pas elle.

Derrière ce titre, c'est le monde qui est saccagé par les humains ?
Complètement ! Au départ, j'aurais bien voulu l'appeler *Ravage*, mais le titre était déjà pris par Barjavel.

Il y a aussi *Les Décombres* dans un autre genre littéraire...
Avec *Saccage*, je pensais avoir trouvé le titre le plus approprié pour cette histoire et, à l'heure où elle sort, le hashtag le plus utilisé est #saccage à cause de ce qui s'est déroulé au Fouquet's avec les Gilets jaunes. Et mon bouquin est tout jaune et s'appelle *Saccage*... *(Rires.)*

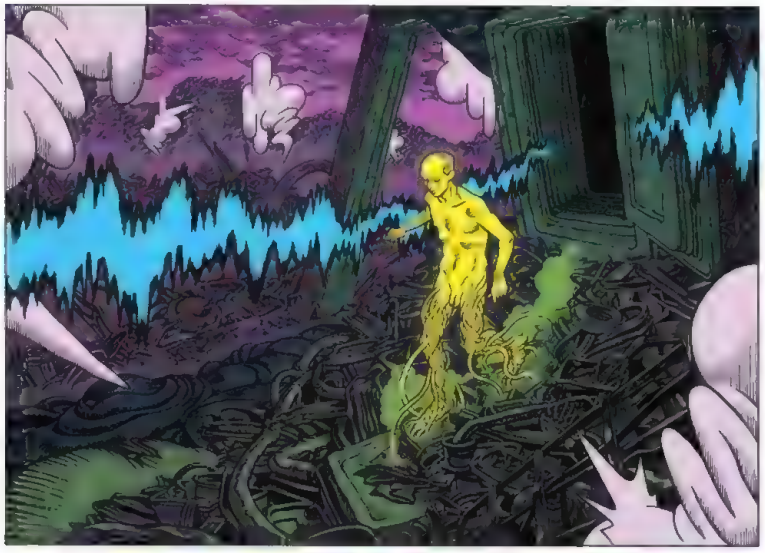
Eh bien, c'est une forme de publicité.
Malheureusement non.

Ah bon, *Saccage* n'est pas un hommage aux Gilets jaunes ?
Ah ça, de toute façon, je n'aurais jamais fait ce genre d'hommage.

Comment la France est-elle perçue par les Suisses avec ce qui s'y déroule en ce moment ?
Elle doit correspondre à la vision que les Français ont des États-Unis. C'est-à-dire un grand pays à la dérive. Comme un paquebot rouillé. Voilà, c'est notre vision du moment.

***Saccage* est une BD muette où tout repose sur le dessin et dans la référence. Vous restez sans mot sur ce qui se passe autour de vous ?**
Non. Au début, je voulais organiser tout cela dans un système avec une narration, du texte, des dialogues, mais il y a beaucoup de renoncements successifs dans l'élaboration d'une BD traditionnelle. Je me le suis permis car le projet était soutenu par l'éditeur Atrabile. Et comme il n'y avait pas d'impératif financier, dès le départ, nous avons décidé de n'en faire qu'à notre tête. Je me suis autorisé des choses qu'un dessinateur ne s'autorise généralement pas de façon spontanée.

Pas d'impératifs financiers ? C'est-à-dire ?
Eh bien, par exemple, si j'expose à Delcourt ma volonté de faire un livre format à l'italienne, qui décrit la destruction du monde, qui sera sans histoire et sans paroles, il va me dire qu'il est d'accord à condition de faire un *best-seller* derrière. Mais, *a priori*, il ne voudra pas le faire d'office. Déjà que rien que pour le titre qui est illisible, les éditeurs détestent ce genre de projet. Bon, moi, en tant qu'artiste, je trouve le titre parfait et très lisible ; mais ce n'est que mon avis d'artiste. On ne peut pas constamment suivre des directives commerciales. Il y a des priorités artistiques et, parfois, un artiste doit s'autoriser à les suivre. La forme du personnage est déterminée par une personne que je croise dans un tram. Sinon, l'histoire vient d'horizons multiples. L'origine du personnage est anecdotique car la création d'une BD est toujours la somme de tout un tas de petits déclics dont la finalité n'est pas toujours évidente au début.



Au fil des planches, le héro se décompose au diapason du monde qu'il visite
© Frederik Peeters / Atrabile

Dans la préface, vous insistez sur l'importance pour vous qu'a eue la lecture du livre *La Supplication* de Svetlana Aleksievitch. Il s'agit de quoi, d'un roman ?
Non, pas du tout. Elle recueille des centaines de témoignages de personnes qu'elle réarrange sans en changer la signification pour ensuite en faire une espèce de chœur symphonique à voix multiples. Pour *La Supplication*, le thème central est la catastrophe de Tchernobyl. Elle a retrouvé et interviewé des survivants parmi toutes les personnes qui ont été envoyées, à l'époque, combattre l'incendie ; elle est allée voir les familles de ces personnes, les enfants qui avaient été évacués. Tous ces témoignages lui ont servi à dresser le portrait de la catastrophe. La lecture est aussi magnifique que terrifiante. On peut dire que c'est l'événement majeur du XX^e^ siècle après la Seconde Guerre mondiale.

Quelle source d'inspiration avez-vous tirée de cette lecture ?
Principalement l'effroi. C'est un livre effrayant, mais je ne suis pas affolé par ce qui se passe autour de moi pour autant. Je ne suis pas stoïque face à un danger qui nous menace. Pourquoi ? Parce que nous sommes déjà dedans. Ce qui s'est passé sur le plan écologique n'est pas arrivé du jour au lendemain. C'est comme l'histoire de la grenouille. Si nous la jetons dans l'eau bouillante, elle va sauter de la casserole le plus rapidement possible et se sauver. Par contre, si nous plongeons la même grenouille dans une casserole d'eau froide dont nous faisons monter la température peu à peu, elle va s'y trouver bien et va y rester malgré l'avertissement que constitue le réchauffement de son environnement. Nous sommes dans cette

L'enfant-luciole, la couleur de la honte
© Frederik Peeters / Atrabile

situation et c'est comme cela que nous allons finir si nous continuons dans ce sens. L'autre jour, j'ai réalisé que j'étais né dans un monde où il y avait quatre milliards d'habitants. Et là, nous allons bientôt dépasser les huit milliards. Ce n'est jamais arrivé dans l'histoire de la vie. Je dis bien la vie, pas l'humanité. En ce moment, ces huit milliards de personnes paient les erreurs commises par le monde quand il y avait moitié moins d'êtres humains. Dans trente ans, nous allons payer les catastrophes que nous commettons en ce moment. Et là, ça va être une autre affaire car le nombre d'habitants sur Terre ne sera plus du tout le même.

Eh bien, merci, on va bien dormir ce soir ! Peut-on parler de la technique utilisée pour réaliser *Saccage* ?
Tout a été réalisé avec des stylos Bic à trente centimes. Par endroits, j'ai utilisé le pinceau quand il fallait plus de noir ou épaissir le trait. Disons qu'il s'agit de Bic à quatre-vingt-dix pour cent. Dessus, j'ai ajouté la couleur à l'informatique. Ce n'est pas de la peinture numérique. Il s'agit d'aplats tout ce qu'il y a de plus basique pour contrebalancer un dessin déjà très fouillis, très chargé en petits détails. Si j'avais dû ajouter une peinture numérique, tout serait devenu un gloubi-boulga. En plus de simplifier le dessin, ce genre de colorisation numérique permet à l'auteur d'expérimenter tout un tas de teintes différentes grâce à la magie du Pomme Z. Si j'ai besoin d'un violet pour remplir une zone bien précise, j'en essaie vingt pour voir ce que ça donne jusqu'à trouver le bon. Pour cela, la couleur telle que je l'utilise ne s'apparente pas du tout à la peinture. Par contre, ce n'est pas du tout non plus du remplissage au pot de peinture car les zones ne sont pas fermées. Il y a une application de la couleur qui doit être délimitée à la main. Une fois la couleur appliquée, il est aussi possible de varier la dose de noir, la concentration, la lumière et tout ce qui va avec. Pour cela, la couleur ainsi réalisée n'est pas décidée par un logiciel.

Pourquoi pas un noir et blanc dès le départ ?
Il en a été question à un moment ; mais les couleurs font partie de l'histoire. Elles apportent un côté narratif car elles évoluent. En plus, je tenais à ce que le personnage soit jaune pétant.

En hommage aux Simpson ?
(Rires.) C'eût été possible, mais non. L'origine de la couleur est aussi influencée par la lecture de *La Supplication*. À un moment, Svetlana Aleksievitch explique que l'État soviétique décide d'évacuer quasiment cent mille personnes de toute cette zone. Après, ils ont dispatché toutes ces familles à travers tout l'empire. Quand un de ces enfants débarquait dans une classe, tous ses nouveaux camarades de classe savaient qu'il venait de Tchernobyl. Alors, ils l'appelaient la Luciole. Généralement, les nouveaux arrivants ont droit à des noms d'oiseaux comme gros patapouf, etc. Mais là, c'était la Luciole à cause de supposées radiations. C'est un mot qui résume les fantasmes des gens tout en restant plutôt joli quand on sait que son but est juste d'humilier quelqu'un. Peut-être qu'en russe, il sonne autrement ? Enfin, quand les enfants décident d'être méchants, le résultat est toujours le même pour la victime. Et puis, historiquement, le jaune, c'est aussi la couleur de la honte, celle des cocus, celle imposée aux juifs...

Et celle des gilets...
Ah là, c'est eux qui ont choisi !

Tout au long de ***Saccage***, l'auteur fait intervenir des doubles pages miroir où les événements se répondent © Frederik Peeters / Atrabile

Au fil des pages, les différentes scènes sont bourrées de références, au point de se demander si cette BD n'est pas aussi un jeu de pistes ?
À la fin du livre, nous avons mis une liste de références. Nous aurions très bien pu ne rien mettre et la question du jeu de pistes ne se serait pas posée. Mais voilà, il y a des références picturales que je voulais évidentes, car importantes. Simplement, si je ne citais pas l'artiste en fin de volume, j'en connais quelques-uns qui auraient hurlé au pompage en disant que tout avait été volé à Otto Dix. Alors, on a cherché toutes les références auxquelles les dessins pouvaient faire penser, volontairement ou non, pour assumer l'héritage en bloc.

***Saccage*, c'est quoi, la somme de toutes vos connaissances ?**
Non. Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Il faut le voir comme un gigantesque solo de guitare ou de piano. Il n'y a pas de mécanisme particulier pour expliquer son déroulement. C'est une transe lente. Il me faut entre deux et trois jours par dessin. Une fois terminé chaque dessin, il a autant de chances d'être conservé que d'être jeté après réflexion car j'avais décidé de me passer de synopsis.

Si nous découpons les pages et réarrangeons les dessins dans un ordre différent, est-il possible d'obtenir une autre histoire ?
Si les dessins n'ont pas été dessinés dans l'ordre de celui de la BD, ils ont été réorganisés ensuite avec l'aide de Daniel, l'éditeur, car j'avais dépassé toutes mes limites. Au début, j'avais bien une vague narration en tête, mais il a fallu la retrouver tant j'avais volontairement tout explosé. Avec son aide, nous avons réorganisé l'ensemble en regroupant les images afin de créer quelques repères dans l'histoire. La première partie met le personnage en place tandis que la dernière est une explosion autant mystique qu'apocalyptique avec des fontaines de sang et des corps qui s'envolent ; et puis, entre les deux, il y a toute cette partie pleine de doubles pages miroir qui se répondent. Que ce soient celles avec la baleine ou le distributeur à billets qui explose, celles-là, on ne peut pas les mélanger. Elles fonctionnent car elles se font face.

Il y a beaucoup de références au survivalisme. Pourquoi Charlton Heston n'est-il pas cité ?
Eh bien, il semblerait que le personnage était un gros con qui a fait, et c'est vrai, beaucoup de chefs-d'œuvre. Je pense à *Soleil vert*, *Le Survivant*, *La Planète des singes*. Je suis persuadé qu'il y a aussi des acteurs très intelligents qui ne font que des films de merde.

Cette BD est très psychédélique. Les laboratoires Hofmann, qui sont suisses eux aussi, ont-ils été sollicités pour son élaboration ?
Non, et je n'ai pas pris de LSD pour la faire.

Avez-vous écouté de la musique en dessinant *Saccage* ?
C'est marrant cette question récurrente chez les journalistes. Si j'écoute de la musique quand je travaille. Eh bien non, il n'y a pas de magie, quand je suis assis derrière ma planche à dessin, je bosse. Une fois dans ma bulle de travail, je n'ai pas envie d'être perturbé par quoi que ce soit. En fonction de ce que j'ai à faire, c'est soit le silence soit des podcasts avec des gens qui parlent de politique ou d'histoire. Si je dois être surpris à écouter de la musique en dessinant, ça ne pourrait être que du classique ; c'est-à-dire quelque chose de très atmosphérique et qui viennent de très loin. Si je travaille avec un environnement sonore autour de moi, comme des gens qui parlent ou un lointain fond musical, cela signifie que j'ai déjà

choisi toutes les caractéristiques essentielles du dessin en cours de réalisation. À partir du moment où tout est décidé, je peux laisser un fond sonore entrer dans ma bulle sans qu'il n'intervienne d'une façon ou d'une autre sur ce que je suis en train de faire. Quand j'entre dans la phase de l'exécution, je peux écouter des gens parler sans problème. Encrer un dessin, c'est totalement différent du moment où je cherche à l'imaginer.

Qu'est-ce que vous cherchez à souligner à travers ce livre ?
(Soupir.) Mais rien ! L'idée dans *Saccage*, c'est de faire de la poésie. Une fois la poésie écrite, on se tait. Je ne suis pas là pour disséquer ce que je fais. J'ai juste créé des conditions favorables pour proposer quelque chose qui sorte un peu des carcans habituels de ce genre d'exercice. J'en reviens à l'allégorie du solo de jazz que j'ai faite tout à l'heure. Il y a deux ou trois accords sur lesquels il faut tabler ; on sait qu'il va commencer à un moment et finir à un autre ; mais tout ce qui se passe entre le début et la fin est une sorte d'hypnose. Après, si l'on me demande pourquoi j'ai fait un do dièse sur la douzième mesure, je n'en sais rien. Je n'étais pas là quand je l'ai fait. J'étais ailleurs, dans un autre univers. Pour la plupart des dessins de *Saccage*, je ne suis plus derrière la table, je suis ailleurs.

Sur la couverture, derrière le personnage et son moi enfant qui regarde un tas de ferraille, il y a un vélo en parfait état de marche. Est-ce un message à but écolo ?
Non. Pas du tout. Comme dirait John Ford, si j'ai un message à envoyer, je vais à la Poste. Comme je me doute bien que les gens qui liront *Saccage* sont déjà tous convaincus par mon propos, je n'ai pas besoin de ce genre d'artifice indirect pour toucher le lecteur. On peut imaginer qu'il ne lui reste plus que ce moyen de locomotion avant qu'il ne quitte sa zone sinistrée et sa centrale effondrée pour aller parcourir le monde, son passé et son futur, la seule chose qui lui reste pour avancer est un vélo… à la rigueur un skateboard.

Peut-on dire de cette BD que son approche est compliquée ?
C'est le choix de ma mise en scène. J'ai choisi de cacher beaucoup de choses au lecteur pour qu'il fasse ses propres déductions. C'est un peu la définition du scénario où l'on décide de ce qui sera dit ou non pour laisser plus ou moins de mystère dans l'intrigue. Dans *Saccage*, ce qui n'est pas dit dans la BD est que le personnage est en train de mourir. Il va perdre ses jambes à cause des radiations ; ses parents sont devenus fous après la catastrophe, son père finit par tuer sa mère, la maison brûle, et on l'évacue avec des centaines de milliers d'autres enfants vers une zone inconnue. Ça, si je ne le dis pas, personne ne peut le deviner. Il faut laisser une part de mystère au lecteur afin qu'il se fasse un peu sa propre histoire. J'en reviens à la mise en scène : dans les films Marvel, on montre tout. Par contre, dans ses films, Stanley Kubrick cache beaucoup de choses. C'est exactement ce que je fais. Dans mon précédent livre, *L'Homme gribouillé*, j'expliquai tout au lecteur. Pas dans *Saccage* !

SACCAGE
PAR **FREDERIK PEETERS**
Éditions ATRABILE
Album cartonné, 96 pages couleurs, disponible

Au final, vous ne trouvez pas que *Saccage* est un beau livre d'images totalement à déconseiller aux enfants ?
Oui et non ! On peut éviter de leur en faire la lecture ; mais on peut aussi le laisser traîner pour qu'ils puissent y picorer des choses, des bouts d'images dont ils se rappelleraient pendant vingt ans.

Merci pour la fluorescence de votre éclairage. ■

Saccage est une bande dessinée muette constellée de références, à lire et à relire
© Frederik Peeters / Atrabile

AU FOND

Ébène, ivoire,
Pauvre éléphant sacrifié.
Blanches et noires,
Art Tatum dans sa tranchée.

Public de qualité,
Oreilles ébahies.
Délicat touché,
Virtuose de Picardie

Sept notes irisées,
Du jaune au vert.
L'âme d'Errol Garner
S'est même déplacée.

Une foule baroque
S'entasse, intense.
Et la musique loufoque
Impose le silence.

L. Koechlin

LIONEL **KOECHLIN**, ILLUSTRATEUR
Dernier livre paru : ***Le Scandale Stopsénil***
(Éditions Cornélius)

TOIL

GUY **BILLOUT**
© Photo DR

Ballistics, illustration pour *The Atlantic Monthly*
© Guy Billout

Quand il parle de sa verte jeunesse, **Guy Billout** se présente, non sans malice et coquetterie, comme un benêt. La preuve ? Enfant de chœur, il n'aurait jamais osé goûter au vin de messe ! Benêt ? Ah ! Certes non. Ni jobard, ni niais, ni godiche, comme il s'amuse à le prétendre. Son culot, déconcertant, est ailleurs que dans de fades facéties de potache : déroutantes, par leur audace, leur ingéniosité et leur qualité esthétique, sont les idées qui pétillent tout au long de son importante œuvre d'illustrateur et de dessinateur de presse. Rencontre hivernale sous les embruns de la Picardie maritime.

Par **Janine Kotwica**

GUY BILLOUT

L'HUMOUR **PHILOSOPHE**

Guy Billout, vous êtes né à Decize en 1941 et vous vivez aux États-Unis depuis 1969. Mais, heureusement pour nous, vous revenez souvent en France. Les paysages des bords de Loire sont souvent présents dans vos illustrations. Est-ce à dire que votre terre natale vous manque ?
Je suis vraiment un fils de la Loire, pour être né dans ses bras, Decize étant une île. Mes incessants retours sur ses rives me valent les sarcasmes de mon frère puîné, qui me soupçonne de revenir pour « téter ma goutte de lait ».

Vous êtes resté attaché à vos racines familiales, même dans votre travail : vous avez exposé à Nevers avec vos deux frères. L'un d'eux, Jacques, est prêtre. Vous avez illustré trois de ses livres à sujets religieux, *Jésus à plus d'un titre*, *Bernadette et l'Évangile* et *Bibliste sans le savoir*, avec Dominique, votre frère peintre. Votre contribution n'est guère sulpicienne. Vous pouvez expliquer votre démarche ?
Je suis devenu un mécréant, mais toujours interrogé par la religion. Il m'a paru intéressant, dans le premier ouvrage, d'illustrer le personnage de Jésus sans jamais le représenter. Une manière d'évoquer sa nature divine.

MINIMUM
SPEED
95
MPH

Groundwork of a Good Education, illustration parue dans *New York Magazine*
© Guy Billout

Personne ne m'attendait à la passerelle du paquebot qui m'amenait à New York un beau matin de mars 1969.

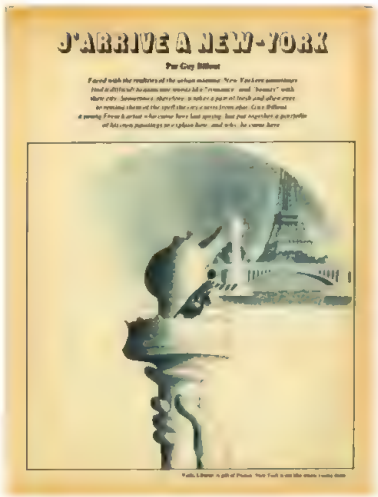
J'admire votre œuvre depuis ses débuts mais je ne vous ai rencontré que lors de votre exposition chez Danièle Delorme où vous aviez été introduit par le regretté Avoine.
Mon ami Avoine, d'un abord plutôt bourru, était comme ses dessins, profondément humain et marrant.

Quelle a été votre formation ?
Pendant mes études aux Arts appliqués de Beaune, je suis devenu un fils de pub. Une discipline qui m'a appris à créer des images faciles à comprendre et avec humour. Merci à Savignac et à André François !

Qu'est-ce qui vous a poussé à traverser l'Atlantique ?
Enfant, le premier dessin qui me valut des compliments montrait un paquebot fendant l'océan, qui, dans mon esprit, ne pouvait être que l'océan Atlantique.

Comment avez-vous été accueilli à New York ?
Personne ne m'attendait à la passerelle du paquebot qui m'amenait à New York un beau matin de mars 1969. Je n'avais pour tout bagage que quatorze petits dessins jamais publiés. Ils parurent sur cinq pages dans *New York Magazine*, quelques mois après mon arrivée.

Une belle entrée en matière !
New York Magazine était un nouveau magazine, issu du supplément week-end du *New York Herald Tribune* qui venait de disparaître. Milton Glaser avait acquis les quatorze dessins déjà mentionnés. Directeur artistique (et cofondateur de Push Pin Studios), il les fit paraître dans ce magazine qui fut une vitrine privilégiée pour les illustrateurs. Dans le sillage de cette extraordinaire promotion, j'ai pu travailler avec tous les grands magazines américains, *Redbook* (ma toute première commande sous la direction artistique de Bob Ciano), *Time*, *Life*, *Fortune*, *The Washington Post*, *Business Week*, *The Wall Street Journal*, *The New York Times*, *The Boston Globe*, *The Los Angeles Time*, *Vogue*, *McCall's Magazine*, *Harper's Bazaar*, *The New Republic*, *Playboy*, puis plus tard pour de nombreux rapports annuels pour Industries...



Guy Billout illustre son arrivée en Amérique dans *New York Magazine*
© Guy Billout

Comment qualifieriez-vous votre longue collaboration avec la revue bostonienne *The Atlantic Monthly* ?
Judy Garlan, directrice artistique de *The Atlantic Monthly*, m'appela un jour pour me proposer de faire, sur une base régulière, une pleine page en couleurs sur le sujet de mon choix. À ma grande surprise, face à ce formidable challenge, je n'ai éprouvé aucune des craintes qui m'accompagnent pour toutes les commandes, même les plus modestes (la peur de ne pas trouver la « bonne » idée). À raison de six dessins par an, ce fut une collaboration si heureuse qu'elle dura vingt-quatre ans.

Illustration d'un article de Seymour Hersh pour *The New Yorker*
© Guy Billout

Couverture du *New Yorker* annonçant l'élection de Barack Obama
© Guy Bil out

Comment en êtes-vous venu, depuis le 11 septembre 2001, à collaborer avec Seymour Hersh, qui est journaliste d'investigation spécialisé dans les affaires militaires ?
Chris Curry, directrice artistique pour les illustrations intérieures du *New Yorker*, m'a demandé de travailler avec ce journaliste légendaire (que je n'ai jamais rencontré). C'était d'autant plus remarquable que je n'avais pas d'expérience dans l'illustration politique, encore moins militaire. À l'issue de cette expérience fructueuse qui dura dix ans, le magazine cessa brusquement et sans explications de me passer commande.

Puisque nous évoquons *The New Yorker*, on peut s'étonner que vous n'ayez qu'une seule couverture à votre « palmarès » ?
Françoise Mouly, la directrice artistique des couvertures du *New Yorker*, à deux occasions, m'a demandé de lui soumettre des idées sur des sujets précis. L'un d'eux concernait l'élection de Barack Obama. À cause des délais de dernière minute, ce fut le sketch initial qui fit la couverture. Le magazine a une longue tradition : il attend des illustrateurs qu'ils soumettent des idées. Certaines fois, des mois de silence passent avant une éventuelle publication. C'est un exercice qui me dépasse. Je suis complètement accro aux *deadlines*. Il me faut des limites précises dans le temps pour produire le plus petit dessin.

Pourquoi, sur cette couverture du *New Yorker*, ces couleurs bleu blanc rouge pour Obama ?
Les Américains parlent beaucoup des trois couleurs bleu blanc rouge, mais à la différence des Français, on dit rouge blanc bleu. Je ne me souviens pas de l'origine du fait que la couleur rouge symbolise les conservateurs et le bleu les progressistes. Barack Obama avait l'ambition de réunifier le pays divisé entre les Républicains et les Démocrates. De là l'idée de montrer Obama marchant dans la neige avec des fleurs rouges d'un côté et bleues de l'autre, se mettant spontanément à éclore sur son passage, le blanc étant ici représenté, à part la neige, par la Maison Blanche.

Vous enseignez à la prestigieuse Parsons School de New York. Que vous apporte cette transmission ?
Après des années à exercer un métier pour lequel je n'ai jamais fait d'apprentissage, j'ai très lentement appris à me défaire du modèle inspiré par les enseignants que j'avais subis au lycée. J'ai simplement appris à encourager, au lieu de dicter.

Illustration extraite de *Jésus a plus d'un titre*
© Bilbout / DDB

Number 24, couverture
© Guy Billout / Harlin Quist

Racontez-nous votre rencontre avec le sulfureux Harlin Quist qui vous a introduit dans l'univers de la littérature pour la jeunesse…
J'étais plutôt innocent lorsque je l'ai rencontré pour la première fois. J'étais loin de deviner la complexité de son caractère, d'autant plus qu'il m'offrait sans ambages de faire un livre pour enfants en me disant : « Fais ce que tu veux. »

***Bus 24*, publié en 1973 à New York puis à Paris, fut un coup de maître ! Et on en a fait un film…**
Cette offre de liberté totale dans la création, préfigurant celle proposée par Judy Garlan pour *The Atlantic Monthly* quelques années plus tard, libérait en moi une inspiration que je ne me connaissais pas. Je me suis enfermé pendant quelques semaines dans une chambre d'hôtel au bout de Long Island, et cette histoire sans texte est sortie de moi sans aucune des affres qui m'assaillent pour les commandes ordinaires. La mise en animation de grande qualité de *Bus 24* (organisée par le regretté Patrick Couratin) m'a beaucoup saisi par le fait même de voir mes dessins s'animer, mais aussi par la façon dont la composition musicale d'Albert Marcœur complétait un récit que je croyais parfaitement autarcique.

La plupart de vos livres personnels sont sans texte, avec, parfois, une simple légende, ciselée et décapante, mais brève, souvent réduite à un seul mot. Une image vaut-elle tous les discours ?
Très jeune, je lisais les bandes dessinées dans les journaux, qui en quatre cases développaient un gag avec une chute et sans l'aide de bulles, par exemple *Les Aventures du professeur Nimbus*.

Midnight*, illustration pour *The Atlantic Monthly
© Guy Billout

En découvrant les dessins humoristiques, je préférais de loin ceux qui étaient sans légende (Bosc, Chaval, Tetsu, Mose, Sempé, etc.). C'est toujours après avoir créé un dessin que je peux être appelé à lui donner une légende ou un titre. Dans la série pour *The Atlantic Monthly*, je m'assurais que le texte ne soit jamais redondant par rapport à l'image et s'articule avec le détail incongru qu'il était facile de ne pas remarquer à la première lecture. Ce détail était essentiel, puisqu'il altérait le sens de l'image.

Vous avez une relation privilégiée avec The Creative Company…
Je ne me souviens pas exactement des circonstances de ma rencontre avec Tom Peterson. C'est en tout cas grâce à Étienne Delessert et sa femme Rita Marshall, géniale directrice artistique, qui confère aux illustrateurs la plus grande liberté. Creative Editions est probablement le dernier bastion où l'on privilégie la qualité créative avant de consulter les gens du marketing.

***Histoires de partir* et *En voyage*, que publiera Gallimard, restent dans la lignée thématique du voyage. Vous semblez fort intéressé par tous les moyens de transport…**
On revient au dessin du paquebot mentionné plus haut. À l'époque, lorsque je m'ennuyais, je dessinais des chevaux et des avions, qu'on pourrait lire comme un désir d'évasion ou bien de fuite…

The Irruption of Reality, illustration pour *The Atlantic Monthly*
© Guy Billout

Un autre de vos thèmes de prédilection est l'architecture et les ouvrages d'art. Je pense en particulier à *Stone & Steel, a Look at Engineering*...
Je crois que le goût pour l'architecture m'est venu le jour où j'ai commencé à faire des dessins à partir de mes polaroïds. Il y avait quelque chose d'apaisant et en même temps d'un peu vertigineux lorsque je dessinais les rangs interminables de fenêtres des gratte-ciel de Manhattan. Par contre, Paris, que je trouve pourtant spectaculaire dans sa cohérence haussmannienne, ne m'inspire pas autant.

Nombre de ces bâtiments sont d'inspiration antique et rejoignent de nombreuses références à la mythologie gréco-romaine, comme *Thunderbolt & Rainbow: a Look at Greek Mythology*, non traduit en France.
Je suis fasciné par les colonnades dans l'architecture classique, à tel point que j'ai cherché toutes les occasions, dans mes commandes ordinaires, pour jouer avec des colonnes. Ce qui m'a particulièrement motivé dans le livre sur les dieux antiques, c'était de ne pas les représenter dans leur apparence humaine, mais de les évoquer de manière oblique (même démarche que pour les portraits de Jésus). Pour représenter, par exemple, Hélios, dieu du soleil, on voit un des fameux taxis jaunes de la ville de New York (puisque j'ai fait des tours jumelles du World Trade Center, aujourd'hui disparues, le nouveau mont Olympe) dans la lumière particulière qui, tôt le matin, embrase les rues rectilignes de Manhattan.

Inspirés par la ligne claire, vos paysages, jardins et architectures sont lisses et bien rangés. Or, toujours, un détail insolite, incongru, vient en perturber la sage ordonnance, comme dans *Il y a quelque chose qui cloche* publié chez Harlin Quist en 1998 ou *Il y a encore quelque chose qui cloche* édité par Patrick Couratin en 2002. D'où vous vient cet esprit espiègle ?
Le goût de la galéjade est peut-être un moyen d'apaiser ma tendance à redouter le pire. Ainsi, dans un de mes dessins préférés, on voit une statue de femme tentant de couvrir sa nudité au milieu d'un jardin formel, alors que déboule à l'improviste un grand cheval de marbre, sautant par-dessus les buis bien taillés. Le titre, *L'Irruption de la réalité*, suggère une certaine violence, cependant tempérée par l'aspect paisible du jardin et une façade néo-classique, dans des couleurs gaies. Pour que la « blague » fonctionne, il me faut partir d'une situation réelle, qui doit être exactement reproduite. Ici, un jardin attenant à une villa de millionnaire du début du XX^{e} siècle (the Marble House), qui existe à Newport, dans le Rhode Island. Plusieurs de ces dessins libres de *The Atlantic Monthly* (aussi publiés dans *Le Monde*) m'ont éclairé rétrospectivement sur certains aspects de mon caractère.

Avec Harlin Quist et François Ruy-Vidal, vous avez participé, par des images très remarquées, à des ouvrages collectifs dont certains, comme *Le Géranium sur la fenêtre*, ont fait date dans l'édition pour la jeunesse. Quel souvenir en avez-vous ?
Les ouvrages collectifs de Quist (je ne me souviens pas de mon éventuelle rencontre avec Ruy-Vidal qui œuvrait en France) m'ont permis de traiter des sujets que les magazines ne m'offraient pas, comme la masturbation et l'acte sexuel (dans l'ouvrage *You Think Just Because You're Big You're Right*). Quist ne censurait jamais, mais il n'avait pas grand-chose à craindre de ma part ; je n'ai jamais su créer de controverse avec mes dessins. C'est pourquoi un artiste comme Tomi Ungerer m'a toujours impressionné avec certains de ses dessins qui pouvaient être violents et cruels, mais derrière lesquels on pouvait percevoir un fantastique rigoleur.

Vos techniques ont évolué au fil des années…
Après mes débuts où je faisais tout « à la main », j'ai adopté l'aérographe, technique que j'ai utilisée jusqu'à ce que je réussisse à me servir de Photoshop. Ce qui est resté constant, c'est le besoin de tracer sur papier le dessin original. Un autre changement important, déjà mentionné, fut l'utilisation de la photographie pour m'aider à dessiner. Au fil des années, j'ai constaté que les meilleurs dessins étaient toujours issus de photographies que j'avais faites moi-même.

Quels sont les artistes qui vous ont marqué ?
Dès que je suis entré en école d'art, j'ai immédiatement reconnu mes héros : Savignac, André François et Ronald Searle. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient tous les trois des amis. Jeune illustrateur, j'avais conscience de l'influence de Folon, mais curieusement j'ai mis longtemps à reconnaître combien j'étais dans la lignée (si je puis dire) de la ligne claire. C'est peut-être parce-ce que j'ai toujours baigné dans l'univers de Hergé et consorts.

Vous avez récemment organisé trois expositions parisiennes dont les noms sont troublants – *Vertiges*, *Bévues* et *Déséquilibres* – et expriment votre fascination pour le vide. Seriez-vous instable ?
Disons que j'aime bien approcher du bord du précipice, mais pas trop près quand même.

Vous êtes admiratif de l'œuvre de Nikolaï Astrup découverte récemment en Norvège. Peut-on dire que vos vertiges, souvent ascensionnels, et votre attrait pour les fjords de Norvège ou les falaises de Picardie sont d'ordre métaphysique ?
Je n'ai jamais su très bien analyser les implications que mes images peuvent susciter. C'est toujours rétrospectivement que j'ai découvert un sens caché à certaines d'entre elles. Ces images sont à mon sens les meilleures que j'ai faites, parce que je ne les ai pas pensées, mais suivies.

J'aime bien **approcher du bord du précipice,** mais pas trop près quand même.

Quelques-uns de vos dessins vont entrer au musée de l'Illustration jeunesse de Moulins (MIJ). Est-ce parce que cette ville est proche de votre cher Nivernais ? Un retour aux sources ?
C'est surtout du ressort de madame Emmanuelle Martinat-Dupré qui a bien voulu acquérir ces dessins pour le musée.

Tomi Ungerer a eu des obsèques grandioses à la cathédrale de Strasbourg chère à son cœur d'alsacien. Pour Guy Billout, ce sera à la cathédrale de Nevers chère à son cœur de Nivernais ?
Disons que ce n'est pas du tout dans mes intentions (ou mes prières… de mécréant).

Le plus tard possible, de toute façon ! Merci, Guy.

Power Failure, illustration pour *The Atlantic Monthly*
© Guy Billout

Skateurs, toxicos, gangs, clochards et marchands de glace dans des bars popu, squares, sites touristiques, ensembles urbains ou manifestations peuplent un drôle de livre. Entre Europe, Amérique du Sud et Afrique, *Agora* dresse un portrait sans concession du monde tel qu'il s'offre aux yeux d'un observateur comme l'auteur de BD et illustrateur **Matthias Lehmann**.

Une rencontre avec **Frédéric Bosser**

MATTHIAS **LEHMANN**
photographié par Frédéric Bosser
© F Bosser pour *Les Arts dessinés*

LE MONDE SELON

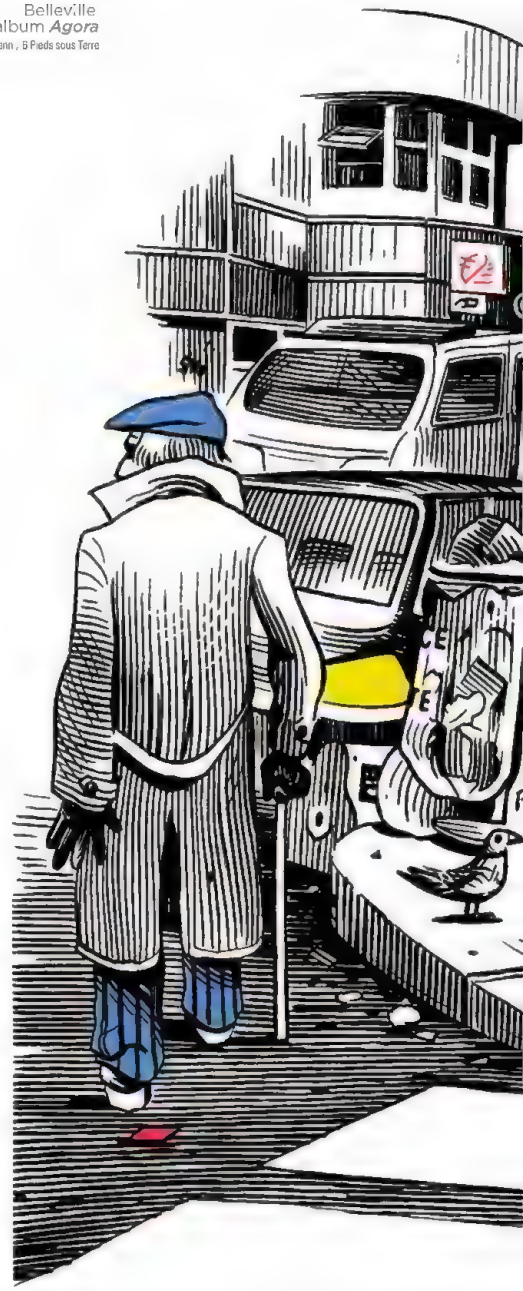
MATTHIAS LEHMANN

Alors comme ça, nous vous découvrons grand voyageur...
Je ne vois pas *Agora* comme un livre de voyage puisque nombre de dessins se situent en bas de ma rue et les déplacements qu'il relate sont souvent liés à une manifestation où je suis invité. C'est une autre manière de voyager... À l'origine, il y a cette série de dessins exposés à Bologne, en Italie, à l'occasion du Festival BilBOlbul. Les organisateurs m'avaient proposé d'exposer dans la rue ; je trouvais donc cohérent de montrer des scènes de rue. En plus de celles que j'avais déjà dans mes cartons, j'en ai réalisé d'autres pour l'occasion. Quand il les a découvertes, Jean-Philippe Garçon, un éditeur de 6 Pieds sous Terre, m'a proposé d'en faire un livre. Pour lui donner de la consistance, nous avons décidé de les classer par pays et d'écrire des textes en conséquence.

Vous aimez dessiner dans la rue ?
Chaque dessin final découle très souvent d'un ensemble de dessins croqués dans la rue ou gardés en mémoire. Je m'aide aussi des photos ou des vidéos faites sur place. Rares sont les dessins entièrement issus de situations vécues. En fait, quand je commence une image, mon but vise à retranscrire le sentiment ressenti à ce moment-là. Puis je reconstruis l'image en fonction de mes souvenirs. Très souvent, je pars d'un détail.

Buttes-Chaumont
Extrait de l'album *Agora*
© Matth as Lehmann / 6 Pieds sous Terre

Belleville
Extrait de l'album *Agora*
© Matthias Lehmann, 6 Pieds sous Terre



À la base, vous faites un crayonné ?
La plupart du temps, je dessine, en effet, un rapide crayonné sur un carton blanc où je pense déjà à l'organisation de l'image. Au besoin, j'ajoute des personnages.

Un exemple ?
Pour la scène du bar, j'aimais la table qui structurait l'image et les personnages qui se trouvaient à l'extérieur du lieu. Cela m'a offert une composition de base.

Faut-il toujours que vos images racontent une histoire ?
Même si le côté plastique est très important, c'est plus fort que moi, j'ai toujours besoin de raconter quelque chose. Je crois que je n'ai jamais été capable de faire du dessin non narratif.

D'où vos fréquents passages dans le domaine de la bande dessinée ?
À vrai dire, je produis autant, voire plus de BD que de dessins, mais je ne sors pas de livres tous les quatre matins, c'est sûr. Mon premier album, *L'Étouffeur de la RN 115*, était entièrement dessiné à la carte à gratter et ça a été un travail démentiel. Ma dernière BD, *La Favorite*, est faite entièrement à la plume et non à la carte à gratter. La bande dessinée me fascine depuis toujours. J'ai grandi en lisant Franquin, Fred, les *Peanuts*, etc. Plus tard, j'ai été nourri par les travaux de Robert Crumb, Charles Burns, Chris Ware, Julie Doucet, Daniel Clowes, etc.

Parlez-nous de votre technique...
Pour cette série *Agora*, je travaille sur une carte à gratter blanche sur laquelle je mets du noir avec des feutres à pigment, comme si je faisais un dessin sur une feuille blanche. Puis je gratte avec un cutter. Sur certaines images, j'ajoute de la couleur.

Pourquoi ne pas utiliser une carte à gratter « classique », à fond noir, que l'on gratte pour faire revenir le blanc ?
Cette technique oblige à faire un dessin par soustraction pour obtenir un résultat proche de la gravure. Cette rigidité m'intéressait moins pour ce travail. En outre, cette approche amène du mystère dans l'image, ce que je ne souhaitais pas spécialement pour cette série. Avec cette technique, expérimentée depuis peu, j'ai plus de souplesse et de liberté puisque je vais d'abord dessiner ma scène avant de gratter. Lors d'une exposition à la Maison Rouge, à Paris, j'ai découvert qu'André Franquin avait adopté cette technique pour l'une de ses planches (celle où Gaston roule avec sa voiture dans le brouillard)...

Deux carnets de voyage de Matthias Lehmann
© Matthias Lehmann

Une belle référence. Qui sont les autres auteurs que vous regardez ?
Je citerais Pascal Doury, Marc Caro, Thomas Ott, Matti Hagelberg, Art Spiegelman et Scott Gillis.

Quid des grands anciens du XIXe siècle, comme Grandville ou Doré ?
Pour Doré, tout dépendait souvent du graveur... Mais depuis que j'ai vu son travail de peintre lors d'une rétrospective au musée d'Orsay en 2014, je suis devenu moins fan. Je lui préfère Jacques Callot (1592-

1635), un auteur novateur dans sa technique comme ses sujets. Je pense même que c'était un dessinateur qui n'existerait pas sans la gravure, contrairement à Doré, un illustrateur qui utilisait la gravure pour diffuser ses images. Pour en revenir à votre question, j'aime bien Grandville, mais aussi Frans Masereel (virtuose du bois gravé et du roman graphique mort en 1972), Laurence Hyde, Otto Nückel ou Giacomo Patri, des auteurs proches de la bande dessinée. Sinon, j'adore parcourir des bouquins de la fin du XIXe siècle pour leurs gravures sur bois de bout. Les imiter m'a permis d'apprendre à maîtriser ma technique.

Comment en êtes-vous venu à cette technique ?

Quand, adolescent, je faisais mes premiers fanzines, la linogravure permettait d'imprimer plusieurs exemplaires. On m'a alors conseillé la carte à gratter qui me permettait d'obtenir le même résultat sans avoir à passer par le linoléum.

Quand je commence une image, mon but vise à retranscrire **le sentiment ressenti à ce moment-là.**

AGORA
PAR **MATTHIAS LEHMANN**
Éditions 6 PIEDS SOUS TERRE,
Livre cartonné, 48 pages couleurs,
disponible

La linogravure, c'était déjà pour vous démarquer de ce qui se faisait à l'époque ?
Sûrement, même si ce n'est pas la principale raison ! Rares sont les auteurs qui l'utilisent. Une exposition au Cartoon Museum de Bâle, en Suisse, a réuni plusieurs auteurs qui utilisent la carte à gratter, il y a de cela une petite dizaine d'années. Il est clair que nous avons tous été marqués par la technique de la gravure.

Avec le temps, nous avons l'impression que vous allez moins dans le détail…
Ce n'est pas faux ! Avec le temps, je tends vers l'épure et l'efficacité d'une image. Quand je regarde mes premières images, il m'arrive de me perdre dans les détails. Je pense aussi que j'avais une meilleure vue ! *(Rires.)* Cela dit, je pense aujourd'hui mieux maîtriser mes pleins et mes vides.

Vos couleurs sont aussi souvent utilisées avec parcimonie…
Certaines images fonctionnent bien avec de petites touches de couleur, d'autres moins ou pas du tout. Sur cette série, seules quatre sont en couleurs directes. Sinon, j'ai utilisé le logiciel Photoshop…

Si je résidais dans le 16e arrondissement de Paris et non à la Porte de Montreuil, **je dessinerais sûrement d'autres choses.**

Toxico. Extrait de l'album
© Matthias Lehmann / 6 Pieds sous Terre

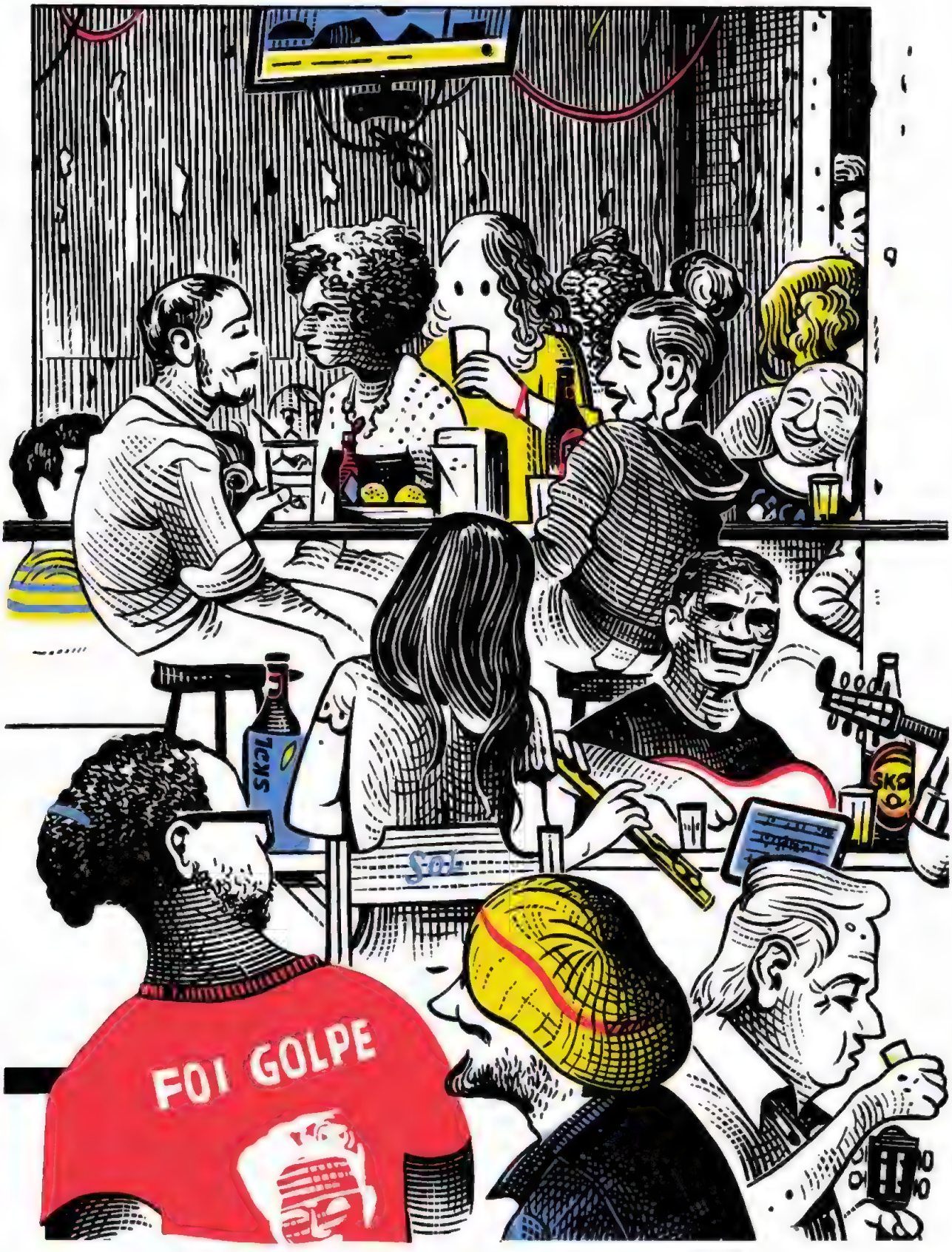
Naples
© Matthias Lehmann / 6 Pieds sous Terre

Êtes-vous le créateur de la maquette ?
Non, c'est Jean-Philippe Garçon qui s'en est occupé. Il m'a bien évidemment demandé mon avis après. Beaucoup d'images ont été agrandies pour l'occasion.

Qui a eu l'idée de cette reliure « à la suisse », qui permet d'ouvrir un livre complètement à plat sans casser la reliure ?
C'est le résultat de recherches et de discussions que j'ai eues avec mon éditeur.

Ce doit être plaisant de voir réunis tous vos dessins dans un seul et même livre…
Cela clôt une aventure. Ces dessins réalisés au hasard de mes voyages, au début, trouvent là une belle conclusion. J'avais envie de parler de l'espace public, et le résultat me paraît assez cohérent. De plus, quand je les revois, je retrouve l'intimité vécue au moment où je les ai dessinés.

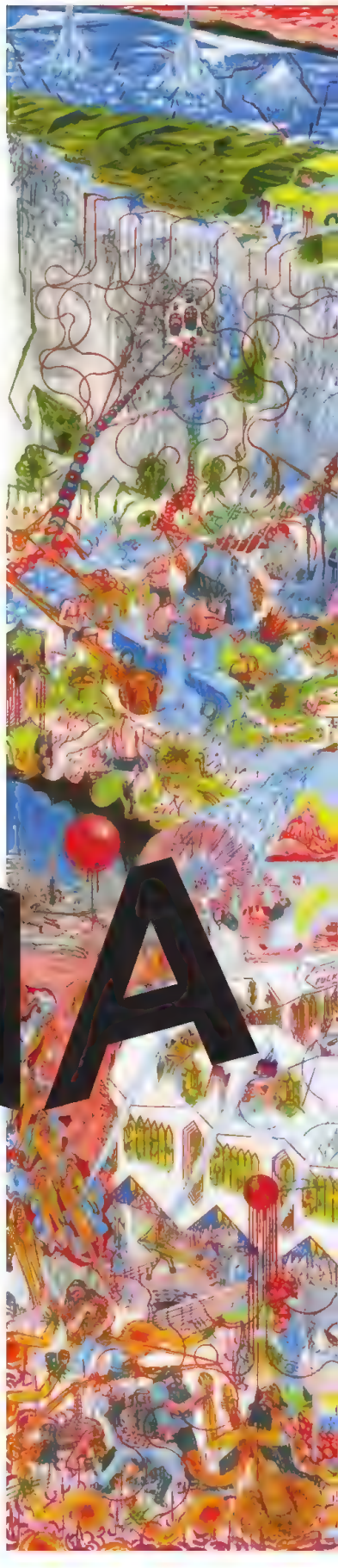
Nous sommes, à chaque fois, loin de l'imagerie de la carte postale !
Difficile de vous dire le contraire ! Les poubelles qui débordent font partie de mon quotidien. C'est un sujet intéressant. Et puis, j'aime bien les dessiner… Si je résidais dans le 16e arrondissement de Paris et non à la Porte de Montreuil, je dessinerais sûrement d'autres choses.



Le bar (Amérique du Sud). Extrait de l'album
© Matthias Lehmann - 6 Pieds sous Terre

HELGE **REUMANN** devant l'affiche de son exposition à Aix-en-Provence, en avril 2018

© Photos F Bosser pour *Les Arts dessinés*



HELGE

REUMA

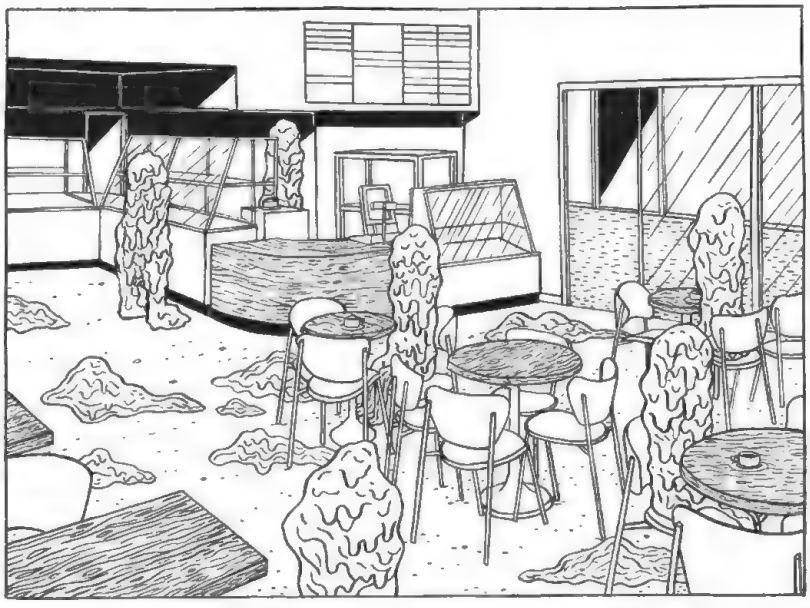
LA **FORCE** TRANQUILLE

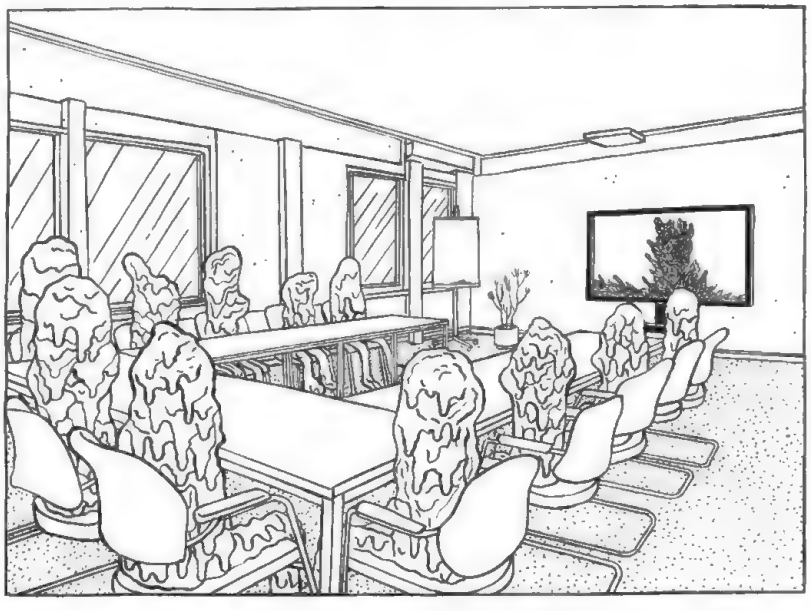
Après le surprenant *Black Medicine Book* qui avait nécessité de faire travailler nos méninges, **Helge Reumann** nous revient avec le tout aussi déroutant *SUV*. Ce monde plein de tensions et de violence, cet artiste discret est le seul à le maîtriser à ce point. Un grand merci aux éditions Atrabile qui le suivent depuis tant d'années...

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**

Elvis 1 Hz (*Elvis Road*)
crayons de couleur sur papier 85 x 85 cm
© Xavier Robel & Helge Reumann / Buenaventura Press

SUV, première planche de l'album
© Helge Reumann / Atrabile





Pouvez-vous nous expliquer l'étrange histoire qu'est *SUV* ? Nous avons pensé à une relecture de *La Guerre des mondes* mixée à un jeu vidéo.
Oui, j'aime bien cette explication. Je découvre certains jeux, et leurs univers sont parfois incroyables. La compétition entre un seul dessinateur et un *think tank* de plusieurs centaines de développeurs de jeux piquant toutes les bonnes idées sur la planète est une compétition rude, mais motivante à la fois. Mais je dois avouer que je ne sais pas trop de quoi parle *SUV*. Je ne consulte pas les livres de Joseph Campbell qui vous parlent d'histoires universelles avec une quête. C'est peut-être bien dans *Game of Thrones*, mais en même temps ça m'ennuie. Je représente dans mes histoires des faits qui se collent les uns aux autres dans un monde à moitié imaginaire et aussi très réaliste, mais sans leur donner un sens concret. La vie est un alignement de faits sans queue ni tête.

Cette succession de bastons sans bulles est-elle une forme d'avertissement sur ce qui risque de nous arriver ?
J'aime bien dessiner ce genre de choses. La tension, c'est bien, c'est intéressant. Ce n'est ni une démonstration ni un avertissement. Faire la morale est inutile.

Doit-on se préparer à tuer son prochain pour survivre ?
Le personnage principal ne tue personne, sauf un taco de deux kilos. Les autres se tuent entre eux sans raison. Tous contre tous.

© Helge Reumann / Atrabile

Le début de l'histoire montre des personnages en train de fondre dans un décor plutôt technologique. Faut-il en déduire que vous prônez une refonte complète du système ?
Détruisons les *open spaces* pour commencer. Les lieux conviviaux avec des personnes assis sur des poufs super fun. C'est très cosmétique, mais on verra déjà un bout de la prison de fer noir évoquée par Philip K. Dick dans *SIVA*.

Sinon, comment en êtes-vous arrivé à imaginer une telle course à la mandale ?
Peut-être trouverez-vous une réponse dans le titre du livre.

Tout aussi violente et anxiogène était votre précédente actualité, *Black Medicine Book*. Pourquoi avoir choisi ce titre associé à un livre d'autodéfense (*Black Medicine – the Dark Art of Death* par N. Mashiro chez Paladin Press, 1978) qu'un Américain d'origine japonaise a écrit pour la CIA ?
Je l'associe à la magie noire, enfin, celle du combat. Dans ce livre, on apprend comment tuer ou neutraliser quelqu'un à mains nues, avec un râteau, un bout de bois, un doigt... J'ai hésité à prendre le titre de peur des poursuites.

En quoi cela vous intéressait-il ?
Je pratique les arts martiaux, mais en tant qu'amateur. De la boxe chinoise principalement. C'est en recherchant des manuels d'autodéfense que j'ai découvert ce livre, frappé d'une tête de mort sur la couverture. Cela faisait flipper, on aurait dit un truc SS.

Pourquoi pratiquez-vous l'autodéfense ?
Principalement pour me dépenser. J'essaie de pratiquer un sport qui sert à quelque chose dans la vie. L'escalade, la natation, la course font sens... pas le tennis.

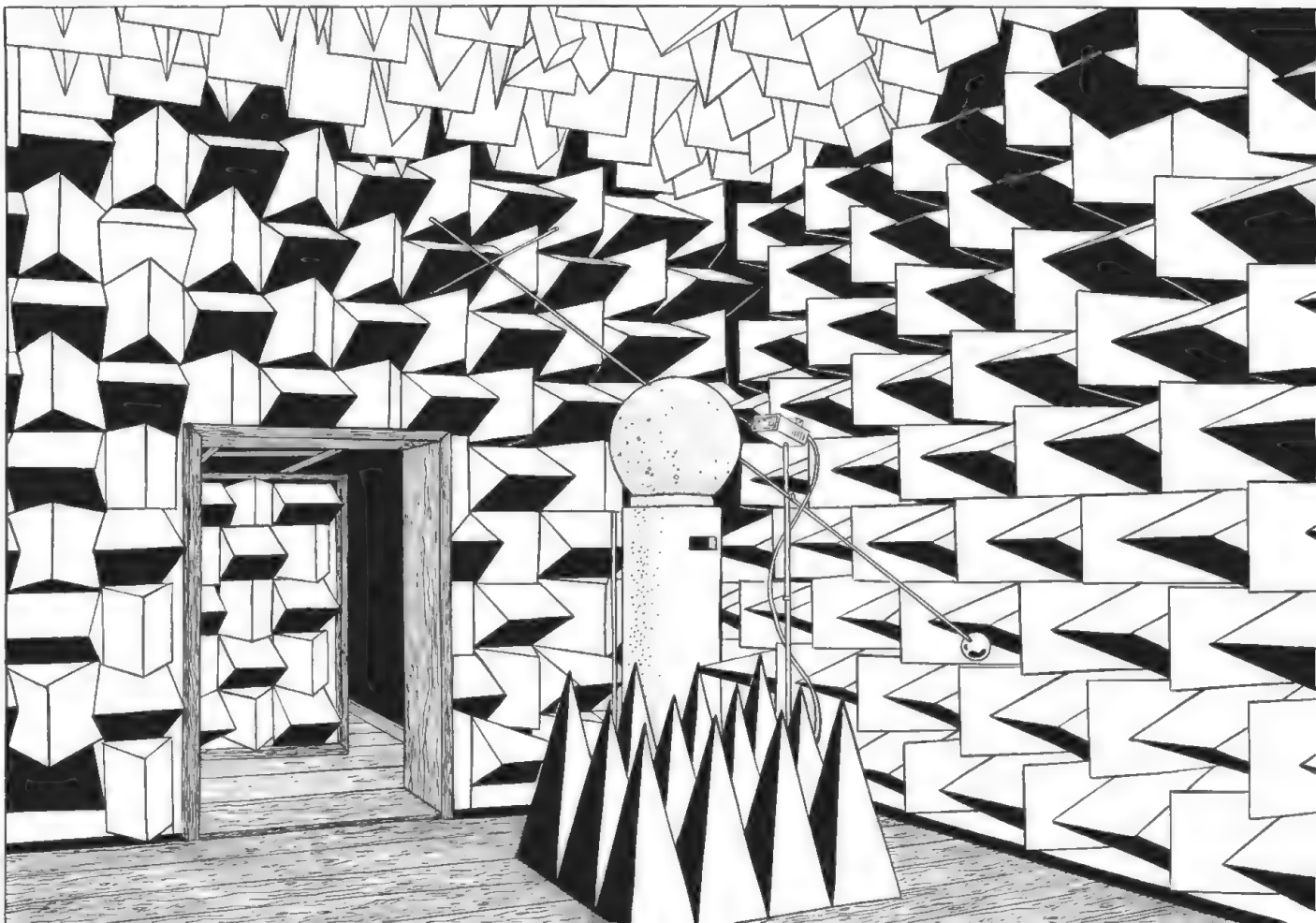
Boucq pratique l'aïkido...
Ce sport exige de la maîtrise de soi, arrêter les coups de l'attaquant à un centimètre de l'impact. Par contre, j'ai récemment lu un bouquin sur le MMA (arts martiaux mixtes) où même des karatékas aguerris se font démonter en deux secondes s'ils affrontent un expert de cette pratique. Je ne suis pas un érudit en la matière, je m'arrête là.

SUV
PAR **HELGE REUMANN**
Éditions ATRABILE.
Livre cartonné, 120 pages N&B, disponible

Pour en revenir à *Black Medicine Book*, qu'est-ce qui vous fait dire que vous pouvez faire quelque chose avec ?
Le thème de la violence a toujours été très présent dans mes bandes dessinées. Prenez seulement l'exemple d'*Elvis Road* réalisé avec Xavier Robel, un livre paru en Suisse avant d'être édité États-Unis.

N'est-ce pas par fascination ?
Peut-être. Je ne saurais l'expliquer...

© Helge Reumann / Atrabile



Extrait de *Black Medicine Book*
© Helge Reumann / Atrabile

BLACK MEDICINE BOOK
PAR **HELGE REUMANN**
Editions ATRABILE,
Livre cartonné, 264 pages couleurs,
disponible

Il faudrait peut-être revenir aux traumas de l'enfance...
Possible ! Je me rappelle avoir entendu, enfant, des discours d'Hitler à la radio et avoir demandé à ma mère qui était ce monsieur qui criait dans son micro... Puis j'ai découvert les premières photos des camps de concentration. Bien que n'étant pas né à ce moment-là, j'ai ressenti un lourd sentiment de culpabilité. À cela s'ajoutaient les récits de mon grand-père allemand sur le front russe.

Extrait de *Black Medicine Book*
© Helge Reumann / Atrabile

Comment résumer « votre » *Black Medicine Book* ?
Comme une accumulation de dessins qui traînaient chez moi. Il fallait bien que j'en fasse quelque chose un jour. Je les ai complétés avec quelques dessins spécialement réalisés pour l'occasion. Pour ce faire, je me suis fait aider par Ben Chevalier, un graphiste. Comme moi, il ne parle pas beaucoup mais on se comprend très bien. Daniel Pellegrino, le patron d'Atrabile, aurait aimé une reliure plus contemporaine. J'ai trouvé que c'était trop branché. Je voulais un livre qui ne soit pas datable. Mais ça le sera quand même d'une manière ou d'une autre.

Et quand vous revoyez vos images, vous dites-vous qu'elles sont violentes ou pas du tout ?
Certains lecteurs pensent que c'est violent, mais je ne trouve pas. Si vous prenez chaque dessin, ce n'est en rien de la violence directe puisque cela se situe trois secondes avant. Je n'entre pas dans la violence ni dans le trash en montrant un corps débité. Beaucoup d'autres auteurs font cela très bien. Moi, je ne tiens pas à être un énième disciple de Mike Diana. Ce n'est pas que je n'aime pas, souvent le graphisme de ces dessinateurs est très fort, mais je n'ai pas envie de faire ça.

C'est donc volontairement que vous vous arrêtez à l'instant d'avant.
Oui, pour ce genre de dessins et de projets. Cela n'aurait pas été possible en bande dessinée, sauf si vous trouvez des astuces narratives dans le découpage.

Dans quel état d'esprit êtes-vous quand vous dessinez des images de ce type ?
Je ne pense pas que mes dessins soient particulièrement voyeurs. Il est vrai aussi que vivant tranquillement en Suisse, ces dessins peuvent me poser un problème de conscience sur les raisons qui m'ont poussé à les réaliser. En même temps, on est tous logés à la même enseigne, un jour on va y passer. Sinon, le travail se fait toujours en musique, assez forte, de la noise, musique expé, électronique, etc. La musique divertissante, c'est pour la pause, quand je me fais une tartine au Cenovis.

Y a-t-il des sujets que vous n'aimez pas représenter ?
Je dirais l'apocalypse parce que je trouve ce sujet un peu récurrent ces derniers temps. Elle est partout dans les séries télé ou au cinéma. Mais j'ai adoré le dernier *Mad Max*. Pour mon travail, je pense plutôt à un arrière-monde qui peut se situer à n'importe quel moment.

La vie est un alignement de faits **sans queue ni tête.**

La recherche graphique de votre dessin est très forte et, de notre point de vue, pas du tout dans le but d'épater le public. L'ensemble est très construit. Y a-t-il beaucoup de croquis préparatoires ou tout vous vient-il naturellement ?
Pour certains dessins, il y a un *blue print* (une sorte d'image fantôme) derrière et je m'en inspire pour construire mon image. Petit, j'ai réalisé beaucoup de maquettes militaires de la marque Tamiya, un fabricant japonais spécialisé dans la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam. Sur le Net, je fais des captures d'écran de toutes les illustrations s'y référant. Je dois en avoir archivé quatre mille. Je regarde régulièrement ces images, les redessine très souvent en gardant la mise en scène initiale. Je dessine les mêmes positions, mais comme dans l'arrière-monde que j'ai cité avant. Par-dessus, je projette ce que je vois. Ces militaires, je vais les transformer en mecs chauves ou avec des cheveux longs, habillés de vestes en jean, barbus, etc. Tous ces groupes, toutes ces mises en scène, ces boîtes de maquettes, je les mixe.

Ce qui explique ce côté parfois posé et héroïque de vos dessins ?
Oui, c'est ça. Ce qui est pas mal, c'est qu'à partir de ce résultat, j'obtiens d'autres pistes intéressantes à suivre. Un autre aspect que je trouve intéressant avec les boîtes de maquettes, c'est ce côté *soft power*, une sorte de propagande dans la chambre d'enfant. La guerre, c'est difficile, c'est moche, mais c'est tout de même assez cool quand tu regardes les illustrations sur les boîtes. Il y a comme une sorte de souffrance contrôlée. J'ai un peu appris l'histoire en faisant ces maquettes. Et puis, en même temps, c'est une forme de propagande qui est assez sournoise.

Vos barbus sont des références aux hipsters ?
Pas du tout ! Cela fait vingt ans que je dessine des gens barbus. J'ai commencé avec des bûcherons portant des chemises à carreaux. La mode est venue après. Cela m'a embêté car je n'ai pas envie de me caler sur ce qui se passe autour de moi d'une manière trop référencée. Mais probablement ai-je été influencé par le long-métrage des frères Coen dans lequel se trouve précisément une statue géante d'un bûcheron (*Fargo*).

À PROPOS DE CHARLES BURNS

Racontez-nous votre rencontre avec Charles Burns...
C'était à un workshop organisé par Chifoumi avec seize dessinateurs du monde entier à Minneapolis... et Charles Burns. Je le vois acheter deux de mes bouquins édités chez United Dead Artists, la maison d'édition de Blanquet : Sexy Guns et Vertige, *en collaboration avec Gunnar Lundkvist. Je me suis dit qu'il aimait bien mon boulot puisqu'il avait repris un de mes personnages au début de cet atelier...*

Belle histoire...
Je lui ai d'ailleurs demandé s'il était possible d'échanger ce dessin contre un des miens. Il a accepté et je l'ai utilisé pour la préface du livre Black Medicine Book. *Après moult hésitations, il a ensuite été d'accord pour écrire un texte qui accompagnerait la préface.*

Comment l'avez-vous découvert ?
À quinze ans, j'ouvre un numéro de Zoulou et je tombe sur une double page signée de lui. Je n'avais jamais vu un dessin pareil. Burns est la personne qui a transformé ma vision de la bande dessinée avec Marti sur Taxista. *Puis je découvre* El Borbah *où j'appréciais plus le graphisme que les histoires. C'est un peu comme pour Gary Panter. Je feuillette leurs livres comme des livres d'art. Chez Burns, le dessin est un pur plaisir gratuit et je n'ai pas besoin forcément de comprendre ou lire l'histoire.*

En reprenant vos maquettes, il y a une forme de nostalgie, non ?
Non, quand je regarde ce qui s'affiche sur mon écran et ce que je dessine, il s'agit plutôt d'une forme d'appropriation de l'image. Évidemment, ça vient de mon enfance, mais je n'aime pas regarder en arrière en ce qui concerne mon parcours. La nostalgie, c'est quelque chose de néfaste. Vivre l'instant présent... Au secours, on dirait un livre d'Eckhart Tolle. Pour revenir aux dessins et à leur création, c'est toujours le même format, du A3, je sais exactement ce que je fais, si je vais utiliser la couleur ou le noir et blanc. Par contre, pour les grands formats, c'est-à-dire les peintures à l'acrylique de plus d'un mètre de côté, ce n'est pas du tout la même chose. Là, je compose vraiment moi-même. Je construis mon image.

Qu'est-ce qui vous fait hésiter entre la couleur et le noir et blanc pour tel ou tel dessin ?
L'envie de varier. Ce qui me plombe un peu dans la bande dessinée, c'est la durée. Tu as une super idée un jour, tu te dis que tu vas faire cent cinquante pages dans l'année, c'est génial. Puis tu imagines le scénario dans ta tête, tu le découpes dans un carnet, et cinq mois plus tard, ton moment d'excitation est passé et tu te retrouves à devoir terminer une BD qui ne t'intéresse déjà plus. Tout est devenu entre-temps rébarbatif. Comment font ces auteurs capables de réaliser deux ou trois BD par an sans connaître ce genre de problème ? J'ai vraiment beaucoup d'admiration pour tous ces gens qui arrivent à tenir le rythme, une forme d'artisanat. Alors je zappe tout le temps entre la couleur, le noir et blanc, les résines, les installations.

Rien à l'ordinateur ?
Je n'utilise pas de palette graphique. Tout est au pinceau fin synthétique 00 en ce qui concerne l'encre de Chine. Pour le format, je choisis celui qui sera le plus pratique. Dans certains cas, il faut que le résultat puisse entrer dans

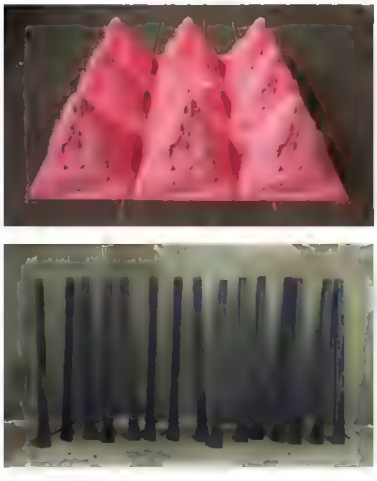
Extrait de *Black Medicine Book*
© Helge Reumann / Atrabile

Extrait de ***Black Medicine Book***
© Helge Reumann / Atrabile

des cadres définis. Pour les plus petits, c'est du A5. Quand je change de format, c'est soit pour éviter l'ennui, soit pour me faire plaisir. Par contre, je trouve qu'il est toujours difficile de trouver un bon sujet pour les toiles de grand format. Peut-on donner une telle importance à une toile quand l'idée est trop légère ou trop forte, au risque de plomber l'image à la longue ? Pour en revenir au tableau, comme c'est grand, tu mets beaucoup d'énergie dedans, mais est-ce que ça vaut vraiment le coup ? Les petits formats décomplexent.

Les résines que l'on voit dans votre livre et que nous avons découvertes lors de votre exposition à Aix-en-Provence, elles sont de vous ?
Non, c'est l'œuvre d'un professionnel sous mes indications. J'ai réalisé les masters. J'avais essayé de le faire moi-même en apprenant avec des tutos sur YouTube et j'ai eu de gros problèmes de peau et j'ai trashé mon atelier... Par contre, il y a toujours un risque pour le dessinateur de s'improviser plasticien et de vouloir faire une installation. Souvent, ça devient une sculpture très illustrative et ça ne présente finalement pas un grand intérêt. C'est bêtement décoratif.

À un moment, il est dit dans le livre que ce qui y est évoqué est du domaine du rêve. Je n'ai pas trop l'impression que vous évoluiez dans le domaine du rêve.
C'est vrai. Je suis plus dans un événement que dans un rêve. Personnellement, je trouve qu'il n'y a rien de plus chiant qu'une personne qui raconte son rêve. Quand je raconte un rêve, ça me prend trente secondes. C'est comme un état des lieux. On n'arrive pas à retranscrire la puissance d'un rêve par le langage. Little Nemo ne devrait pas se réveiller en fin de page, il doit continuer à dormir.



Résines pour ***Black Medicine Book***
© Helge Reumann / Atrabile

Pour être artiste, il faut être un peu taré, non ?
Peut-être faut-il parler d'équilibre. Dessiner pour ne pas devenir fou. Je ne pourrai jamais aller au bureau, je pense que je prendrai contact avec Exit.

JOUETS

– Petits soldats, pistolets, canons,
petits tanks, avions, bombes miniatures,
des jouets fabriqués
par des capitalistes répugnants
pour habituer les enfants
au juteux commerce des guerres !
Jamais je ne t'en achèterai !

– Mais, papa, si je ne joue pas
je n'aurai pas d'amis.
Eux, ils en reçoivent en cadeau.

– De futurs cadavres patriotiques !

– Papa, tu m'as dit : « Dieu n'existe pas.
Tu vas mourir et pourrir.
Après il n'y a rien. »
Avant que ça m'arrive,
fais-moi un jouet, toi.

– Du papier, des baguettes, de la colle,
un carré, une queue, un fil.
Et voilà, petit, ton cerf-volant.
Plus tu le feras voler haut
plus il se déploiera ce tapis froissé
qui emplit ton cerveau.

En déroulant la bobine,
le fil se tendit fièrement.
Le carré aux six couleurs
s'approche des nuages.

– Plus haut, plus haut, plus haut,
tapis, sors de mon cerveau,
déplie-toi, vole,
emmène-moi loin de la mort !

Mes mais font s'envoler un soleil noir,
ils mêlent leur fil au mien,
long serpent qui monte et qui descend
puis finit par le trancher. Mon cerf-volant s'échappe
vers les sommets de la cordillère.

– Bouh, papa, ils ont gagné.

– Bandits, ils enduisent leur fil de colle
puis ils le roulent dans du verre pilé !
Les capitalistes en ont fait
des assassins ! Ne joue plus jamais
avec ces fils de chienne,
enferme-toi dans la bibliothèque et lis !

Cette nuit-là j'ai rêvé
que je m'échappais de ce monde,
assis sur un nuage
ailé.

Alejandro Jodorowsky

ALEJANDRO **JODOROWSKY**, ACTEUR, RÉALISATEUR, PEINTRE,
ÉCRIVAIN, SCÉNARISTE DE BANDES DESSINÉES
Dernier film réalisé : ***Poesía sin fin*** (2016)
Dernière bande dessinée parue : ***Les Chevaliers d'Héliopolis***
(Dessin Jérémy / Glénat)

GÉRARD **DUBOIS**, ILLUSTRATEUR
Dernier livre paru : ***Enfantillages***
(Éditions du Rouergue)

© 2019 Gérard DuBois pour *Les Arts dessinés*

Par **Janine Kotwica**

CHILDREN'S BOOK FAIR

MOSTRE IN BOLOGNA

Pour cette cinquante-sixième édition de la gigantesque et pléthorique **Children's Book Fair** de Bologne qui vient de se terminer, un graphique, composé par l'illustratrice russe Masha Titova, qui signe la communication de l'année, recense les quelque vingt-neuf mille visiteurs en quatre jours, les mille quatre cent quarante-deux exposants, le million de pages vues sur le site Internet, les huit cent vingt journalistes accrédités représentant quarante-deux des quatre-vingts pays présents, les vingt prix décernés...

Masha Titova : illustration numérique pour la 56e édition de la Foire de Bologne
© Masha Titova / Bologna Children's Book Fair

Apparaissent aussi, sur ce schéma récapitulatif, les douze expositions qui ont montré un millier d'illustrations dans les halles futuristes de la foire et dans quelques sublimes bâtiments de la *città* : toute la ville fête le livre d'enfance et la Fiera, outre un événement commercial majeur, est aussi un magnifique festival culturel. On s'intéressera à trois de ces *Mostre*.

ABCH : la Suisse à l'honneur

La Suisse était le pays invité d'honneur de la Fiera 2019. La confédération comptant vingt-six cantons, autant d'artistes se sont vu confier, chacun, une des vingt-six lettres de l'alphabet à laquelle était associé un mot-clé représentant un stéréotype de la culture helvète. Les vingt-six panneaux étaient érigés dans le hall des expositions, avec, au recto, les variations de l'artiste autour de sa lettre et de sa référence : W et *Winter* pour Tom Tirabosco, S et *Skiing* pour Albertine, V de *Valley* pour Hannes Binder... Au verso, de courts éléments biographiques illustrés d'images, hélas aplaties par la numérisation et la reproduction sur un support synthétique. D'originaux, point : il s'agit d'une exposition mobile, commode pour l'itinérance dans les bibliothèques, dont le catalogue rend bien mieux justice aux talents des illustrateurs que les structures exposées.

Les artistes retenus sont tous vivants, parti pris qui nous prive de gloires exceptionnelles comme Alois Carigiet qui reçut le prix Andersen, Hans Fischer, Walter Grieder, Felix Hoffmann, Celestino Piatti ou Warja Lavater. Quelques grands vivants manquent aussi à l'appel, comme Béatrice Poncelet, Anne Wilsdorf, Jörg Müller, Monique Félix ou Étienne Delessert.

Albertine : ***Skiing***, image extraite de *À la montagne* (La Joie de lire, 2011)
© Albertine / La Joie de lire

André François : lithographie n° 107/ 150 rescapée de l'incendie de son atelier. Original de la couverture de la revue *Haute société* n° 1 (juin 1960) et de *Penguin André François* (Penguin Books, 1952) © André François

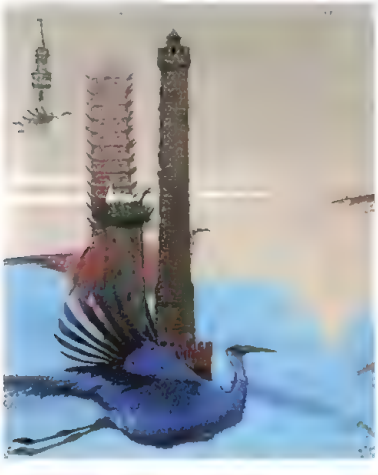
Illustrator's Annual 2019

Un héroïque jury d'experts a réussi la prouesse de trier quelque quatorze mille cinq cent cinq images et de sélectionner soixante-seize artistes parmi les presque trois mille jeunes illustrateurs venus de soixante-deux pays.

Pas de copies, ici : uniquement des originaux. Beaucoup sont des créations numériques, mais les techniques traditionnelles sont encore souvent utilisées. Les artistes exposés viennent finalement de vingt-sept pays, dont la France. Un ensemble disparate, irrégulier, avec quelques pépites.

Difficile de prédire s'il y a parmi ces jeunes gens un futur Sendak...

L'honneur de concevoir les quatre volets de la couverture 2019 est revenu au Moscovite Igor Oleynikov, lauréat en 2018 du prix Andersen, mais plutôt méconnu en France. Né en 1953 à Lioubertsy, il a travaillé au sein de studios d'animation et a commencé à illustrer, dans les années 1980, environ quatre-vingts grands textes littéraires, pour enfants et pour adultes.



Igor Oleynikov : illustration de couverture pour l'*Illustrator's Annual 2019*
© Igor Oleynikov / Bologna Children's Book Fair / Corraini

Ivan Chermayeff : illustration (papiers découpés) pour *Les Trois Langages* de Jacob et Wilhelm Grimm (Creative editions & Grasset Monsieur Chat, 1984) © Ivan Chermayeff

Les Maîtres de l'imaginaire

Mais l'exposition la plus admirée cette année fut celle qui fut présentée dans la Sala d'Ercole du Palazzo d'Accursio. Installée par Ilaria Tondarini et ses collègues de l'association Hamelin avec le concours du consulat de Suisse à Milan, elle est la vitrine de la fondation Les Maîtres de l'Imaginaire, créée à Lausanne à l'initiative d'Étienne Delessert, commissaire de la manifestation.

La magnificence de ce Palazzo sis sur la Plazza Maggiore a largement contribué au succès de l'événement.

La fondation a réuni les dessins de trente-cinq très grands illustrateurs et une belle partie de ces originaux exigeants a été exposée à Bologne. On y trouvait des œuvres d'artistes bien vivants et aussi de quelques disparus, l'une des vocations de la fondation étant résolument patrimoniale :

Marshall Arisman, Jean-Louis Besson*, Guy Billout, Ivan Chermayeff, Seymour Chwast, Nicole Claveloux, Jean Claverie, Étienne Delessert, Heinz Edelmann*, Stasys Eidrigevičius, Randall Enos, Monique Félix, André François*, Henri Galeron, Letizia Galli, Laurent Gapaillard, Alain Gauthier, Roberto Innocenti, Gary Kelley, Claude Lapointe, Alain Le Foll*, Georges Lemoine, Emanuele Luzzati*, David Macaulay, Lorenzo Mattotti, Sarah Moon, Jörg Müller, Yan Nascimbene, Chris Payne, Jerry Pinkney, Zack Rock, Eleonore Schmid*, Chris Sheban, Elwood H. Smith, David Wiesner, Lisbeth Zwerger.

Les participants au vernissage sont venus de toute la planète, Suisse, France, Italie, bien sûr, États-Unis, Japon...

Benissimo !

Il ne faut jamais désespérer

Parmi toutes les choses que n'aiment pas du tout les enfants, ce sont bien la séparation, le changement sous toutes ses formes et les mauvaises surprises qui forment le tiercé gagnant. Avec ***Le Grand Voyage***, **Camille Andros** et **Julie Morstad** proposent une jolie histoire qui se passe en Grèce dans les années 1920. Une petite fille se prépare à suivre sa famille qui part à New York. Elle met sa plus belle robe dans une malle. Arrivée aux États-Unis, toute la famille débarque mais la malle est oubliée à bord et repart toute seule. C'est le début d'une séparation qui va durer jusqu'à des retrouvailles inespérées dans la vitrine d'un magasin de fripes. C'est juste mieux que n'importe quel thriller. **GV**

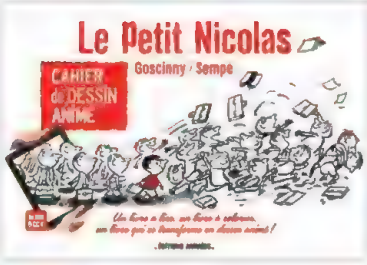
LE GRAND VOYAGE
Par Andros & Morstad, éditions Gallimard Jeunesse
Livre relié dès 5 ans, 40 pages couleurs, 13,50 €, disponible

Doudous en vadrouille

On ne change pas une équipe qui gagne, surtout si elle est constituée d'une mère et de son fils. Avec ce treizième album chez Dargaud des aventures d'***Ana Ana***, **Dominique Roques** et **Alexis Dormal** mettent en scène leur personnage coincé devant la télé en compagnie de ses doudous aussi préférés que flemmards. C'en est trop pour le doudou Goupille qui met au point un plan incroyable pour forcer tout ce joli monde à profiter un peu de la nature alentour. Muni de sa fausse carte au trésor, il emmène tout le monde dans une expédition qui va s'avérer surprenante. Comme toujours avec les histoires d'*Ana Ana*, c'est l'occasion pour le petit lecteur de faire tout un tas de nouvelles découvertes qui vont lui servir pour plus tard. **GV**

ANA ANA *T.13.*
PAPILLONS, LILAS ET FRAISES DES BOIS
Par Roques & Dormal, éditions Dargaud
Livre relié de 3 à 6 ans, 28 pages couleurs, 7,95 €, disponible

Plus fort que les super-héros US



Depuis le 29 mars, les célébrations s'enchaînent pour fêter dignement le soixantième anniversaire de la première apparition du Petit Nicolas, le chef-d'œuvre absolu du duo **René Goscinny** et **Sempé**. Quinze millions d'albums plus tard, il est toujours impossible d'estimer le nombre de personnes à qui ce personnage a donné goût à la lecture. Cerise sur le gâteau, il a même été adapté au cinéma et à la télévision. Héros national, ce trésor du patrimoine culturel est beaucoup moins à l'entretien que le château de Versailles et la tour Eiffel. Rien que pour cela, des centaines de milliers de personnes doivent se précipiter sur ***Le Petit Nicolas fait la fête***, chez IMAV éditions, un magnifique album collector plein de dorure qui regroupe pour la première fois au monde une sélection des aventures du garnement préféré de la planète. Pour tous ceux qui souhaitent aller encore plus loin en donnant vie au personnage, Éditions Animées propose ***Le Petit Nicolas, Cahier de dessin animé***, un livre de coloriage qui se transforme en dessin animé grâce à une application Blinkbook disponible gratuitement sur les stores iOS et Android. Si on y ajoute deux dessins animés à regarder en famille, l'achat de cet album sera la priorité du trimestre. **GV**

LE PETIT NICOLAS FAIT LA FÊTE
Par Goscinny & Sempé, éditions IMAV
Livre relié, 104 pages illustrées en N&B, 19,90 €, disponible

LE PETIT NICOLAS, CAHIER DE DESSIN ANIMÉ
Par Goscinny & Sempé, Éditions Animées
Livre relié, 32 pages N&B, 22 €, disponible

La grenouille plus grosse que le bulldozer

Avec plus de cinquante albums chez Seuil Jeunesse au compteur, **Thierry Dedieu** arrive toujours à étonner ses petits lecteurs en allant chercher des histoires là où on ne l'attend pas. ***Au secours des Zulus-Papous*** est un livre très grand format qui aborde un thème qui ne peut que plaire aux enfants : la défense de la forêt face aux méchants en bulldozer qui n'ont aucun respect pour Dame Nature. Heureusement, grâce à un gentil scientifique et à une grenouille pas tout à fait commune, la forêt est sauvée. Réflexion intelligente et facile à comprendre, cette histoire est une bonne façon de présenter l'écologie aux plus petits. **GV**

AU SECOURS DES ZULUS-PAPOUS
Par Thierry Dedieu, éditions Seuil Jeunesse
Livre relié dès 5 ans, 40 pages couleurs, 14,50 €, disponible

Pour les grands, les costauds

Antoon Krings, ***Léo le lérot***, 2016
© Gallimard Jeunesse, Gibous ées

Le **musée des Arts décoratifs** consacre une exposition aux ***Drôles de petites bêtes***, l'univers d'**Antoon Krings**, grand auteur illustrateur de la littérature jeunesse contemporaine. Elle rassemble plus de 500 peintures, objets d'art, dessins et estampes issus du fonds du musée et de la collection personnelle de l'artiste, enrichis de prêts de particuliers et d'institutions culturelles. Cette exposition vaut surtout pour les sublimes crayonnés d'Antoon Krings qu'il ne montre jamais et les œuvres d'artistes animaliers rarement vues comme celles de Gabrielle Vincent, Arthur Rackham, Caran d'Ache, Grandville, Beatrix Potter, Walter Crane, etc. En résumé, une exposition pour les petits et les grands. ■ **FB**

LES DRÔLES DE PETITES BÊTES D'ANTOON KRINGS
Jusqu'au 8 septembre
Musée des Arts décoratifs – 107, rue de Rivoli – 75001 Paris

Dans quel état j'erre ?

Socrate n'a qu'à bien se tenir, l'album ***Qui suis-je ? Où vais-je ? Quand est-ce qu'on mange ?*** édité par **Talents hauts** et imaginé par **Anne-Caroline Pandolfo** risque fort de transformer les classes de maternelle ou de cours moyen en place des palabres et autres forums antiques. À travers ses saynètes poilantes à l'aquarelle, l'auteure fait évoluer une belle collection de petits animaux et insectes rigolos qui se prennent bien la tête comme des grands. L'ensemble est tellement bien vu que l'achat du livre devrait être remboursé par la Sécurité sociale tellement il fait du bien à la tête. À lire en famille avant de poser les vraies questions qui fâchent. ■ **GV**

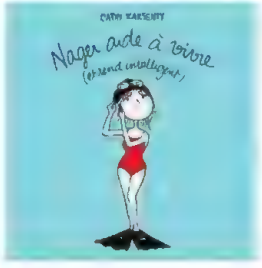
QUI SUIS-JE ? OÙ VAIS-JE ? QUAND EST-CE QU'ON MANGE ?
Par Anne-Caroline Pandolfo, éditions Talents hauts
Livre broché à partir de 5 ans, 72 pages couleurs, 15 €, disponible

De la tristesse à la fierté

Fondées il y a une trentaine d'années par Isabel Finkenstaedt, les éditions **Kaléidoscope** se sont fait connaître en publiant des auteurs du monde entier. Désormais à la retraite, sa fondatrice a souhaité que l'aventure continue dans les meilleures conditions possible à L'École des loisirs. Parmi les nouveautés, le coup de cœur solidaire de la rédaction est allé à ***Que d'émotions !*** de **Christine Naumann-Villemin** et **Elsa Oriol**. Destinée à des enfants niveau cours moyen, cette histoire raconte les tribulations de Nino, un petit garçon qui découvre au long des pages qu'il peut passer par toute une gamme de sentiments différents. On aime la couverture avec le clin d'œil à Gustave Courbet. ■ **GV**

QUE D'ÉMOTIONS !
Par Naumann-Villemin & Oriol, éditions Kaléidoscope
Livre relié dès 8 ans, 32 pages couleurs, 13,50 €, disponible

Comment être comme un poisson dans l'eau



Nager aide à vivre (et rend intelligent), par **Cathy Karsenty**, n'est pas forcément un livre pour les enfants, mais rien ne l'empêche de le devenir tant l'importance de la nage chez les plus jeunes est un sujet qui passe souvent à l'as. Avec ce petit livre carré et souple qui tient bien en poche, les apprentis nageurs auront toujours à portée de main une sorte de manuel des Castors Juniors pour apprendre à survivre en milieu humide. Au fil des pages, l'auteure explique clairement en quoi il est important de nager quand on n'aime pas particulièrement le sport. Éducatif, didactique, que dire de plus ? ■ **GV**

NAGER AIDE À VIVRE (ET REND INTELLIGENT)
Par Cathy Karsenty, éditions Hélium
Livre broché tout âge, 80 pages couleurs, 10,90 €, disponible

Apprendre à partager

Pour ce joli album à lire avec les copains et les copines, les éditions de **la Pastèque** ont réuni une équipe de choc avec la scénariste américaine à couronnes multiple **Marsha Diane Arnold** et l'illustratrice **Qin Leng** qui n'a pas son pareil dès qu'il s'agit de réaliser une histoire animalière. Petit Panda découvre accidentellement une clairière gouillette, mais elle est déjà occupée par Grand Panda qui ne souhaite pas accueillir un squatteur. C'est le début d'une histoire qui commence par tout ramener à soi avant de tout offrir aux autres. En 40 pages très bien illustrées, ***À moi. À toi.*** est le livre idéal pour apprendre aux enfants les rudiments du partage ■ **GV**

À MOI. À TOI.
Par Leng & Arnold, éditions de la Pastèque
Livre relié dès 3 ans, 40 pages en quadri, 15 €, disponible

Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

MARIE POMMEPUY

L'AFFIRMATION D'UNE AUTRICE...

L'EXTRAORDINAIRE ABÉCÉDAIRE DE ZOÉ MARMELADE

PAR **GUILLAUME BIANCO & MARIE POMMEPUY**

Éditions SOLEIL. Coll. MÉTAMORPHOSE
Album cartonné avec jaquette, 128 pages couleurs, disponible

L'envie d'un livre

Ceux qui aiment l'univers créatif et foisonnant de Guillaume Bianco s'intéressent forcément à tout ce que cet auteur réalise seul (*Billy Brouillard* chez Métamorphose-Soleil) ou en duo (*Zizi chauve-souris* avec Lewis Trondheim ou *Ernest & Rebecca* avec Antonello Dalena). Alors quand l'annonce d'une collaboration future avec Marie Pommepuy pour la collection Métamorphose a été annoncée, nous avons tout de suite demandé à en apprendre plus sur le contenu de ce livre au drôle de titre, *L'Extraordinaire Abécédaire de Zoé Marmelade*... Quelques jours après, nous découvrions qu'il ne s'agissait pas d'un simple abécédaire, mais d'un ouvrage enrichi de textes illustrés et de bandes dessinées. Nous n'en attendions pas moins de ces deux auteurs. Guillaume Bianco joue sur les lettres pour écrire des textes et des dialogues d'une grande poésie, et le trait sensible de Marie Pommepuy apporte une incroyable cohérence à l'ensemble.

© 2019 Bianco & Pommepuy / Soleil

Une flopée de félins fous furieux, férus de frites fades, font la fête dans un fast food tenu par des flamants roses.

Mais qui est cette Marie Pommepuy ?

En fait, vous connaissez sûrement son travail sans le savoir via la signature Kerascoët (voir encadré). Si elle avoue avoir été longtemps contente de se « cacher » sous ce pseudonyme, Marie est aujourd'hui désireuse d'assumer son talent au grand jour et nous ne pouvons que l'encourager à le faire. En effet, cette ancienne étudiante à Olivier de Serres (section publicité et graphisme) puis à Estienne (en illustration scientifique) a bien des choses à exprimer seule. Encore fallait-il franchir le pas !

MARIE **POMMEPUY**
© Photo Frédéric Bosser

L'étincelle va venir de l'enthousiasme de Guillaume qui, trouvant un de ses dessins d'animaux sur sa table de travail en 2015, se propose de lui écrire un court texte en jouant avec les lettres. Elle lui envoie dès lors régulièrement, quand elle dispose de temps, d'autres images. De fil en aiguille, le livre se construit. « *Comme il est aussi dessinateur, j'ai essayé de le surprendre à chaque fois. Souvent il me disait qu'il ne le voyait pas comme ça et c'est tant mieux* », se souvient Marie avant d'ajouter : « *Guillaume a un univers très riche, il aime s'amuser dans la vie comme avec les mots et surtout ne s'assèche jamais...* » Ce livre, elle le voit aujourd'hui comme une sorte d'*Alice au pays des merveilles*, un livre de chevet pour ces deux auteurs.

© 2019 Bianco & Pommepuy / Soleil

Un livre long à mettre en place...

Si le duo se pose vite la question de l'intérêt d'un nouvel abécédaire dans un paysage littéraire déjà existant, le temps va vite leur manquer pour avancer comme ils le souhaitent. « *Nous avions tous deux pas mal de travail et comme je ne sais pas refaire ce que j'ai déjà fait, j'ai décidé de prendre mon temps pour trouver le dessin qui allait coller au mieux aux textes de Guillaume.* » Le résultat est là, la maquette est, comme toujours dans cette collection, des plus soignées, et l'album est promis à un bel avenir...

L'avenir, justement ?

Cette amoureuse d'Arnold Lobel (*Hulul* à L'École des loisirs), Jean-Jacques Sempé, Gus Bofa, Quentin Blake, Beatrix Potter, Carl Larsson, Gustave Doré et plus récemment des *Moumines* de Tove Jansson nous annonce déjà une autre collaboration avec Guillaume Bianco pour un livre pour enfants, *Méli Mélo*, à paraître chez Milan, et une bande dessinée chez Dupuis sous la signature Kérascoët, adapté du livre *De cape et de mots* de Flore Vesco. « *Nous avons beaucoup aimé le propos du livre de cette autrice qui montre qu'on a le droit de parler fort, de revendiquer son statut de femme dans notre société. Moi qui ai fait le choix de me cacher derrière un pseudonyme pendant longtemps, les propos tenus dans ce livre m'ont particulièrement parlé. C'est un ouvrage qui s'inscrit dans une prise de conscience de l'importance du mouvement féministe qui se développe depuis quelques années et pour lequel nous souhaitons œuvrer à notre échelle, dans nos créations* », nous dit Marie Pommepuy en guise de conclusion.

COMMENT NAÎT LE DUO KERASCOËT

Marie Pommepuy est encore étudiante quand elle rencontre **Sébastien Cosset**, déjà auteur de bandes dessinées. Suite à la rencontre avec un agent, ils décident de lui présenter un book en commun qui sera accepté. S'en suivront des commandes dans le monde entier, la plupart étant montrées dans la monographie *Paper Dolls, l'art des Kerascoët* (Collection Venusdea, 2014).

On leur doit plusieurs albums de bandes dessinées : *Miss pas touche* (trois tomes chez Dargaud), Beauté avec Hubert (Dupuis), *Jolies ténèbres* avec Fabien Vehlmann (Dupuis) et *Satanie* chez Métamorphose/Soleil/Delcourt, de nouveau avec Fabien Vehlmann.

Leur dernier ouvrage en commun est un livre pour enfants : *Je marche avec Vanessa*. Ce livre paru à La Pastèque, inspiré de faits réels, raconte les sentiments d'impuissance et de colère qui se manifestent chez une jeune fille lorsqu'elle découvre que sa camarade de classe est victime d'intimidation. D'abord édité aux États-Unis, il est aujourd'hui disponible en français

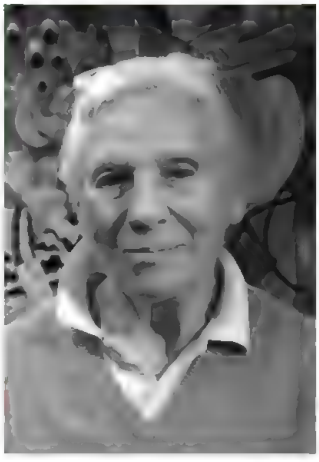
© 2019 Kerascoët / La Pastèque

JE MARCHE AVEC VANESSA
PAR **KERASCOËT**
Éditions LA PASTÈQUE
Album cartonné, 32 pages couleurs, disponible

Double page extraite de ***Nana fait des histoires***
© Jacqueline Duhême / Gallimard Jeunesse

Née en 1927, **Jacqueline Duhême** est la doyenne des dessinatrices françaises. Elle est à l'honneur d'une très belle exposition rétrospective à la bibliothèque Forney, un lieu parisien riche d'une collection défendant les arts décoratifs, les métiers d'art et leurs techniques, les beaux-arts et les arts graphiques. Celle qui fut l'assistance de Matisse, l'amie d'Eluard, de Prévert, de Picasso... revient avec nous sur une longue et passionnante carrière.

Par **Frédéric Bosser**



JACQUELINE **DUHÊME**
© Photo F Bosser

JACQUELINE

DUHÊME

HENRI, PAUL, PABLO, JACQUES ET **JACQUELINE !**

Je rencontre Jacques Prévert grâce à Matisse. (...) J'allais le voir en autocar et **je passais mes après-midi avec lui** et sa famille.

Jacqueline, ce qui ressort de votre parcours, c'est le dessin qui semble être comme une évidence pour vous.
Ma mère étant libraire, j'ai été plongée dans le dessin très jeune. Je dessinais sur toutes les feuilles à portée de main, y compris les vierges, ce qui énervait fortement ma mère. L'amant de ma mère, le peintre Géo Ham (1900-1972), s'intéressait à ce que je faisais et n'hésitait pas à me donner des conseils. Ma mère dessinait quand elle trouvait du temps libre, même si ce n'était pas facile pour elle, vu qu'elle élevait seule ses deux filles. J'ai conservé précieusement des aquarelles, dessins et croquis d'elle. Résultat, elle ne s'est pas opposée à mon envie d'en faire mon métier, sauf qu'avec la guerre, tout ne fut pas facile.

Extrait de ***L'Opéra de la lune***
© Prévert & Duhême / Gallimard Jeunesse

Vous avez malgré tout suivi les cours de Paul Colin, un affichiste célèbre...
Je n'y suis pas restée, idem pour les Beaux-Arts, car il fallait que je gagne ma vie. Mais cela m'a sûrement marquée. C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Lucha Truel, massière chez Colin (*elle est connue pour son livre* L'Enfant du métro, *éditions du Chêne, 1943*). Elle m'a fait connaître plein d'autres affichistes comme Bernard Villemot, Raymond Savignac, André François... et le photographe Robert Doisneau.

Votre premier livre est, excusez du peu, avec Jacques Prévert, *L'Opéra de la lune*...
Je le rencontre grâce à Matisse qui m'envoie chez lui pour se faire dédicacer *Paroles*. Il possédait une maison pas loin, à Saint-Paul-de-Vence. J'allais le voir en autocar et je passais mes après-midi avec lui et sa famille. Quand l'envie nous est venue de faire un livre ensemble, nous avons rencontré des difficultés à trouver un éditeur, car à cette époque, il n'y avait pas de département jeunesse chez les éditeurs français, excepté peut-être chez Gallimard (*le livre sera finalement d'abord édité en Suisse à la Guilde du livre, à Lausanne, avant de l'être en France*). Même mésaventure avec Paul Éluard sur *Grain d'aile* où l'éditrice, ne pouvant nous éditer en couleurs faute d'argent, enlève mes couleurs en les plongeant dans un seau d'eau. Puis elle repasse les traits en noir tout en ajoutant un jus rose et vert. Je me rattraperais en 1977 sur l'édition « rouge et or » chez Claude Nielsen.

Double page extraite de *L'Opéra de la lune*
© Prévert & Duhême / Gallimard Jeunesse

Le marché a bien changé depuis...
J'aime bien suivre et regarder ce qui sort, même si la production est énorme. Il y a actuellement de très bons illustrateurs.

Comment avez-vous travaillé avec Prévert ?
Il s'est beaucoup impliqué dans ce livre, en le suivant et en intervenant à toutes les étapes. C'était un vrai travail de collaboration et c'est ce qui m'a plu. Je n'illustre pas un texte, je travaille en liaison avec des auteurs et, pour la plupart, c'est moi qui amène l'idée de départ.

Avant Prévert, il y a eu cette rencontre avec le peintre Henri Matisse...
J'ai eu une chance folle de devenir son assistante, même si c'était un homme féroce et très exigeant. Avec lui, c'était travail-travail, et le moindre retard ou relâchement vous valait une remarque. Mais ce fut une bonne école... et quel plaisir que de le voir travailler au quotidien.

Comment l'avez-vous rencontré ?
Venu à Nice pour garder des enfants, j'ai remarqué sa silhouette dans les jardins du Régina en train de dessiner des plantes. N'osant l'aborder, je lui ai écrit une lettre où je lui demandais s'il était bon de continuer à tant vouloir dessiner. Il m'a proposé de venir le voir à Vence et de devenir son aide d'atelier. J'avais vingt ans et ma vie basculait.

Que faisiez-vous exactement pour lui ?
Je l'aidais à la réalisation de livres et à la création d'œuvres originales. J'ai principalement travaillé sur les vitraux de la chapelle de Vence. Pour cette commande en particulier, je mélangeais les gouaches jusqu'à obtenir la couleur qu'il souhaitais. Il y en avait pour trois ou quatre jours de travail. Puis il découpait des formes que je mettais sur les murs en grimpant sur de grandes échelles pour qu'il puisse voir ce que cela donnait. C'était un boulot de chien...

L'Opéra de la lune
© Prévert & Duhême / Gallimard Jeunesse

Quoi d'autre ?
J'ai posé ! Il tenait même à ce que je garde mes formes pour me dessiner.

Matisse se levait la nuit pour me corriger à même le dessin. Ce fut une bonne école et j'ai beaucoup appris à ses côtés.

Aquarelle extraite de ***Grain d'aile***
© Éluard & Duhême / Gallimard Jeunesse

Comment était-ce de le voir dessiner ?
Malgré son immense talent, ce n'était jamais du tout cuit ! Il travaillait beaucoup... Chez lui, il n'y avait ni dimanche ni jours fériés.

Vous laissait-il produire vos propres créations ?
Oui, en me soumettant très souvent des sujets. Et comme il dormait mal, il se levait la nuit pour me corriger à même le dessin. Ce fut une bonne école et j'ai beaucoup appris à ses côtés.

Pourquoi l'avez-vous quitté ?
Principalement à cause de Lydia (son employée à tout faire) qui était jalouse. Elle voulait être l'unique personne à s'occuper de lui. Un jour, elle est partie en vacances sans lui donner d'adresse, histoire de montrer qu'elle était indispensable. Et cela a marché car j'ai été incapable de gérer son quotidien, ne serait-ce que parce qu'il était alors très malade et avait besoin de beaucoup d'attention en permanence. Après cela, j'ai compris qu'il valait mieux que je parte. J'ai alors été accueillie par une amie italienne de Matisse (Diamante Luling) qui a, pour la petite histoire, été la première à m'acheter des dessins. Après un court séjour dans sa magnifique maison où j'ai peint et réalisé pour elle de nombreux dessins pour ses soirées, je suis revenue à Paris à la demande d'Hélène Lazareff...

Qui vous a fait entrer au journal *Elle* qu'elle dirige...
J'ai fait sa connaissance via Jacques Prévert lors d'un déjeuner. Hélène m'a proposé de rencontrer sa rédactrice en chef, qui aller me commander un conte de Noël qui allait beaucoup plaire. À partir de ce moment-là, j'ai beaucoup travaillé pour cet hebdomadaire, mais aussi pour *France-Soir* que dirigeait son mari, Pierre Lazareff.

Pour eux, vous avez signé beaucoup de reportages...
Et aussi des fiches cuisine d'après l'émission de Raymond Oliver et Catherine Langeais... J'avais un statut d'employée et de pigiste. Quand les Kennedy sont venus pour la première fois à Paris, j'ai demandé à réaliser un reportage sur ce séjour. Plus tard, j'ai suivi Jacqueline Kennedy en Inde et au Pakistan à la demande du magazine américain *McCall's*. Ce reportage de deux pages m'a valu une médaille de la part des Illustrateurs de la ville de New York et l'édition en France comme aux États-Unis d'un livre sur ces voyages.

Une vie en crobards, projet de couverture (2014)
© Jacqueline Duhême / Gallimard

Pour *Elle*, vous avez aussi suivi les voyages du pape en Terre sainte, celui du général de Gaulle aux États-Unis et, plus surprenant, vous avez signé les illustrations d'un conte écrit par… Brigitte Bardot !
C'est moi qui l'ai présentée à Hélène Lazareff le jour de mes vingt-cinq ans, en 1952… Elle était la fiancée de Vadim avec qui j'étais amie. Devant sa beauté, cette dernière lui a demandé de poser pour la couverture de *Elle*. C'est ainsi qu'elle a fait ses grands débuts. Plus tard, Brigitte a proposé d'écrire une histoire pour les enfants, *La Dinde de David*. C'était un très gentil petit conte, avec plein d'animaux. Dommage qu'elle n'ait pas continué à écrire.

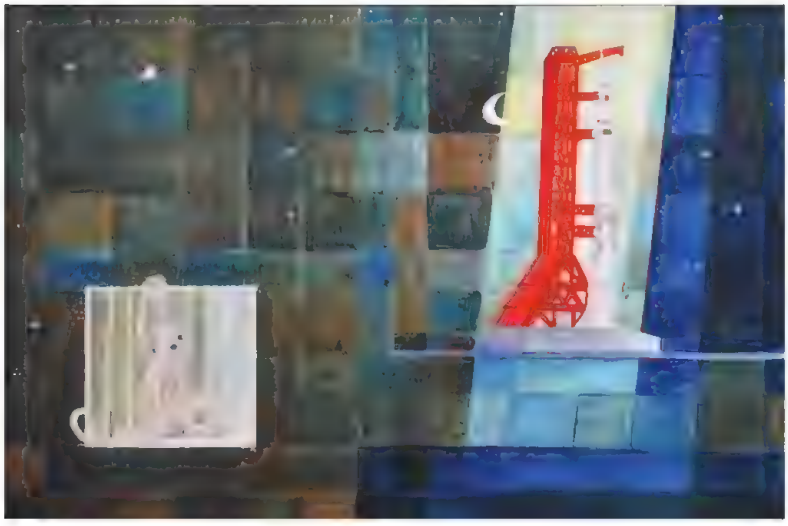
Vous êtes aussi connue pour avoir illustré un livre sur les Droits de l'homme…
Oui, à l'initiative de Robert Badinter que j'ai rencontré via sa femme, Élisabeth. Lors d'une dédicace à la Bibliothèque nationale, il m'a prise à part pour me faire cette proposition. J'ai bien évidemment accepté…

Avec Robert Delpire, grand publicitaire et éditeur, vous avez édité *Houpi, le gentil kangourou*…
L'initiative revient à Claude Roy. Delpire était un éditeur très exigeant, ce qui n'était pas pour me déplaire.

On aurait pu penser que vous alliez ensuite réaliser des publicités sous sa direction…
Je n'aurais sûrement pas accepté, ne serait-ce que parce que j'avais déjà assez de travail. En fait, ce type de commandes ne m'aurait pas convenu. Je préférais illustrer des histoires pour être au contact d'écrivains, de poètes ou de philosophes.

D'ailleurs, vous dites être une « imagière » et pas une illustratrice…
Tout à fait ! C'est Paul Éluard qui m'a soufflé ce mot. Il me convient très bien.

Vous parlez d'Éluard, Matisse, Prévert et autres sans aucun complexe…
Mais ils ont d'abord et avant tout été des amis ! Ce n'était plus des génies pour moi. J'ai aussi côtoyé Picasso qui, en plus de me donner des conseils, disait de moi que j'étais une bonne coloriste…



Atome, le petit singe de la lune
© Anne Philippe & Jacqueline Duhême / Harlin Quist © Photo Librairie Michèle Noret

L'Oiseau philosophie :
couverture de l'édition originale
© Jacqueline Duhême / Seuil

EXPOSITION

JACQUELINE DUHÊME, L'IMAGIÈRE

JUSQU'AU 13 JUILLET
BIBLIOTHÈQUE FORNEY
1, rue du Figuier – 75004 Paris
Du mardi au samedi de 13 h à 19 h

JACQUELINE DUHÊME, L'IMAGIÈRE

CATALOGUE D'EXPOSITION
Éditions GALLIMARD,
Livre cartonné, 128 pages couleurs, disponible

Vous êtes une des rares dessinatrices à avoir travaillé à cette époque pour les États-Unis…
J'ai d'abord travaillé pour *McCall's*, puis on m'a demandé des dessins de mode pour enfants pour *Vogue America*. J'ai aussi réalisé un livre avec une éditrice hors normes à San Francisco qui a ensuite fait fortune en éditant les *Peanuts*…

Comment vous organisiez-vous pour envoyer vos dessins depuis la France ?
À ce moment-là, je vivais à New York avec mon amoureux américain. Cela facilitait les choses. Mais comme ma carrière et mes copains étaient en France, je suis vite revenue.

Sans cela, nous n'aurions sûrement jamais lu plus tard ce livre écrit par Gilles Deleuze, *L'Oiseau philosophie*…
C'était un ami de mon mari. Nous avons vécu un temps un ménage à trois. Il m'aimait beaucoup et s'est proposé de m'épouser… J'aime beaucoup ce texte, même s'il est par endroits hermétique. C'était la première fois que j'entendais parler de philosophie. Je me suis pliée à son vocabulaire et à la manière dont il parlait pour faire mes dessins.

Comment travaillez-vos vos couvertures ?
J'essaie de trouver une idée qui correspond bien à l'histoire. Le plus souvent, quand on maîtrise bien le sujet, on trouve facilement une couverture. Je la réalise en général pendant la conception du livre.

La typo est souvent écrite à la main…
J'aime bien ! C'est plus vivant.

Aimez-vous l'objet livre ?
Oui, car il permet de partager des choses. Lors de séances de dédicaces, j'adore voir arriver des personnes avec des éditions anciennes de livres qui ne sont plus dans le commerce. Très souvent, elles me parlent de l'importance du livre qu'elles apportent.

Vous arrive-t-il de refuser des textes ?
Oui, quand je n'ai pas de coup de foudre.

Quels rapports avez-vous avec vos originaux ?
J'en ai parfois vendu. Seul souci, une fois vendu, il n'est plus possible de les revoir, et puis, après la commission de la galerie et le prélèvement des impôts, il ne reste plus grand-chose. Le fait que je les aie pour la plupart tous gardés permet de faire cette belle exposition à la bibliothèque Forney. Ils sont venus les trier pendant une journée entière… J'attends de voir leurs choix avec impatience (*l'interview a été réalisée le 6 février*).

Nous aussi !

Gilles Deleuze « croqué »
par Jacqueline Duhême (1993)
© Jacqueline Duhême / Gallimard

Par **Frédéric Bosser**

FRANÇOIS MOREL & PASCAL RABATÉ

C'EST **AUJOURD'HUI** QU'ON LES AIME...

Après *Bien des choses* (Futuropolis), le duo composé de **François Morel** et **Pascal Rabaté** se reforme. Cette fois-ci, il n'est plus question d'illustrer un texte déjà écrit par le premier, mais de réaliser une bande dessinée inédite, ensemble. C'est au domicile du dessinateur, au nord de Paris, que nous avons retrouvé les deux compères.

C'EST AUJOURD'HUI QUE JE VOUS AIME
PAR **FRANÇOIS MOREL & PASCAL RABATÉ**
Éditions LES ARÈNES BD,
Album cartonné, 64 pages couleurs, disponible

PASCAL **RABATÉ** & FRANÇOIS **MOREL**
© Photo Frédéric Bosser

La rencontre

Ils se sont connus par l'intermédiaire de la comédienne Yolande Moreau et se sont aussitôt bien entendus. « *La première BD que j'ai lue de Pascal était* Les Petits Ruisseaux. *Puis, j'ai vu le film* », se souvient François Morel. « *Moi, je te connaissais par tes écrits, tes chroniques à la radio et ton métier d'acteur avec, bien évidemment, les Deschiens* », renchérit Pascal Rabaté.

Une complicité à alimenter

Depuis 2009, année de sortie de *Bien des choses*, François Morel et Pascal Rabaté cherchaient à mener un nouveau projet en commun, histoire de prolonger la complicité qu'ils ont à la ville comme sur les plateaux de cinéma (*Ni à vendre ni à louer*) ou de théâtre (Rabaté a signé l'affiche d'*Instants critiques*, une pièce mise en scène par François Morel et interprétée avec Olivier Saladin).

Au fait de ce souhait de nouvelle collaboration, Laurent Muller, directeur éditorial des Arènes BD, organisait régulièrement des déjeuners avec les deux compères, histoire de les motiver en ce sens. Et cela a fini par payer ! François enverra à Pascal *C'est aujourd'hui que je vous aime*, un livre écrit pour les éditions du Sonneur : il le verrait bien l'adapter sous forme d'une bande dessinée. « *Quand François m'a proposé* Les Habits du dimanche, *je ne voyais pas trop où j'allais ajouter ma patte. Mais là, sur cette autre histoire autobiographique, j'ai tout de suite su quoi faire !* » reconnaît Pascal Rabaté.

© 2019 Morel & Rabaté - Les Arènes

© 2019 Morel & Rabaté / Les Arènes

UNE MISE EN IMAGES **TEINTÉE DE RÉALISME**

En plongeant dans les souvenirs de François, Pascal fouille, quelque part aussi, dans les siens (tous deux ont quasiment le même âge) et une adolescence qui s'est déroulée au début des années 1970. D'où le formica des tables, le tableau du clown triste de Bernard Buffet, la Cocotte-minute Seb, le calendrier de La Poste, les 4 CV, les anciennes affiches qu'on distinguait encore sur les murs comme celle de *Dubo, Dubon, Dubonnet* de Cassandre... Cette approche donne plus de réalisme au texte initial et confère à cette bande dessinée toute sa force et son originalité.

Comment adapter ?

« *Quand j'ai lu les cinq premières pages où le nom d'Isabelle Samain* (la fille dont François fut amoureux, adolescent) *est cité des dizaines de fois, j'ai opté pour une vision de ce texte tout en faisant bien attention de ne pas l'appauvrir. Puis, je me suis demandé comment dépeindre l'intérieur et l'extérieur de ce personnage* », se souvient Pascal Rabaté. L'idée des trois couleurs primaires, employées pour ce livre, provient de là. En déculpant le personnage via trois autres personnages en couleurs (bleu, jaune et rouge), le dessinateur montre comment il se cherche avant de n'être qu'un. « *Cette proposition m'a beaucoup plu ! Je pense même que si la BD avait été faite avant mon livre, je l'aurais écrit différemment*, estime François Morel. *Ce passage à la fin où il est sur le point de devenir un salaud* (en tentant d'embrasser une fille sous la contrainte), *Pascal l'a mieux réussi que moi, par exemple...* »

Un besoin de réécriture

Au cours de l'élaboration de la bande dessinée, François Morel s'est vu contraint d'ajouter des dialogues qui ne figuraient pas dans son récit à l'origine ; de nouveaux dialogues souvent suggérés par les dessins de Pascal. « *François a ramené de la musicalité dans les dialogues, ce qui a permis au récit de mieux fonctionner* », expose Pascal Rabaté. « *Et toi, tu as su parfaitement résumer des situations ou des attitudes en un coup de crayon* », renchérit François Morel, qui nous avoue avoir eu tout de suite confiance dans le talent du dessinateur : « *Avec lui, je savais que l'illustration de ce livre ne serait jamais vulgaire, dans la moquerie ou la nostalgie !* » Même si cette confiance peut porter ses fruits, Pascal Rabaté reconnaît avoir ressenti une certaine pression de peur de décevoir son ami et auteur : « *J'ai dû relire trois ou quatre fois les soixante-trois pages du livre qui vont donner presque autant de pages de bandes dessinées avant de le refermer et de me lancer dans cette aventure commune.* »

« *J'ai beaucoup aimé ton approche, et tous ces détails graphiques que tu as su ajouter, ici et là* », conclut François Morel. ■

© 2019 Morel & Rabaté / Les Arènes

Petit, mais contenu maous costaud

Depuis les anarchistes et autres révolutionnaires, le monde sensé est au courant du danger représenté par le monde du travail. Pourtant, les gens continuent à envoyer des CV dès qu'ils sont en manque d'occupation. C'est à n'y rien comprendre. Espérons maintenant que ce 28e volume de ***La Petite Bibliothèque des savoirs*** de la maison Lombard va être lu par les intéressés. Rédigée par **Danièle Linhart**, une sociologue spécialisée dans l'évolution du travail, cette magnifique BD poilante détaille par le menu tout ce qui pend au nez des travailleurs trop tendres dans un monde cruel. Ornementé par **Zoë Thouron** le message ainsi délivré est plus que simple à comprendre. Et en plus, ce livre tient dans la poche ! ■ **GV**

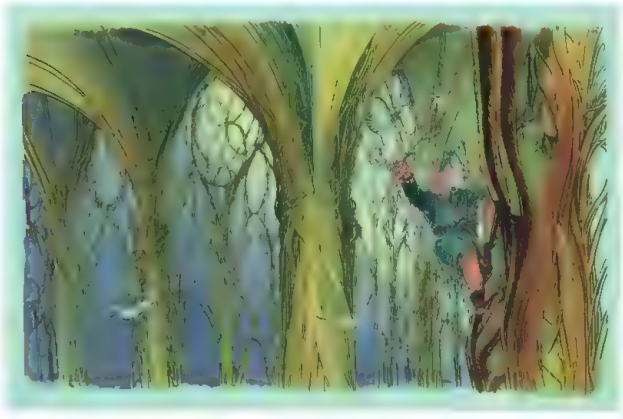
LE BURN OUT TRAVAILLER À PERDRE LA RAISON
Par Linhart & Thouron, Le Lombard
Livre cartonné, 72 pages couleurs, 10 €, disponible

Coup de cœur

Grand merci à l'éditeur **Écosociété** pour cette BD bien poilante sur un sujet de société qui exaspère bien comme il faut la majorité des gens qui combinent un travail sous-payé avec une imposition de nantis qu'ils sont loin d'être. Avec le roman graphique ***Comment les paradis fiscaux ont ruiné mon petit déjeuner***, le dessinateur **François Samson-Dunlop** raconte les tribulations d'un honnête homme qui décide de se révolter contre toutes les sociétés qui lui vendent services et autres biens de consommation à des prix hallucinants tout en trouvant moult astuces pour ne jamais payer d'impôts. Évidemment, dans le monde qui est le nôtre, le combat est loin d'être gagné. Bon, en attendant, l'auteur arrive tout de même à faire rire avec le sujet. C'est déjà ça de gagné. ■ **GV**

COMMENT LES PARADIS FISCAUX ONT RUINÉ MON PETIT DÉJEUNER
Par François Samson-Dunlop, Les Arènes
Écosociété 208 pages N&B, 21 €, disponible

Une face de Lune, sinon deux



Avec ce deuxième volume qui conclut la très attendue réédition du chef-d'œuvre dessiné par **François Boucq** sur un scénario époustouflant d'**Alejandro Jodorowsky**, Le Lombard a mis les petits plats dans les grands en ajoutant des pages supplémentaires en intro, où les deux complices donnent quelques clés pour mieux ouvrir les serrures qui parsèment la compréhension absolue de l'histoire à suivre. Rien que pour cette délicate attention, l'achat de l'objet devient indispensable car il est maintenant fourni avec tout le nécessaire pour mieux surfer sur cette petite merveille du genre fantastico-ésotérique. ■ **GV**

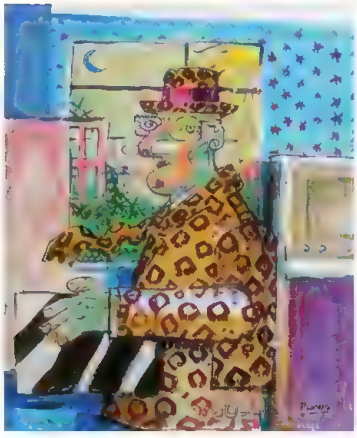
INTÉGRALE FACE DE LUNE T.2
Par Boucq & Jodorwsky, Le Lombard
Livre broché, 176 pages couleurs, 22,50 €, disponible

Contre l'ordre et la morale

Fidèle à sa politique de n'éditer que la crème de la BD anglo-saxonne de choc, Delirium vient de sortir de sa manche le petit chef-d'œuvre d'impertinence qu'est le ***Brat Pack*** conçu du sol au plafond par l'Américain **Rick Veitch** dans le but avoué de ridiculiser le Dr. Fredric Wertham, le scientifique dont les écrits stupides ont poussé les éditeurs de comics à l'autocensure ou à la faillite pour les moins argentés. Dans *Brat Pack*, il imagine une BD où les super-héros seraient autant dotés de superpouvoirs que de comportements contraires aux bonnes mœurs. Plus punk que *Brat Pack* ? Impossible. ■ **GV**

BRAT PACK
Par Rick Veith, Delirium
Livre cartonné, 248 pages N&B + cahier couleurs 29 €, disponible

Si Magritte nous était conté



Depuis sa venue au monde, **François Boucq** s'est patiemment bâti un style et une réputation d'auteur vraiment à part. Chez lui, rien ne ressemble à quoi que ce soit de connu, sauf, et ce n'est même pas sûr, son talent invraisemblable pour parodier n'importe quel auteur de l'âge des cavernes au quattrocento, en passant par le cubisme et les impressionnistes. Pour cette nouvelle aventure de ***Jérome Moucherot***, l'homme léopard préféré du Lombard, l'histoire retiendra un titre tout dans la concision : *Une quête intérieure tout en extérieur, histoire de pas salir chez soi.* Qu'ajouter devant autant de talent ? Ah si, le cahier culturel final consacré aux grands peintres admirateurs du héros moucheté est un grand signe d'humilité *post mortem* chez tous les grands de la peinture qui nous ont devancés. ■ **GV**

LES AVENTURES DE JÉRÔME MOUCHEROT T.6
Par François Boucq
Livre cartonné, 176 pages couleurs, 20,50 €, disponible

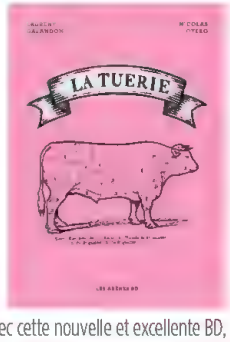
Sexagénaire inattendu

Mine de rien, depuis son apparition le 24 décembre 1959 dans les pages du journal Spirou, la série de **Jean Roba** est en passe de battre des records inattendus. Déjà, qui aurait pu imaginer qu'une bande dessinée en vase clos avec aussi peu de personnages arriverait à capter l'attention des lecteurs pendant soixante années ? Et c'est là que les meilleurs spécialistes en addictologie vont découvrir que **Boule et Bill** ont les mêmes vertus que certaines drogues très en vogue dans le milieu du rock'n'roll. Quoi qu'il en soit, depuis le décès de Roba en 2006, Boule, Bill et la tortue Caroline continuent leurs aventures sous la houlette de Laurent Verron puis de Jean Bastide, avec un succès toujours renouvelé. Recueil de gags imaginés par Roba, cet album Dargaud hors collection sera l'occasion de réviser la gamme de tours pendables si chers à Boule et Bill. ■ **GV**

BOULE ET BILL SPÉCIAL 60 ANS BON ANNIVERSAIRE !
Par Roba, Dargaud
Livre cartonné, 48 pages couleurs, 10,95 €, disponible

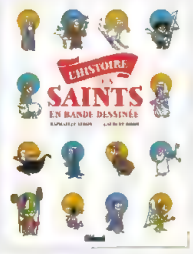
Actu saignante

Comme il faut s'y attendre, un scénario signé **Laurent Galandon** (*Lip, des héros ordinaires, Vivre à en mourir, L'Appel*) repose forcément sur un fond politique et social. ***La Tuerie*** ne fait pas exception et parle d'un ancien taulard et, surtout, des pratiques douteuses d'un petit abattoir de campagne. Superbement illustré par **Nicolas Otero**, ce thriller ultra sanglant se déroule dans un univers du travail où personne de sensé n'ira gagner sa croûte. Yannick sort de prison et va se faire embaucher à l'abattoir Gourdin où son frère a trouvé la mort. Il commence au poste le plus dur, celui où les bêtes sont mises à mort. Avec cette nouvelle et excellente BD, Les Arènes vont largement contribuer à la pratique du véganisme. ■ **GV**



LA TUERIE
Par Galandon & Oterot, Les Arènes
Livre cartonné, 144 pages couleurs, 20 €, disponible

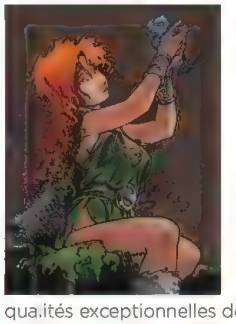
Saines lectures



À une époque où tout fout le camp, la lecture studieuse de ***L'Histoire des saints en bande dessinée*** est un exercice qui risque bien de rapporter le paradis à ses fidèles lecteurs. En une cinquantaine de fiches, les auteurs **Raphaëlle Simon** [scénario] et **Laurent Bidot** [dessin] ont synthétisé le CV de l'élite des calendriers vendus jadis par des facteurs mécréants. Au fil des pages où alternent textes de présentation et gags liés aux sujets disséqués, le lecteur féru de détails incongrus notera un certain penchant à l'exagération dans les dessins proposés par l'impie Laurent Bidot. Et le pire dans tout ça, c'est que les gags proposés sur le who's who des abonnés à une fin tragique sont, à notre grande honte, absolument poilants. À noter qu'un très instructif lexique a été astucieusement placé à la fin de l'ouvrage afin de culpabiliser toutes les personnes qui auront dépassé le seuil de rigolade autorisé. ■ **GV**

L'HISTOIRE DES SAINTS EN BANDE DESSINÉE
Par Simon & Bidot, Glénat
Livre cartonné, 96 pages couleurs, 17 €, disponible

La quête de l'oiseau du temps à la télé



En 2018, la version animée de la BD à succès *I Kill Giants* réalisée par le Danois Anders Walter avait beaucoup animé les soirées des fans de l'œuvre originale imaginée par le duo Joe Kelly et Ken Nimura. C'est donc avec un intérêt plus que certain que **Régis Loisel** et **Serge Le Tendre** ont appris l'annonce faite par le réalisateur quant à son désir d'adapter ***La Quête de l'oiseau du temps*** pour le grand écran. Pour l'instant, à part une couronne de compliments tressée par l'homme du 8e art sur les qualités exceptionnelles de cette BD *made in* Hexagone, aucune information technique ou date de production n'ont filtré à ce jour. C'est donc armé d'une bonne couche de patience que le monde de la BD attend d'en savoir plus. ■ **GV**

LA QUÊTE DE L'OISEAU DU TEMPS
est éditée chez Dargaud

CHARLELIE **COUTURE**
photographié par Jacques Gavard
© Jacques Gavard

On ne présente plus **CharlElie Couture**. Connu pour ses chansons dont les célèbres « Comme un avion sans ailes », « L'Histoire du loup dans la bergerie », « Tchao Pantin », « La Salle de bains »... il est également l'auteur d'écrits, de peintures, de sculptures, de photos et de collages. Cet artiste protéiforme nous a reçus à son domicile parisien à l'occasion de la sortie d'un livre de poèmes chez Castor Astral et de son nouveau disque qu'il va défendre en tournée, cette année. Une rencontre privilégiée et magique...

Par **Frédéric Bosser**

CHARLELIE OUTURE

... SUR LE **TRAIT**

CharlElie, que représente la bande dessinée pour vous ?
D'abord des lectures interdites, *Le Sapeur Camember* en premier lieu. J'adorais aussi parcourir les livres illustrés de Benjamin Rabier, qui s'est rendu célèbre notamment pour le dessin original de La vache qui rit. Par contre, impossible pour moi de lire *Bécassine*. Je trouvais les histoires tellement bêtes ! Ont suivi *Akim*, *Zembla*, *Blek le Roc*, *Mandrake*, *Pim, Pam, Poum*... que nous allions acheter au kiosque du coin. Puis sont arrivés les albums de *Tintin*, de *Lucky Luke* et bien entendu d'*Astérix*. C'était alors considéré comme des lectures secondaires par mes parents... sauf peut-être *Astérix* pour ses citations latines qui allaient nous permettre de progresser dans cette langue. Au sujet de cette dernière série, n'oublions pas qu'elle est un mensonge absolu puisque Goscinny s'inspire d'un village espagnol de Casamance qui a résisté pendant vingt ou trente ans aux Romains. Rien à voir donc avec les Bretons !

Le Sapeur Camember, par Christophe
© Christophe / Armand Colin

***Astérix* paraît dans *Pilote* !**
Nous étions abonnés à ce journal qui fut un choc pour moi...

Racontez-nous.
Dans ce journal, il était non plus question de fiction, mais bien du monde et de l'époque dans lesquels nous vivions. Cela passait par les histoires de Gotlib, Cabu [*Duduche*],

Pilote #646, couverture de Mandryka (1972)
© Mandryka / Dargaud

Patrice Leconte, Nikita Mandryka, Reiser, Goscinny, *Les Grandes Gueules* de Morchoisne, Mulatier et Ricord, etc. J'adorais aussi Giraud pour son évocation de l'Amérique avec *Blueberry*.

C'est ce que vous regardiez en premier...
Pour tous, c'était les inventions graphiques. En plus de tous ces gens, j'aimerais citer F'murrr, Saul Steinberg, Tomi Ungerer, dont j'adore le livre *America*, Willem, etc. Évoquer ce dernier me fait penser à tous les auteurs de *Charlie Hebdo* que je suivais assidûment.

Les As du Cerceau
Tulipe dite la champion
FRANZ dit Terre à terre
Pampin le maricolle
Les deux amoureux naïfs
Paul
Ninette
monsieur l'équilibriste
Baldaquin dit: Le Tapeur
Maréchal: il est superbon mais il n'a pas de sur-moi
Et enfin, le maître à penser de l'école moderne

CharlElie Couture : ***Les As du cerceau***
(œuvre de jeunesse, date inconnue)
© CharlElie Couture

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous disiez ne pas pouvoir lire Olivia Clavel à cause de ses fautes d'orthographe...
Je confirme, encore que maintenant, avec Internet, cet aspect a été laminé. Entre les fautes d'orthographe et les erreurs de grammaire sur ce support, il y a de quoi être désespéré. Il ne sera plus possible de revenir en arrière dans ces deux domaines. Fort heureusement pour moi, il y avait à côté d'elle Pascal Doury et Bruno Richard, les créateurs de la revue *Elles sont de sortie*, le groupe Bazooka que je découvre dans *Actuel* et *Libération*... C'est une autre révolution qui se trame, là aussi !

Vous n'avez jamais essayé de travailler avec eux ?
J'aurais pu car nous avions des connaissances communes, mais comme j'assumais moi-même mes maquettes de disque, je n'étais pas dans le besoin. Comme un disque est pour moi une œuvre globale, j'aime m'offrir le luxe de tout faire, encore maintenant d'ailleurs. Cela dit, pour la pochette du *Pêcheur* (1979), j'ai été influencé par leur travail. En fait, j'ai été décomplexé par la maxime punk qui disait : « *Puisque rien n'a d'importance, tout est possible !* »

Est-ce pour cela que vous vous lancez dans des scénarios de bandes dessinées comme *Fourrures et Bikinis* avec Rémi Malingrëy, *Loin du mythe* par Vincent Gravé, mais aussi de courtes histoires avec votre compagne de l'époque, Mah Duboy (qui est aussi l'auteure de la couverture de disque *La Suprême Dimension*) ?
J'ai même dessiné des histoires. Je viens de retrouver ces planches. Je voyais cela comme un moyen de m'exprimer parmi d'autres. Ce qui me fascinait chez Andy Warhol, c'est toute une pensée qui gravitait autour de lui : peinture, cinéma, musique, etc. Nous sommes dans la culture rock, c'est-à-dire une culture qui va s'amplifier, comme une guitare électrique va le faire vis-à-vis d'une guitare à cordes.

Le Passager clandestin, par Loustal
© Simenon & Loustal / Omnibus

Dans la pile que vous avez à côté de vous se trouvent des albums de Loustal…
J'aime ses ambiances ! Son travail sur Georges Simenon est admirable. Cet auteur m'a ouvert les yeux sur le principe de l'ennui. Il y a dans ses albums cette notion d'attente, de situations qui n'en finissent pas. Le temps prend tout son sens chez lui… Il faut se laisser s'en imprégner. Loustal est capable d'exprimer des sensations sans les mots.

Qui d'autre ?
Je regarde aussi Tomi Ungerer, Benoit Van Innis, Saul Steinberg, Sempé, Gary Larson, Liberatore, Serge Clerc, Théo van den Boogaard, Hugo Pratt, Muñoz, Alex Varenne, Martin Veyron, Gérard Lauzier, etc. Dans l'art, c'est la règle des trois « W » : *Who, What, When*… soit Qui, Quoi, Quand. En effet, il faut toujours voir qui réalise l'œuvre, et surtout bien se renseigner sur son contexte. Sans cela, impossible de bien la juger. Crumb est l'exemple type de l'artiste lié à son époque. Il est aujourd'hui, de mon point de vue, un petit peu moins intéressant…

Il était une fois en France, par Nury & Vallée
© Nury & Vallée / Glénat

Le temps prend tout son sens chez lui… Il faut se laisser s'en imprégner. Loustal est capable d'**exprimer des sensations sans les mots.**

Et la BD classique et historique, genre celle de François Bourgeon ?
J'ai eu du mal au début, mais ses histoires sont tellement riches et intelligentes que je me suis laissé porter. Dans son travail, il n'y a pas que du trait. J'aime le comparer à Jacques Callot. Sinon, en matière d'ambiances, j'aime aussi beaucoup le travail de Muñoz sur *Le Bar à Joe*, d'Hugo Pratt sur *Corto Maltese* avec cette mise en scène très proche de celle du cinéaste Eisenstein. Dans l'*artbook* de Chabouté chez Glénat dont je viens de signer la préface, il y a un travail d'ambiance formidable. C'est très fort… Pour la petite histoire, j'ai aussi signé une autre préface récemment, celle de l'album de Matejka et Issaly, *Les Aurores de North Pole* aux éditions Cerises et Coquelicots. C'est un polar super bien foutu !

On vous imaginait amateur de Tardi, de Forest, de Gillon…
Bien entendu ! J'ajoute Buzzelli, Guido Crepax…

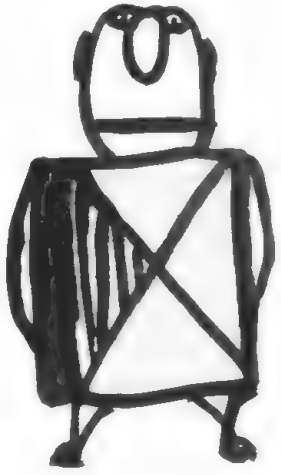
Quand vous achetez des bandes dessinées, quel est votre critère ?
Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai été tenté par une bonne dizaine de BD vues dans une librairie. Comme je savais ne pas avoir le temps de les lire du fait de la sortie de mon disque, je me suis refréné. Mais c'était tentant… Un de mes derniers coups de cœur va à *Il était une fois en France* de Fabien Nury et Sylvain Vallée. L'histoire de ce ferrailleur qui magouille pendant la guerre est passionnante, ne serait-ce que par la complexité de son personnage principal.

CharlElie Couture : poème illustré en bande dessinée (œuvre de jeunesse, date inconnue)
© CharlElie Couture

Qu'est-ce qui vous plaît dans le support dit « bande dessinée » ?
Le mot dessin ! J'aime cette frénésie du dessin, cet art de maniaque. Tous les dessinateurs que je connais se cachent dans le dessin. Il est amusant de constater que, quand je dessine en public, lors de tournées, pendant un enregistrement ou lors de la promotion d'un livre ou d'un disque, personne n'ose me déranger. Mieux, tout le monde se tait et essaie de voir ce que je fais... Le dessin a cette vertu. Pour en revenir à la bande dessinée, le père de ma première femme est Claude Dubois, le dessinateur de *Sylvain & Sylvette*. Il a une vie réglée, organisée, précise, limite monacale. Dès qu'une histoire est finie, une autre redémarre. Il vit avec ses animaux imaginaires toute la journée... Dans un tout autre registre, mon ami Chabouté agit avec une précaution et une méticulosité de dingue. Cette constance inouïe, cette minutie, nous, les gens « normaux », nous ne l'avons pas car nous passons d'une chose à une autre. Reste à définir ce qu'est le mot « dessin »...

J'allais justement vous poser la question...
C'est une écriture ! Comme chaque trait a une signification, c'est une vision précise et non globale des choses représentées. Un dessinateur ne fait que chercher des réponses pour représenter le monde qui l'entoure. Il va par exemple réfléchir à ce qu'est un robinet, une bicyclette... là où les autres se contentent de s'en servir. Le dessin est une définition du monde, quand la peinture va être une réflexion globale, indéfinie, floue, etc. En fait, l'art invente des questions, là où le dessinateur va essayer de trouver des réponses.

Un exemple ?
Je dirais le lièvre de Dürer. Cet artiste dessine tous les poils de cet animal avec une minutie infinie. Le résultat est extraordinaire et intemporel. À côté de lui, prenons la *Colombe de la paix* de Picasso, qu'il a réalisée en trois secondes mais qui a nécessité des années et des années d'apprentissage. Attention, je ne vais pas faire de jugement aujourd'hui, ni dire ce qui est mieux. Je veux juste dire que les deux propositions sont là, qu'elles sont différentes et que les deux me plaisent.



CharlElie Couture : ***Pointillé*** (date inconnue)
© CharlElie Couture

Votre père a été dans la profession...
Pendant ses études d'architecture, il a été arrêté et torturé par la Gestapo avant d'être envoyé en camp, en août 1944, via le dernier train de la mort. Quand il a été libéré par les Américains dix mois plus tard, il pesait 44 kg pour 1,84 m : autant dire que c'était un squelette vivant. Pour vivre, il est devenu professeur en histoire de l'art puis antiquaire décorateur. Cette double formation a fait qu'il m'a élevé dans l'idée que toutes les choses ont un sens. Nos échanges ont, par la suite, porté sur ce sujet, comme sur les grandes différences entre artistes et artisans. Lui défendait la conscience et donc le savoir-faire, et moi, la question de l'intention. À force de débats, nous sommes arrivés à une entente qui était de considérer que l'artisan est un archer qui connaît

Find your Greatness, peinture (New York, 2012-2016)
© CharlE ie Couture

le but à atteindre et qu'il se sert de son talent pour atteindre le cœur de la cible À l'inverse, l'artiste est dans l'intention et il utilise l'énergie qu'il a en lui pour l'exprimer. En résumé, l'artiste s'efforce d'inventer des questions, là où l'artisan cherche à y répondre. Quand j'ai exposé à Rodez, le directeur du lieu m'a dit que Soulages n'aimait pas que l'on dise que ses œuvres sur papier étaient des dessins. Je comprends tout à fait sa position. Cet artiste ne cherche pas à définir le monde qui l'entoure par le trait, qui est le propre du dessin.

J'aime cette frénésie du dessin, cet art de maniaque. Tous les dessinateurs que je connais se cachent dans le dessin.

A Day Like Another, technique mixte (New York, 2014)
© CharlE ie Couture

Qui est pour vous le plus grand des dessinateurs ?
Je dirais Saul Steinberg. Jeune, je récupérais les dessins d'humour que ma mère découpait dans la presse avant de les coller dans un cahier. Parmi eux, Bosc, Chaval et donc Steinberg. J'aimais l'humour et le côté étrusque de leurs dessins. Ils montraient qu'il était possible de ramener quelque chose à l'essentiel.

Vous-même, vous dessinez...
Je ne suis pas dans la même recherche qu'un auteur de bande dessinée ! J'ai pris l'option « Arts », c'est-à-dire entrer dans le sens de l'image et ne plus m'arrêter à sa forme. Si, au début, ma relation à l'image était centrée sur mon nombril, je me suis peu à peu tourné vers l'intériorité et vers le rapport intérieur-extérieur, vers ce qu'une image représente.

Quand vous dessinez des portraits ou des lieux, c'est avec l'envie de les capter ?
Cela m'aide à passer agréablement le temps... Il m'arrive aussi d'en faire avant de m'endormir. En peinture, je suis plus dans l'urbain et les ambiances que dans l'être humain.

CHARLELIE COUTURE EN QUELQUES DATES

1956 : Naissance à Nancy (France)

1978 : Sa thèse de fin d'études aux Beaux-Arts de Nancy s'intitule « Polymorphie de l'esprit »

1981 : Il est le premier artiste français signé par Chris Blackwell sur le label anglo-américain Island Records, aux côtés de U2, Grace Jones, Robert Palmer

2010 : L'album *Poèmes rock* enregistré à New York est classé dans le Top 25 des albums qui ont marqué l'histoire du rock en France

2004 : Il part s'installer à New York

2010 : Il inaugure et gère The ReGallery, un lieu de rencontres unique, à la fois son atelier et sa galerie sur la 37e Rue, en plein cœur de Manhattan (NY)

2014/2015 : La Ville de Nancy et la galerie Poirel présentent une grande exposition rétrospective *CharlElie, NCY – NYC* qui réunit pour la première fois une centaine de tableaux, autant de photos, de sculptures et des installations, soit plusieurs centaines d'œuvres réalisées de son adolescence à cette année 2015

2017 : Écœuré par la politique du nouveau président Donald Trump, CharlElie décide de rentrer s'installer en France

2019 : En tournée dans toute la France (renseignements : www.charlelie.com)

CharlElie Couture a enregistré vingt-cinq albums et fait plus de mille cinq cents concerts à travers le monde sur les cinq continents

Il a composé une vingtaine de musiques de film dont *Tchao Pantin*, *La Sueur des pains*, *La Petite Amie d'Antonio*, *L'Appel du loup*

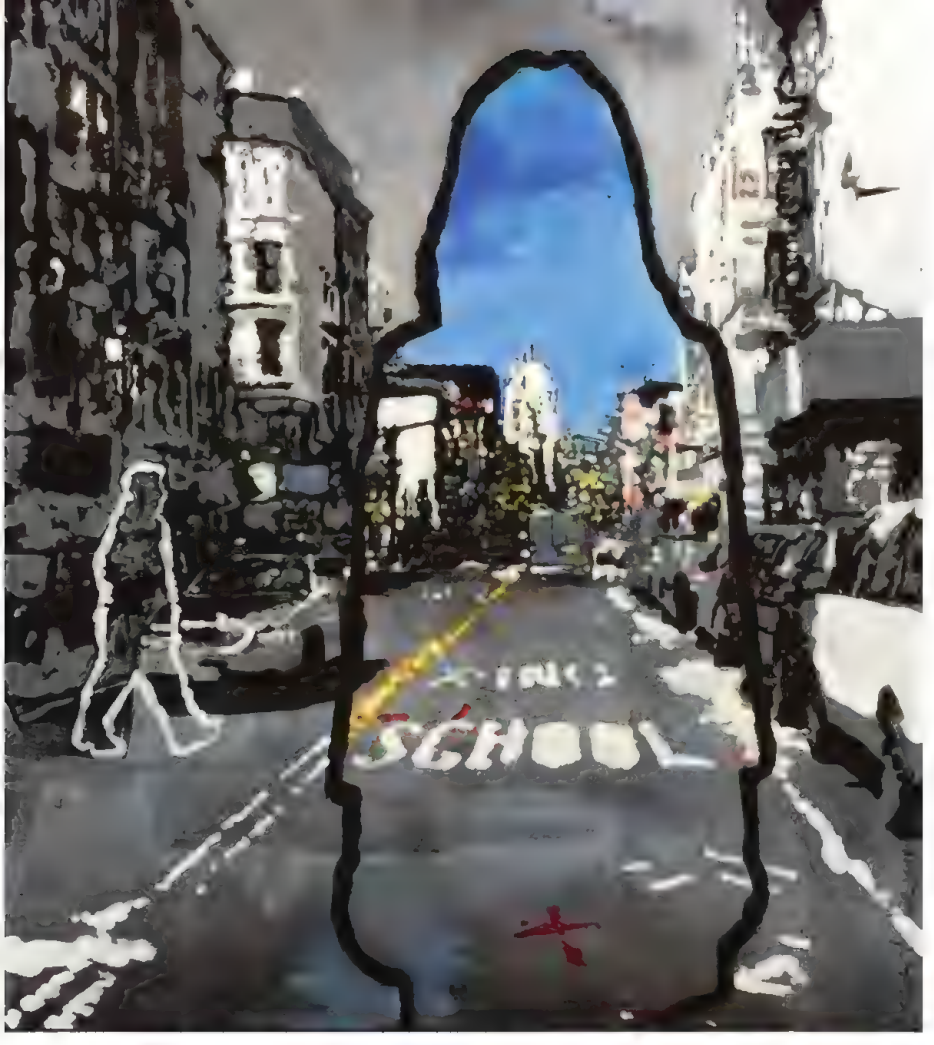
Ses peintures, photos et dessins sont régulièrement exposés en France, en Belgique, en Suisse, aux États-Unis

Vous êtes quand même plus intellectuel en peinture que dans vos autres activités artistiques...
Tout à fait ! La peinture est ce que j'appelle la culture « Canard WC », en ce sens que ce doit être une chose qui se diffuse. Et comme un tableau, une fois fini, ne va plus bouger, j'essaie d'y introduire des strates pour qu'il ait plusieurs degrés de lecture. C'est le grand drame des dessinateurs « purs » qui se mettent à la peinture. C'est souvent d'un grand ennui car il n'y a justement pas ces différents degrés de perception. Il manque le grain, la matière, la gestion des formats et de l'espace...

C'est ce que vous cherchez en entrant aux Beaux-Arts de Nancy ?
Au départ, je voulais être décorateur de cinéma. Une fois inscrit, j'ai appris la gravure, la peinture, la photographie, etc., et comme dans chacune de ces activités, je devinais des choses intéressantes à développer, j'ai opté pour la théorie de la multiplicité. C'est dans cette approche que je me sens le mieux. Elle est finalement assez proche de celle de Jean Cocteau ou des artistes de la Renaissance.

À New York, vous aviez votre atelier à l'arrière de votre galerie...
C'était chronophage ! Cette relation avec les visiteurs et donc la « vraie vie » était passionnante à vivre. Si cela m'a permis de mieux formuler mes questionnements, je ne le referais plus car au final, cela me prenait beaucoup trop de temps. Je m'étais inspiré de Keith Haring qui en avait fait de même. Je l'ai fermé

The Schrift, technique mixte (New York, 2015)
© CharlElie Couture



Blue Head, peinture (New York, 2017)
© Char Elie Couture

DERNIER LIVRE :

MÊME PAS SOMMEIL
CASTOR ASTRAL
Recueil de cinquante poèmes inchantables

DERNIER DISQUE :

MÊME PAS SOMMEIL
PIAS
LABEL : RUE BLEUE/FLYING BOAT
Formats : vinyle et CD

il y a trois ans avant de rejoindre dans un autre atelier new-yorkais toute une communauté d'artistes venus du monde entier. Puis Donald Trump a été élu et j'ai décidé de revenir en France. Ici, je n'ai pas les mêmes motivations plastiques...

C'est-à-dire ?
La France est un pays de mots dans lequel j'ai un plaisir sans fin. J'écris tous les matins, au moins une heure ou deux, ce que je ne faisais pas à New York. Là-bas, de 10 heures à 20 heures, j'étais à mon atelier et faisais principalement de la peinture. Mes questionnements étaient d'abord et avant tout visuels. Cela dit, depuis mon retour, j'ai déjà organisé six expositions conséquentes, notamment à Strasbourg, Valence, Montréal et Rodez. À chaque fois, j'ai montré des choses très variées comme des sculptures, des aquarelles, des collages, des acryliques, etc.

Au fait, pourquoi être parti à New York en 2003 ?
À la mort de mon père, avec qui j'ai toujours été en compétition, j'avais besoin de me reconstruire et de mieux me connaître. Je me suis dit qu'en allant dans un autre pays, ce serait possible. J'y suis resté quinze ans et je ne regrette pas ce choix...

Le fait d'avoir plusieurs cordes artistiques à votre arc est-il une bonne ou une mauvaise chose ?
En France, c'est plutôt mauvais. Un ami m'a récemment dit que si je n'avais œuvré que dans un seul domaine, j'aurais sûrement réalisé des chefs-d'œuvre. Cela sous-entendait qu'en ayant couru plusieurs lièvres à la fois, je n'avais au final rien fait de bon.

Comment définiriez-vous votre style ?
Abstract-poétique ! Au début, ma peinture était très narrative, puis je m'en suis détaché. Pour répondre complètement à votre question, je dirais que je suis un poète. Je l'ai compris avec mon dernier livre paru chez Castor Astral, *La Mécanique du ciel*. C'est un recueil de textes inédits écrits entre 1973 et 2017 accompagnés de plusieurs dessins de mon cru.

Là encore, votre travail est très cérébral...
C'est ma faiblesse et ma force ! Ma diversité est reliée par une chose : la poésie. Ma poésie se traduit par des images ou de la musique. Après, si on s'en tient aux apparences, je ne pense pas qu'on puisse comprendre mon travail. Il faut voir l'ensemble... Mon père disait qu'une œuvre devait parler par elle-même. Sur ce point, je ne le suis pas toujours. Chacune de mes œuvres est la conséquence des précédentes. Dans ce sens, je suis plus proche d'un Joseph Beuys que d'un Tomi Ungerer par exemple, sachant que je considère ces deux artistes comme de très grands. La peinture est une fenêtre ouverte sur le monde extérieur... ■

Chaque trimestre, *Les Arts dessinés* demande à un créateur d'illustrer les sept péchés capitaux. **Pol Turgeon** se plie à l'exercice pour notre septième numéro

LES

7 Péchés capitaux

© Photo : Odile Boisvert

POL **TURGEON**

PEINTRE, ILLUSTRATEUR
Dernière exposition
7e Biennale du dessin, Le Passage
Musée des Beaux-Arts de Mont-Saint-Hilaire
(Québec, Canada / Mars - Mai 2019)

La paresse
D'après *La Grande Odalisque* de J.-A.-D. Ingres
Monotype à l'huile, gouache, graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique
© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

L'envie

Monotype à la gouache, graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique

© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

La colère

Monotype à l'huile, gouache, graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique

© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

La vanité
D'après *Le Baiser* de J. P. Witkin
Monotype à la gouache graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique
© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

La gourmandise
Monotype à l'huile, gouache, graphite et vernis sur papier Stur el enge avec montage numérique
© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

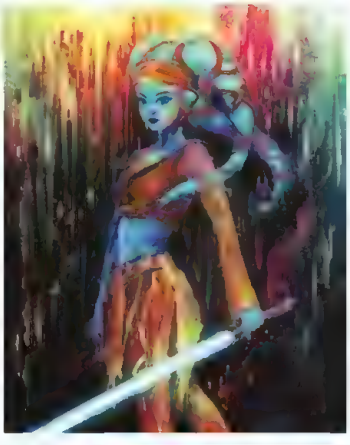
La luxure
Monotype à l'huile, gouache, graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique
© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

L'avarice

Monotype à l'huile, gouache, graphite et vernis sur papier Stonehenge avec montage numérique

© 2019 Pol Turgeon pour *Les Arts dessinés*

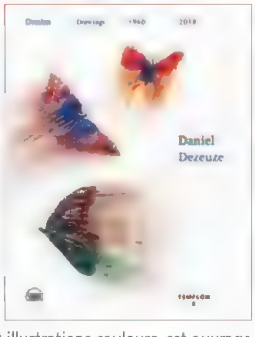
Les femmes au pouvoir



Pour ceux qui pensaient à tort que *Star Wars* était une affaire d'hommes, **Amy Ratcliffe** met un *high kick* direct dans la mâchoire de la légende avec son ***Star Wars : Femmes de la Galaxie***, un très beau livre comme la maison **Huginn & Muninn** sait en fabriquer. À l'intérieur de ces pages riches en illustrations, ce sont pas moins de 75 portraits de femmes qui ont été répertoriés et détaillés par l'auteur qui a passé au crible les films, les dessins animés, les romans, les bandes dessinées... bref, toutes les déclinaisons possibles et imaginables de la franchise la plus célèbre jamais produite au monde. Parmi les illustratrices qui ont participé à l'élaboration de ce livre officiel, il y a du beau monde comme la Française Elsa Charretier, Annie Wu, Sarah Scudgeil Wilkinson, Christina Chung ou Annie Stol.... **GV**

STAR WARS : FEMMES DE LA GALAXIE
Par Amy Ratcliffe, éditions Huginn & Muninn
Livre relié, 232 pages couleurs, 26,95 €, disponible

Du chaos surgit la danse des sens



Dans la série mieux vaut tard que jamais, ces quelques mots sur le livre édité par **Skira**, ***Daniel Dezeuze, Dessins Drawings 1960-2018***, qui reprend le catalogue de l'exposition qui s'est achevée le 9 mars dernier. Partie intégrante du mouvement Supports/Surfaces lancé en 1970, Daniel Dezeuze se fait connaître en remettant en question tout ce qui touche à sa propre création. De cette quête du questionnement, il développe un intérêt passionné pour tout ce qui est couleur. Livre grand format avec plus de 300 illustrations couleurs, cet ouvrage bénéficie des commentaires éclairés des deux grands critiques d'art que sont **Olivier Kaeppelin** et **Pierre Manuel**. **GV**

***DANIEL DEZEUZE**, DESSINS DRAWINGS 1960-2018*
Par Kaeppelin & Manuel, éditions Skira
Livre relié, bilingue anglais & français, 320 pages couleurs, 45 €, disponible

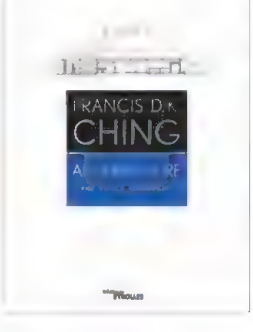
La démesure lui va si bien

À l'occasion du 350e anniversaire de la mort de **Rembrandt**, les éditions **Taschen** frappent un grand coup en mettant sur le marché un énorme pavé dans tous les sens du terme. Qualifié d'édition XXL, l'objet est tout simplement hors normes, gigantesque, magnifique et... de poids. À l'intérieur, le passionné y retrouvera les 708 dessins du peintre tous imprimés en couleurs d'une manière irréprochable, ainsi que ses 314 gravures. Soigneusement compilé et commenté par deux des plus grands experts au monde, **Peter Schatborn** et **Erik Hinterding**, cet ouvrage monumental réalisé avec soin apporte un éclairage aussi exceptionnel que nouveau sur Rembrandt van Rijn. La minutie de l'impression permet sans aucun problème de voir des détails insoupçonnés qui montrent et démontrent encore tout le génie pictural du peintre. Pour un prix qui vaut le moindre des euros demandés, l'amateur de belles choses va pouvoir s'autoriser le droit de poser son nez à même l'histoire de l'art. **GV**

***PREMBRANDT**, TOUS LES DESSINS ET TOUTES LES EAUX-FORTES*
Par Schatborn & Hinterding, éditions Taschen
Livre relié, 756 pages couleurs, 150 €, disponible

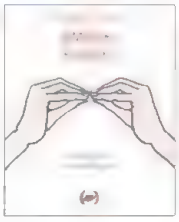
Les principes de base

La forme, l'espace et l'organisation sont les principes de base de l'architecture, comme le décrit **Francis D. K. Ching** dans ***Architecture***, un livre désormais considéré comme un grand classique de cette discipline. À travers de nombreux exemples qu'il a lui-même dessinés, l'auteur décrit par le menu comment mener à bien n'importe quel projet à partir de la table à dessin et les connaissances qui vont avec. Réédité à de nombreuses reprises et régulièrement remis à jour pour coller aux réalisations du moment, cette version proposée par **Eyrolles** bénéficie d'une traduction soignée réalisée par Valérie Carreno et d'une supervision technique par Marie-Alexandre Perraud. **GV**



ARCHITECTURE
Par Francis D. K. Ching, éditions Eyrolles
Livre broché, 464 pages couleurs N&B, 39,90 €, disponible

Dites-le avec les mains



Ce n'est pas tous les jours qu'un projet aussi fou sort de la boîte à lettres de la rédaction. L'auteure-illustratrice **Pénélope** et l'auteur **Levent Beskardès**, poète-comédien sourd, ont réalisé à quatre mains le premier livre accordéon pour personnes sourdes et malentendantes. Écrit directement en langue des signes, ce livre en leporello contient deux poèmes sur le thème de la couleur rouge et de la couleur bleue. Troisième ouvrage réalisé par Pénélope en langue des signes, ***Amour... Rouge*** est le plus novateur tant sa conception sort de l'ordinaire en donnant une impression de rythme et de mouvement de danse aux signes qui défilent sous les yeux des lecteurs. ■ **GV**

AMOUR... ROUGE, *POÈMES-COULEURS EN LANGUE DES SIGNES*
Par Pénélope & Beskardès, éditions Les Grandes Personnes
Livre en leporello, 52 pages couleurs, 16,50 €, disponible

Le coin Hazan

Qui ne s'est jamais senti un peu benêt en regardant un tableau dont le sens lui échappe complètement ? Qu'à cela ne tienne, maintenant, tout le monde va se précipiter sur ***Le Sens caché de la peinture*** par **Patrick de Rynck** et **Jon Thompson**, dans lequel les deux érudits ont soumis à la question quelque deux cents œuvres du Moyen Âge à nos jours afin que personne n'ignore le moindre secret des œuvres d'artistes aussi différents que Botticelli, Degas ou Andy Warhol. Dans un autre genre, **Amélie Balcou** a imaginé un livre accordéon de plus de 200 pages pour raconter ***Les Fleurs par les grands maîtres de l'estampe japonaise***. C'est beau au point que nombre de lecteurs vont pouvoir renouer avec la nature comme la percevaient Hokusai et Hiroshige. ■ **GV**

LES FLEURS PAR LES GRANDS MAÎTRES DE L'ESTAMPE JAPONAISE
Par Amélie Balcou, éditions Hazan
Livre accordéon, 226 pages couleurs, 22,95 €, disponible

LE SENS CACHÉ DE LA PEINTURE
Par de Rynck et Thompson, éditions Hazan
Livre relié, 400 pages couleurs, 29,95 €, disponible

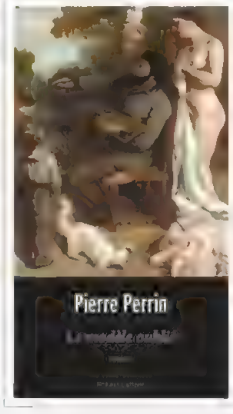
Pulp du Moyen Âge

Dans la série des bouquins plus lourds que l'air, les éditions **Taschen** publient ***Freydal. Medieval Games, Le Livre des tournois de l'empereur Maximilien Ier***, un libre incroyable dans lequel l'auteur **Stefan Krause** explique en quoi les récits légendaires de l'empereur Maximilien Ier sont responsables de la série *Game of Thrones* des siècles plus tard. Dans cette édition maousse costaud de 448 pages au format bien carré de 36 sur 36 centimètres, les amateurs de joutes, d'héraldique et de tout ce qui touche à la chevalerie vont retrouver la reproduction exacte des 255 miniatures commandées par l'empereur entre 1512 et 1515. Véritable document de référence, ce livre dévoile tout ce qu'il faut savoir sur les tournois du Moyen Âge tardif. Manuscrit trop fragile pour être exposé, il dormait jusqu'à présent dans une des chambres fortes du Kunsthistorisches Museum de Vienne. À la faveur du 500e anniversaire de la mort de Maximilien Ier, les éditions Taschen mettent cette pièce historique à la disposition de tous dans une édition qui vaut vraiment la peine qu'on sacrifie quelques écus à la culture. ■ **GV**

FREYDAL. MEDIEVAL GAMES, *LE LIVRE DES TOURNOIS DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN Ier*
Par Stefan Krause, éditions Taschen
Livre relié, 448 pages couleurs, 150 €, disponible

She's a model and she's looking good

Dans ce roman, **Pierre Perrin** se pose la question de savoir ce qu'est devenue Virginie Binet, modèle et maîtresse de Gustave Courbet pendant dix ans au point de lui donner un fils, Émile.



De cette liaison, rien n'a survécu car toutes les lettres échangées entre les deux amants ont été détruites. Pour retrouver le visage de Virginie, il faut mener l'enquête en allant voir sous les couches de peinture badigeonnées sur les représentations de l'aimée. Au fil des pages, c'est tous les événements historiques auxquels a été mêlé Courbet qui croisent le chemin de personnages célèbres comme Baudelaire, Proudhon ou Victor Hugo. Roman prenant, ***Le Modèle oublié*** sera le digne compagnon de toutes les publications qui sortent à l'occasion du bicentenaire de la naissance du peintre. ■ **GV**

LE MODÈLE OUBLIÉ
Par Pierre Perrin, éditions Robert Laffont
Livre broché, 224 pages, 20 €, disponible

MICHEL **BOUVET**
© Photo Xavier Bermudez

Michel Bouvet est une référence dans le monde de l'affiche. En attestent ses créations pour les Rencontres de la photographie d'Arles, la Fête de la musique et, plus récemment, le théâtre parisien de la Pépinière. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement aujourd'hui, c'est son usage du dessin dans ses créations. Extraits d'une interview centrée sur cet aspect, dont il est aussi beaucoup question dans sa monographie *Affichiste ! Les aventures de Michel Bouvet* que vient de lui consacrer Daniel Lefort aux éditions Alternatives.

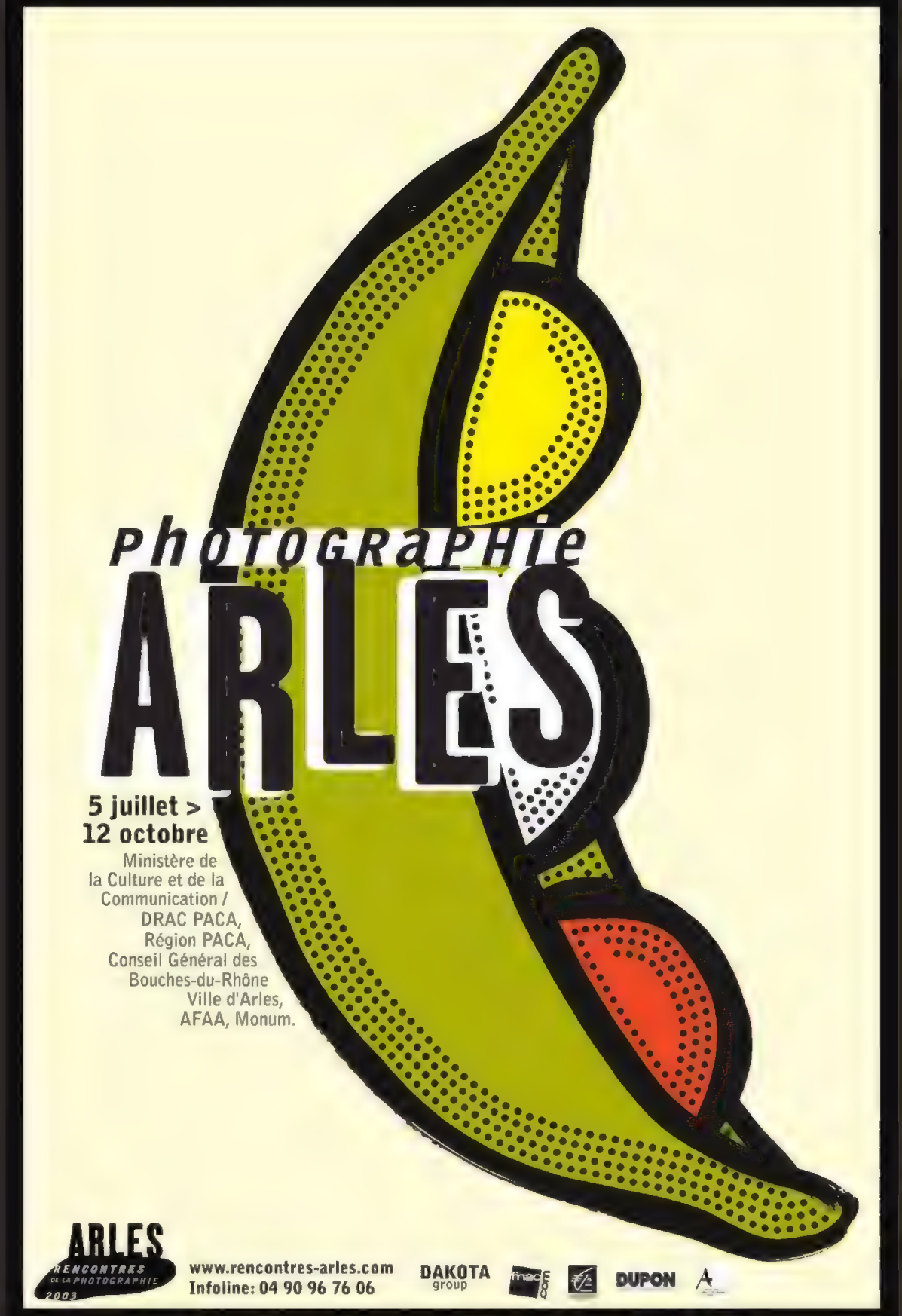
Un entretien avec **Frédéric Bosser**

MICHEL BOUVET

LA **GRAISSE** D'UN TRAIT...

Michel, parlons dessin. Dans un article paru récemment dans *Elle*, la journaliste parle d'un « *coup de crayon magique qui capte le regard* »...
Quand on me parle de coup de crayon magique, je pense plus à Saul Steinberg, Roland Topor, Tomi Ungerer ou Sempé qu'à moi, qui suis un grand complexé du dessin ! Dès les Beaux-Arts, j'ai côtoyé et observé des artistes bien plus virtuoses que moi. Quand je dis cela, les gens ont tendance à ne pas me croire. Mais très franchement, je ne suis vraiment pas un virtuose du dessin. Après, peut-être qu'en contournant les difficultés, mon dessin a, qui sait, fini par être considéré comme singulier et donner l'impression d'être virtuose.

Cette base en dessin, acquise aux Beaux-Arts dans les années 1970, vous permet d'avoir une cartouche supplémentaire par rapport aux graphistes qui opèrent directement sur ordinateur, sans passer par la case dessin.
C'est possible ! Le dessin est une façon synthétique de représenter le monde. Lors de mes études aux Beaux-Arts, en réalisant des peintures, des fresques ou des mosaïques, j'ai appris à travailler en grand. Cela m'a servi quand j'ai transformé mon activité de peintre en affichiste.



Les Rencontres de la photographie d'Arles, affiche 2003
© Michel Bouvet

So French, affiche pour une exposition au Japon (2014)
© Michel Bouvet

Mon rôle consiste **à transformer l'information en communication.** Je raconte une histoire à travers un texte et une image. J'aime cette relation complexe entre le fond et la forme.

Et non de graphiste ?
Je préfère dire affichiste car, finalement, je fais peu de graphisme. J'ai découvert l'affiche polonaise et tchèque lors d'un séjour à Prague, pendant mes études, en hiver 1977. S'y est ajoutée l'envie de sortir de mon atelier pour dialoguer avec le public. L'affiche est un art de la rue, et je voulais y participer. À mes débuts, elle était, en France, surtout destinée à des fins commerciales et non culturelles.

Dans les pays de l'Est, le dessin est très présent dans le domaine de l'affiche…
C'est vrai ! Pour autant, je ne voyais alors pas trop comment utiliser le dessin dans mon métier d'affichiste. D'ailleurs, ce ne fut pas systématique à mes débuts où j'ai beaucoup utilisé la photographie. Finalement, au fil des années, mon passé d'étudiant aux Beaux-Arts est remonté à la surface.

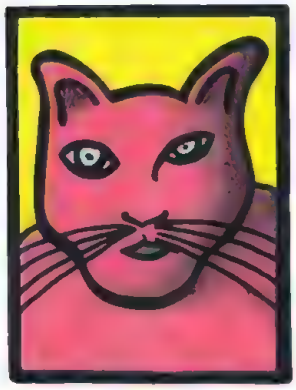
Aarbus International Poster Show, affiche pour une exposition au Danemark (2012)
© Michel Bouvet

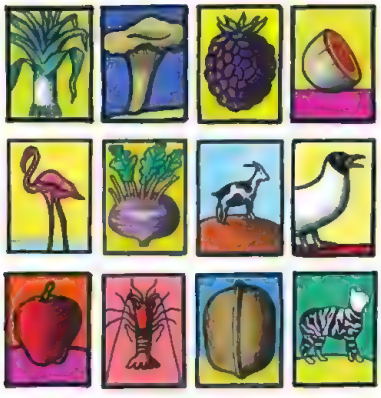
Peut-être aussi que votre dessin n'était pas assez abouti à ce moment-là ?
En effet, je n'en étais pas satisfait. Je cherchais un trait et une spontanéité sans les trouver. Le succès des premières affiches dessinées pour Arles m'a conforté et légitimé dans cette voie. Ce fut l'élément déclencheur. En trouvant la bonne épaisseur pour le trait, je me suis véritablement libéré !

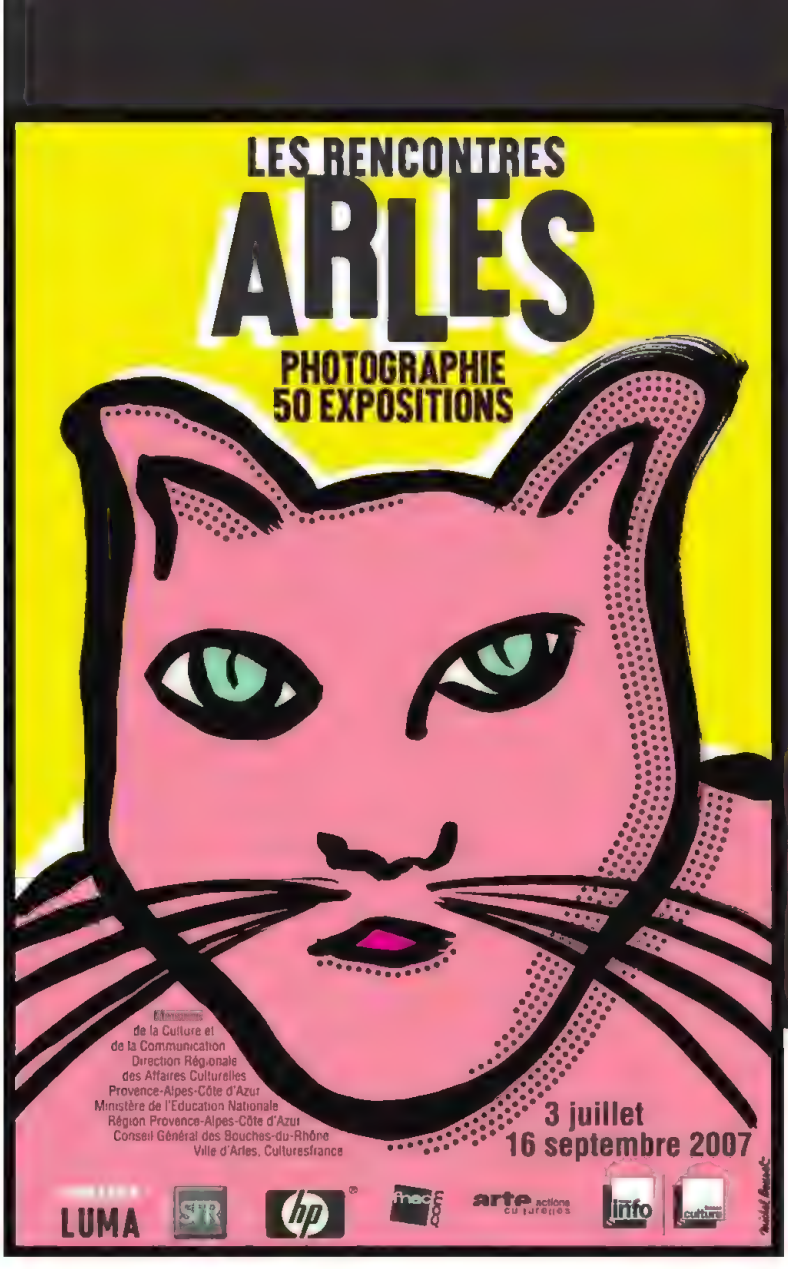
Quel est votre processus de travail ?
Je commence par des esquisses en petit format, de six centimètres par huit. Dessiner me permet de trouver des idées… Ces esquisses, je les soumets ensuite au commanditaire.

Pourquoi un tel format ?
Si cela fonctionne à cette taille, il en sera de même en grand format. Et, en petit, je peux à peu près dessiner tout ce que je veux. En plus grand, c'est moins le cas car j'ai tendance à vouloir trop m'appliquer. Or, en m'appliquant, je perds ma spontanéité et la fraîcheur dans mon trait. Je perds aussi cette notion d'incertitude ou d'accident qui fait souvent basculer un dessin. En agrandissant ensuite mes esquisses, j'accepte l'accident et l'inattendu. Cela me convient tout à fait et révèle, sans doute, ma singularité.

Les Rencontres de la photographie d'Arles, recherches et affiche definitive (2007)
© Michel Bouvet





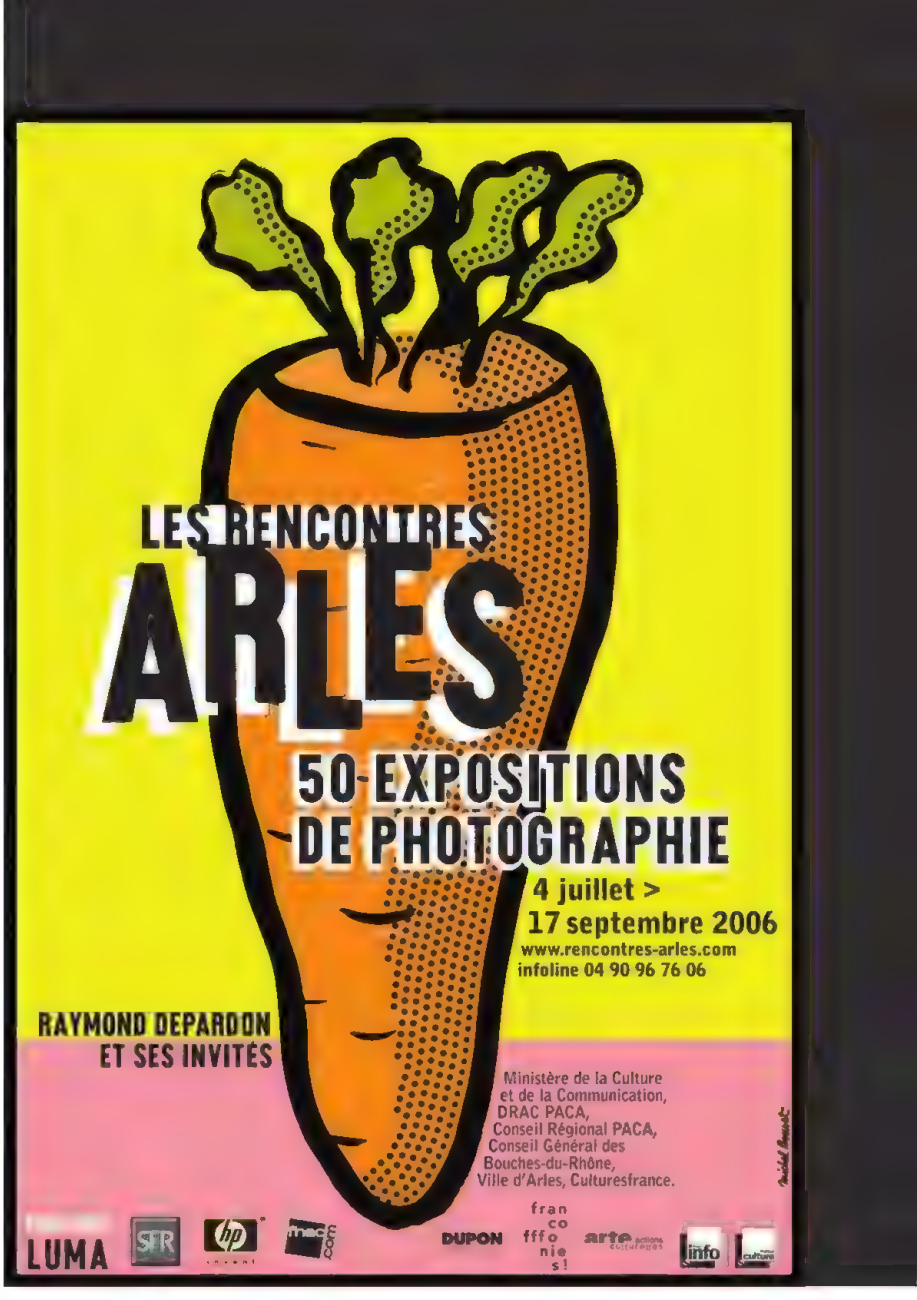


Comment faites-vous vos agrandissements ?
À la photocopieuse ! Puis, je place mes feuilles sur une table lumineuse et je reproduis mon dessin. Quand tout devient spontané et naturel, mon trait se libère et devient, je l'espère, intéressant. Je m'éloigne alors de mon dessin d'origine, ce qui explique que, très souvent, les derniers essais sont les plus intéressants.

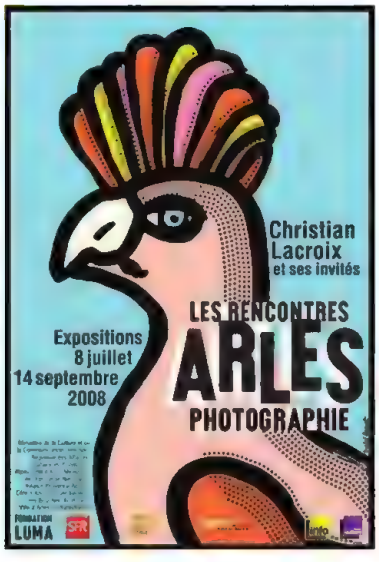
Avez-vous des exemples où le résultat est loin de vos esquisses préparatoires ?
Oui, par exemple l'affiche des Rencontres d'Arles avec un chat. Au départ, il était très réaliste. Mon commanditaire m'a tout de suite contacté pour me dire que mon chat était trop gentil, à la limite niais, et qu'il préférerait de loin un chat bizarre et plus punk. Du coup, je suis retourné à quelque chose de plus spontané, de plus décalé, de plus jeté. En fait, je ne reproduis jamais la réalité mais « ma » réalité, ce qui fait que les gens peuvent peut-être plus facilement adhérer à mon travail.

Comment en êtes-vous venu à proposer des fruits et des légumes pour les affiches d'Arles, à partir de 2002, en lieu et place des photos qui sont pourtant l'ADN de ce festival ? C'est comme si on ne faisait pas figurer un auteur de bande dessinée sur l'affiche du Festival d'Angoulême !
Dès mes premières propositions, il y avait ce dessin de piment. Je trouvais intéressant de ne pas proposer le médium photographique ni une photo d'un des participants au festival, histoire de trancher avec le passé et de ne favoriser personne. En 2001, le festival allait très mal, et il fallait créer un électrochoc pour l'édition suivante qui devait rompre avec tout ce qui avait été fait auparavant. Pour créer cette identité, ma première idée a été de travailler en noir et jaune, le jaune étant la couleur d'Arles, des tissus provençaux, du soleil... En proposant une approche décalée, je présumais qu'Arles allait retrouver son éclat. Mais jamais je n'aurais pensé que cette idée serait acceptée ni que les commanditaires de l'époque – François Barré, le président, et François Hébel, le directeur des Rencontres d'Arles – me suivraient à ce point ! Pourtant, le piment jaune sur fond jaune a été accepté. J'étais l'artisan de cette vision iconoclaste qui allait régner sur ce festival durant toute leur présidence. L'impact sur les professionnels, la presse et le public a été énorme ! Pour preuve, l'article paru dès le premier festival dans *Le Monde* parlait du choix de cette affiche, dès ses premières lignes...

Les Rencontres de la photographie d'Arles, affiche de l'année 2006
© Michel Bouvet



Du coup, vous décidez de continuer à décliner les fruits et les légumes sur vos affiches ?
Si nous avions trouvé ce style graphique pour la première édition, nous restions dans l'expectative pour la suite. Dans un premier temps, je ne savais pas si j'allais continuer dans cette voie. Ma proposition avec la gousse de petits pois étant finalement choisie, nous savions dès lors que nous allions porter cette idée sur les affiches des éditions suivantes.



Les Rencontres de la photographie d'Arles, affiche et recherches (2008)
© Michel Bouvet

C'est étonnant que les professionnels ne réagissent pas...
Je ne représentais ni un artiste ni un courant. Cette forme d'abstraction était confortable pour tout le monde. Quant à la réaction des photographes, je l'ai peu vécue. L'année du citron, en 2004, Martin Parr, directeur artistique associé, était un collectionneur compulsif et passionné par le graphisme ; il était donc bien placé pour comprendre la démarche. Cela m'a beaucoup aidé. Avec Raymond Depardon (affiche avec la carotte), ce fut plus dur. Il souhaitait des animaux, ce qui est arrivé plus tard...

Justement, pourquoi êtes-vous passé des fruits et légumes aux animaux ?
Après la nature morte, il était intéressant de passer au portrait ! C'est toute l'histoire de l'art que nous traversions ainsi. En utilisant les animaux et en leur imposant des couleurs différentes de celles qui les caractérisent, nous voulions dire aux spectateurs que la réalité telle qu'on nous la montre n'est pas toujours celle qui existe.

Le choix du chat, pour la première affiche animalière, s'est-il imposé tout de suite ?
Il fallait un chat punk pour marquer la rupture ! Le chat, c'est la grâce, mais aussi l'indépendance ; c'est le bon compagnon et le mauvais caractère. Cette affiche est l'une

de mes préférées, car elle parle de mon amour pour cet animal à la fois proche et éloigné des hommes.

Avez-vous esquissé d'autres animaux avant de vous décider ?
J'en ai fait beaucoup, et je regrette toujours que le panda n'ait jamais été pris ! *(Rires.)* Il fallait, avant tout, des animaux représentatifs de la programmation faite par François Hébel, qu'il m'a toujours soumise en amont. En 2008, sous la présidence de Christian Lacroix, l'image du casoar n'est pas neutre. Elle représente l'apparat, un aspect propre à la mode.

Votre grande connaissance de la photographie est aussi intéressante.
Je m'intéresse à cet art depuis longtemps, et je l'ai beaucoup pratiqué. C'est peut-être aussi pour cela que François Hébel a fait appel à moi pour la relance des Rencontres d'Arles.

Ça devient compliqué de réaliser une affiche efficace quand le nombre d'éléments à y insérer est de plus en plus grand. On pense, dans le cas d'Arles, au nombre de partenaires et sponsors qui explose.
Mon rôle, c'est de prendre en compte cette donnée, qui est le lot de tout affichiste. Travailler la place du texte sur une affiche est une chose que j'aime beaucoup faire. Il n'y a pas d'antinomie pour moi. Mon rôle consiste à transformer l'information en communication. Je raconte une histoire à travers un texte et une image. J'aime cette relation complexe entre le fond et la forme ; ces deux aspects fonctionnent ensemble pour que l'affiche soit meilleure. C'est pour ces raisons que je me suis révélé affichiste.

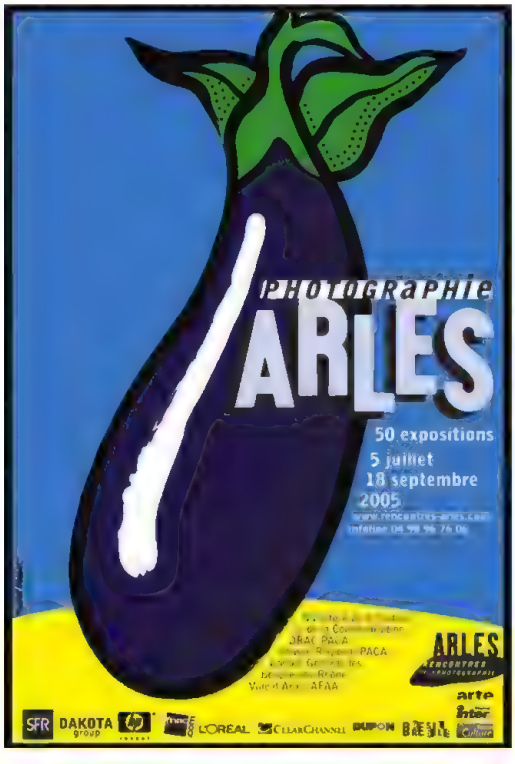
En général, je m'aperçois que quatre ou cinq images, et non une seule, feraient l'affaire. *(...)* C'est comme la vie, **il y a toujours plein de solutions.**

Vous disiez présenter plusieurs propositions à chaque fois. Est-ce une bonne chose ?
Je fais entre douze et quinze esquisses. Si les commanditaires jouent le jeu, c'est très confortable. Nous procédons, à chaque fois, par élimination. Diego Zaccaria, directeur du Centre du graphisme d'Échirolles, dit alors que l'on « *procède à la liturgie de l'affiche* ».

Le risque n'est-il pas que les commanditaires veuillent un peu de chacune de vos esquisses et que cela devienne un véritable casse-tête pour vous ?
Franchement, je n'ai jamais connu pareille situation. Au début, je faisais une ou deux propositions, mais je voyais bien que les commanditaires en attendaient plus. Certes proposer plus d'esquisses prend du temps, mais cela permet de s'imprégner du sujet et de la commande. C'est un vrai travail intellectuel. En particulier pour le théâtre où je dois lire plusieurs fois les pièces et dégager les lignes importantes. Après, c'est à moi d'avancer les arguments pour convaincre le commanditaire. C'est quelque part un jeu de poker menteur entre le commanditaire et moi. Mais dans un climat de confiance et d'échange.

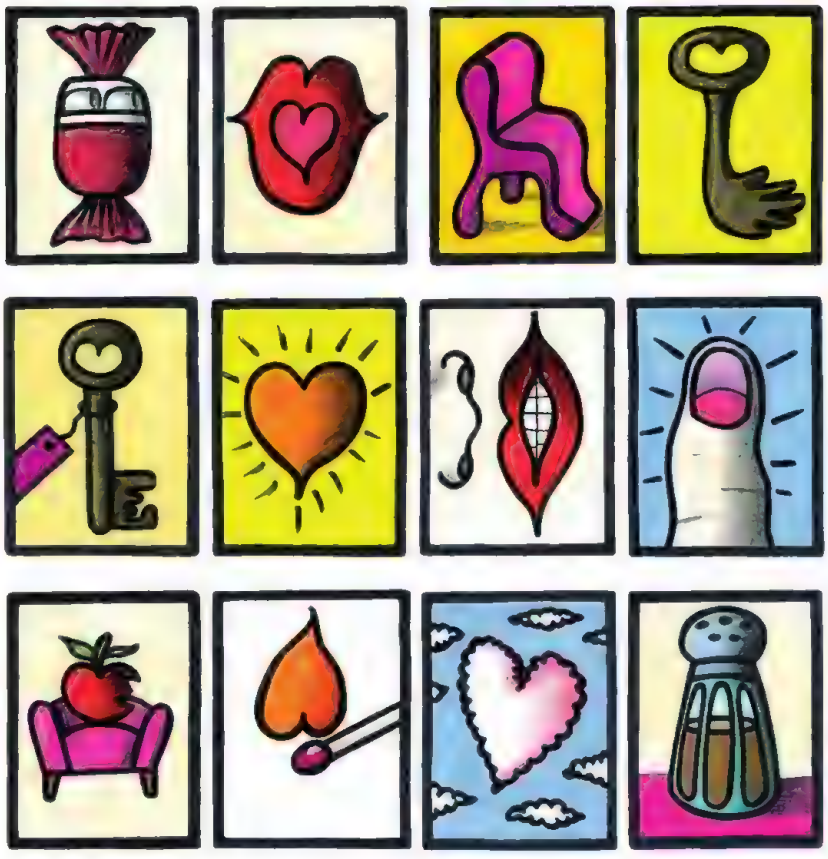
Il arrive que le choix se porte vers une image que vous aimez moins ?
Les esquisses me servent surtout à montrer un processus qui me conduira à l'image qui me semble la plus adéquate. Pour la petite histoire, ce procédé a beaucoup surpris mes confrères, ceux qui considèrent qu'il n'y a qu'une seule idée.

Que leur répondez-vous ?
Qu'il y a plein d'idées possibles ! En général, je m'aperçois que quatre ou cinq images, et non une seule, feraient l'affaire. Et ce, à chaque fois. Quand j'ai montré mes esquisses lors d'une exposition pendant les Rencontres d'Arles 2011, les visiteurs se demandaient pourquoi ce n'était pas telle ou telle autre idée qui avait été retenue. C'est comme la vie, il y a toujours plein de solutions.



Les Rencontres de la photographie d'Arles, affiche et recherches (2005)
© Michel Bouvet

Le Plaisir (théâtre La Pépinière), recherches
© Michel Bouvet



Vous reprenez les idées non retenues pour d'autres commandes ?
Jamais, ou alors inconsciemment. C'est tout le mystère de la création, tout est lié à notre vie quotidienne, à nos rencontres, à la période, au temps qu'il fait... Nous sommes tous des éponges. Je me nourris en permanence de ce que je lis, vois, entends ou vis...

Quels ont été vos plus grands chocs visuels ?
La biennale d'affiches de Mexico, en 1994. Elle m'a fait revenir au dessin et aux couleurs vives. Puis, il y a eu Osaka en 1995, lors d'une exposition rétrospective sur mon travail. J'ai découvert, au Japon, le monde du yin et du yang, celui du plein et du vide. Cela m'a permis de lutter contre le narcissisme de l'informatique, dominante à ce moment-là, et de ne pas devenir esclave de la machine. Dire, à l'époque, que la machine n'était qu'un outil, c'était compliqué. Quant à la souris, elle n'est rien de plus qu'un crayon.

Votre travail pour le théâtre de la Pépinière a aussi rencontré un énorme succès et a contribué à une très belle image de marque de cette salle.
Oui, et c'est assez inattendu pour un théâtre privé ! En général, ce sont les théâtres subventionnés qui adoptent pareille attitude. Que les gens apprécient mes affiches dessinées me surprend toujours car je continue à me sentir très peu légitime dans ce domaine, quoique je le pratique depuis tout petit.

Racontez-nous comment vous êtes arrivé à travailler pour ce lieu.
Les trois directeurs (deux hommes et une femme d'âges différents) m'ont contacté et sont venus à mon atelier. Ils étaient à la recherche d'une image décalée pour leur théâtre. Du jamais vu. Le challenge m'a plu. Nous avons imaginé ce logo et cette police de caractère, créée pour l'occasion, qui allaient cohabiter avec un dessin. Ce choix, considéré comme culotté pour un théâtre privé, le public l'a tout de suite adopté.

Vous vous inscrivez dans la lignée de l'affichiste Raymond Savignac !
Un maître pour moi ! J'ai eu la chance de le rencontrer et de l'interviewer en 1986. Ce qui nous réunissait, c'est le message à transmettre, puis sa traduction par la forme. Quand je dessine pour la Pépinière l'affiche avec l'allumette et la paire de fesses (pour la pièce *Le Plaisir*), « j'allume » quelque part le passant. Idem pour *King Kong Théorie*. Avec presque mille affiches collées simultanément dans Paris, c'est comme si j'imposais ma vision dans la ville !

UN TOURNANT DANS L'EFFERVESCENCE

King Kong Théorie (théâtre La Pépinière), affiche
© Michel Bouvet

En regardant votre travail, on pense aussi à Fernand Léger.
Lui aussi, je l'admire beaucoup. J'ai lu nombre de livres sur lui et son travail. Lors de mes études aux Beaux-Arts, je les détestais, lui et Savignac... Ce qui m'a fasciné plus tard dans leurs œuvres, c'est leur proximité avec les gens. Tous deux s'adressaient à tout le monde. L'affiche *Aspro* de Savignac a été, enfant, un choc pour moi. Il aura fallu du temps pour que je digère tout cela. Ils sont devenus mes modèles et le sont restés.

On vous classe parmi les artistes, pas parmi les affichistes !
J'entends souvent cela. Ce n'est pas à moi de juger. À titre personnel, je me considère comme un affichiste qui s'intéresse au concept, qui raconte une histoire.

Pensez-vous avoir créé une école ?
J'ai été souvent copié, mais cela ne me dérange pas car j'aime partager. Lors d'une visioconférence en 2016 à l'université d'Édimbourg, en Écosse, Milton Glaser, graphiste et typographe américain, fondateur du Push Pin Studio, a déclaré aux étudiants qu'il ne fallait rechercher ni l'argent ni la gloire. Je suis tout à fait d'accord avec lui. J'ai toujours porté en moi cette envie très forte de faire des choses, de rencontrer des gens...

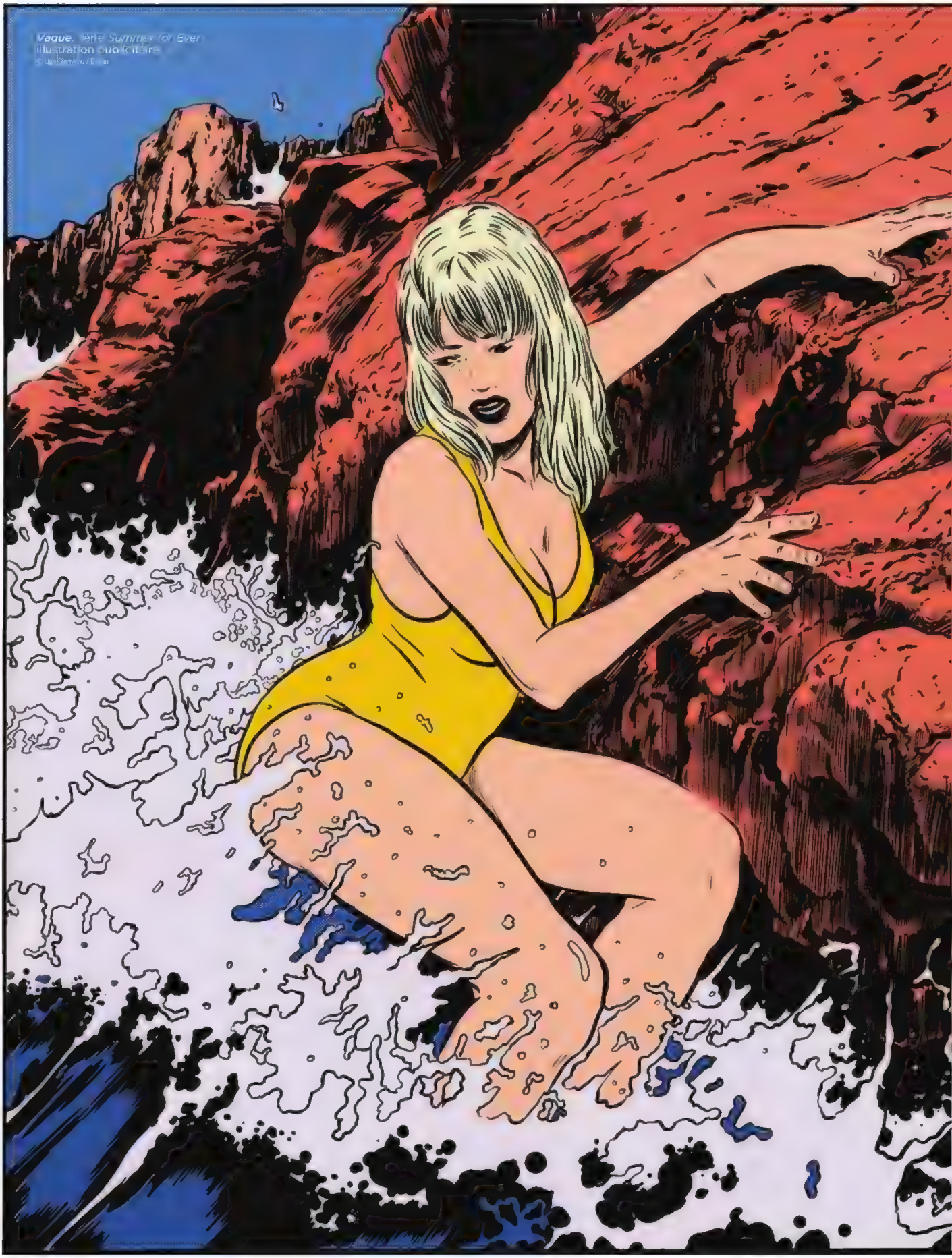
Vous êtes une « valeur marchande » tout de même !
Je m'adapte en fonction des moyens de chacun ! Je viens de faire de façon bénévole une affiche pour un festival que j'aime beaucoup.

En conclusion, nous aimerions revenir sur votre caractère très humain, à l'écoute et, surtout, toujours passionné...
Merci ! J'aime les gens. J'admire les talents des autres et n'éprouve jamais de jalousie envers quiconque. Je pense que chacun est singulier et qu'il peut apporter sa richesse à autrui. Mais je regrette que cet état d'esprit ne soit pas toujours partagé par tous.

AFFICHISTE ! LES AVENTURES DE MICHEL BOUVET
PAR **DANIEL LEFORT**
Éditions ALTERNATIVES,
Livre broché, 516 pages couleurs, disponible

Paris - Opéra
La Pépinière théâtre
théâtres parisiens associés
Un petit bonheur
Télérama
Coquin ! Le Parisien
Un vrai régal
Pariscope
À s'étrangler de rire
Le Canard Enchaîné
Une merveille
Figaro Magazine
Un bonheur...
Libération
Léger et licencieux
Le Monde
Le plaisir
d'après Crébillon Fils
7 r. Louis le Grand
Paris 2e - Mo Opéra
loc. 01 42 61 44 16
www.theatrelapepiniere.com
Adaptation et mise en scène Eric-Gaston Lorvoire. Avec Julie Judd, Fanny Gilles, Françoise Pavy, Guillaume Cramoisan et Jean-Marie Galey
Au violoncelle en alternance Dilan Roche, Laure Bouhey, Mélanie Badal
Scénographie Pierre-Yves Lepriace assisté de Bastien Forestier. Lumière Christian Mazubert. Costumes Dominique Borg avec la complicité de Christine Bernardet

Le Plaisir (théâtre La Pépinière), affiche
© Michel Bouvet



Vague, série *Summer for Ever*
illustration publicitaire
© Jean Bastien / Editions

Ugo Bienvenu est impressionnant. Il crée sa propre réalité, construite de dessins. Les liens que ses différentes pratiques dessinées entretiennent entre elles sont sa force, le secret de sa prospérité. Chacune soutenant, enrichissant l'autre pour l'accomplissement d'une œuvre nourrie de sa propre multiplicité : un dessin autonome donnera lieu à la création d'un film d'animation, et une trouvaille technique née de l'animation servira de base à un projet de bande dessinée. Ugo bienvenu, les secrets du magicien.

Un artiste présenté par **Frédéric Poincelet**

UGO **BIENVENU**
Autoportrait
© Ugo Bienvenu

UGO BIENVENU

LE DESSIN COMME **CONSTRUCTION DU RÉEL**

Qu'est-ce qui vous pousse vers le réalisme, quel rapport entretenez-vous avec lui ? Pourquoi le creuser, le fouiller ainsi ?
Je me suis rendu compte assez tôt que dessiner, pour moi, ça devait être parler du monde des hommes. Il m'a alors semblé que pour le traduire au mieux dans ses nuances, le réalisme était de mise. Au début, mon réalisme était fragile, trop stylisé. Je voulais conserver une gestuelle et une synthèse mais je voulais être plus juste dans mes poses, mes anatomies, mes perspectives pour rendre justement ces nuances du réel. J'aime retranscrire une attitude, une gestuelle, un relâchement du corps, etc. Tout cela est signifiant, tout cela raconte déjà quelque chose, il y a déjà une histoire dans un corps. Et avec le réalisme, je sais qu'il me reste beaucoup de choses à découvrir, que je peux et que je dois m'améliorer !

Vous allez jusqu'à le défendre, lui donner votre voix et même créer une maison d'édition. Doit-on considérer cela comme un manifeste ?
Je n'aime pas les manifestes, sorte de publicités qui veulent rendre leur sujet souvent plus gros qu'il ne l'est. C'est aussi trop cadrer les choses, donc exclure, ce qu'a fait André Breton. Quand on fait un manifeste, on tue par la même ce qu'on pensait créer, on annule forcément un potentiel. Je ne me résoudrai jamais à ça. Ce qu'il y a de fascinant dans

Naissance, extrait de *Préférence système*
© 2019 Ugo Bienvenu / Denoël Graphic

le réalisme, c'est qu'il peut absorber toutes les formes, le *cartoon*, le design, l'abstrait, etc. parce qu'ils constituent le réel. Donc pour moi, le réalisme est un outil de traitement, sûrement le plus vaste en dessin.

Votre maison d'édition se nomme Réalistes. Pourquoi ce terme ?
Réalistes est venu de mon goût pour le dessin réaliste, bien sûr, mais aussi et surtout de notre époque. Notre génération est contrainte au réalisme, nous ne pouvons pas nous projeter, prendre des risques inconsidérés, rêver comme la ou les générations d'avant nous.
Nous devons faire les choses à notre mesure, à notre taille, à notre main. Ce n'est pas un drame, ce sont les règles de notre époque. Et comme toutes les règles, elles aident autant qu'elles briment, il faut les épouser, se résoudre au réel comme on se résout à la gravité. Réalistes, c'est aussi le besoin de montrer le travail de gens que j'estime, de gens qui me réveillent quand je m'endors.

Notre génération est contrainte au réalisme, nous ne pouvons pas nous projeter, prendre des risques inconsidérés, rêver comme la ou les générations d'avant nous.

Quelles sont, pour vous, les limites de la stylisation ?
La stylisation, c'est ce qu'on ne contrôle pas, c'est notre code-barre. La stylisation, c'est ce que j'essaie de gommer au maximum tout en ayant conscience que c'est tout à la fois une bénédiction et un cauchemar. C'est pour ça que je n'aime pas trop le travail des gens qui foncent dans une stylisation très tôt et qui, sans s'en rendre compte, se créent une prison. Il faut se garder des espaces de liberté, des portes et des fenêtres ouvertes pour pouvoir augmenter, améliorer, sinon on peut très vite tourner en rond dans son système. Le réalisme, encore une fois, permet tout, à nous de nous emparer de sa complexité, de son foisonnement, de ses détails.

Illustration pour la pochette de l'album ***Sphere of Existence*** (Antoine Kogut, Versatile Records)
© Ugo Bienvenu / Versatile Records

Comment placez-vous vos ambitions de dessin selon vos différentes pratiques – dessins, illustrations, bandes dessinées et animation ?
En animation, il s'agit de rationaliser le trait, le volume, de le rendre reproductible par une autre main que la sienne. Ce qui rend mon travail en animation, je pense, différent du reste de la production, c'est que je m'y suis assez peu résolu. J'ai toujours essayé de ne pas trop normer mon style, en tout cas je le fais le moins possible. Mais quand bien même, vu que je viens de ce monde, que j'ai « éclos » avec ces problématiques et qu'elles sont intégrées en moi comme mon ADN, mon dessin en bande dessinée et en illustration est conditionné par ce passé et ce présent d'animation.
Je pense que ça se voit dans ma manière de cadrer mes dessins, de penser l'image. L'animation m'a aussi appris à dessiner, à concevoir des espaces sous tous les angles, à ne pas avoir peur de dessiner beaucoup et de jeter beaucoup. Elle m'a aussi appris une certaine cadence de travail, contrairement à mes études en illustration.

Est-ce qu'une fois que l'on a inventé un monde, un style, on en est prisonnier ?
Pas prisonnier. Je ne parlerais pas de monde, j'apparente ça à un champ. Pour moi, on a tous comme un petit bout de terrain qui nous appartient, qui n'appartient qu'à nous. Au début, il fait quelques mètres carrés, puis au fur et à mesure de nos découvertes, de notre travail, de nos lectures, etc. le champ s'agrandit peu à peu, et de manière circulaire nous élargissons ces champs et donc les possibles. C'est pour ça aussi que j'ai choisi le réalisme car il n'exclut, encore une fois, aucune forme, contrairement à un « style » qui interdit beaucoup l'expansion.

Quel est le moteur de votre création, ce qui vous porte avant toute chose : le dessin, la narration ?
Ce qui me porte, c'est avant tout ce que va raconter une image, ce qu'elle va générer comme histoire dans la tête de celui qui la regarde. Pour moi, une bonne image raconte. Une image qui ne dit rien ne veut rien dire pour moi, au mieux elle peut faire papier peint. Une image n'est belle que parce qu'elle est soutenue par une idée, une histoire, une question donc un mystère.
Je pense que mon lien au dessin vient de là. C'est aussi pour ça que je me suis tourné vers l'animation, je pense... Je pense qu'il vient aussi beaucoup du zen. Je pressentais enfant que cette pratique calme, où tout se passe à l'intérieur, était pour moi. J'aime plus que tout au monde passer mes journées à dessiner parce que c'est une pratique qui permet de penser en même temps, de parler, de rire avec ses voisins, d'écouter de la musique !

Faut-il avoir des ambitions de dessin en animation ? Est-ce encore du dessin ?
En animation, il faut bien sûr avoir des ambitions de dessin et je pense qu'aujourd'hui plus encore que par le passé. C'est ce qui qualifie notre travail, c'est une signature, c'est ce qui crée la rareté, donc son importance. L'animation sans dessin est juste un produit, un consommable. L'animation est encore du dessin dans le sens où nous continuons à animer image par image. Celle que je pratique est une animation à l'ancienne où le dessin est central, où il participe de la narration. Il y a cependant tout un pan de l'animation qui est industriel, et où, à part la préproduction, tout est normé, tout est fait avec des marionnettes, et il n'y a plus à proprement parler de dessin.

Quels sont vos projets à venir ?
Fin mai, nous sortons les livres de Frédéric Poincelet, Jonathan Djob NKondo, Paul Lacolley, Nicolas Pegon et moi-même chez Réalistes.
En septembre sort ma bande dessinée *Préférence système* chez Denoël Graphic, et en janvier prochain mon titre dans la collection BD Cul qui s'appelle *B.0, comme un dieu !*

Joli programme !

PRÉFÉRENCE SYSTÈME
PAR **UGO BIENVENU**
Éditions DENOËL GRAPHIC,
Livre cartonné, 160 pages couleurs,
le 12 septembre

Par **Laure Garcia**

EXPOSITIONS

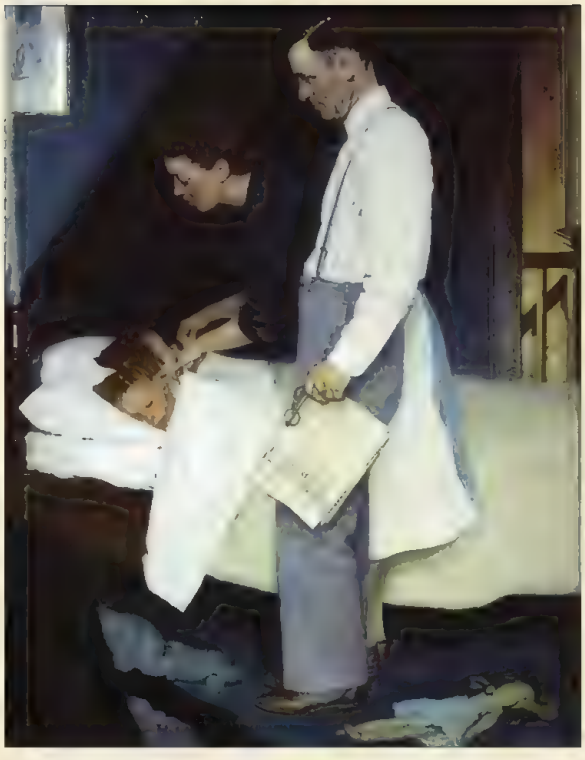
L'IDÉAL AMÉRICAIN DE **NORMAN ROCKWELL**

Norman Rockwell (1894-1978), ***Notre problème à tous***, 1964. Huile sur toile, 91,4 x 148,1 cm. Illustration pour *Look* du 14 janvier 1964. Collection du Norman Rockwell Museum.

© SEPS Curtis Licensing, Indianapolis, IN. Tous droits réservés. www.curtislicensing.com

Avec trois cent vingt-neuf couvertures publiées entre 1916 et 1960 pour le populaire journal *Saturday Evening Post*, **Norman Rockwell** (1894-1978) est le mémorialiste d'une période heureuse des États-Unis : enfants rieurs et parfois fugueurs, familles unies, commerçants souriants... Son style précurseur de l'hyperréalisme, réalisé au fusain et à la peinture à l'huile, s'attache aux détails : il est un peintre narratif, dont chaque toile raconte une histoire. Pour modèles, il choisit des membres de sa famille, des voisins... Mais, en 1941, après le discours fondateur du président Franklin Roosevelt, juste avant que le pays n'entre dans le conflit de la Seconde Guerre mondiale, Norman Rockwell se lance dans une plus sombre entreprise, illustrer les « quatre libertés » énoncées dans ce discours : liberté de parole, liberté de culte, liberté de vivre à l'abri du besoin, et à l'abri de la peur. Ces peintures, imprimées à des milliers d'exemplaires, serviront à l'effort de guerre, rapportant 130 millions de dollars.

Icônes de l'idéal américain, elles sortent pour la première fois des États-Unis, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du D-Day. Mais pas seulement : quatre-vingts œuvres sont également présentées au Mémorial de Caen, dont le célèbre *Notre problème à tous*, cette émouvante image publiée en 1964 dans



Ci-dessus . Norman Rockwell (1894-1978), ***Liberté d'être protégé***, 1943. Huile sur toile, 116,2 x 90,2 cm. Illustration pour *The Saturday Evening Post* du 13 mars 1943. Collection du Norman Rockwell Museum.
© SEPS Curtis Licensing, Indianapolis, IN. Tous droits réservés. www.curtislicensing.com

En haut à gauche . Norman Rockwell (1894-1978), ***Liberté d'expression***, 1943. Huile sur toile 116 x 90,2 cm. Illustration pour *The Saturday Evening Post* du 20 février 1943. Collection du Norman Rockwell Museum.
© SEPS Curtis Licensing, Indianapolis, IN. Tous droits réservés. www.curtislicensing.com

Ci-contre : Norman Rockwell (1894-1978). ***Liberté de conscience***, 1943. Huile sur toile. 117 x 90 cm. Illustration pour *The Saturday Evening Post* du 27 février 1943. Collection du Norman Rockwell Museum.
© SEPS Curtis Licensing, Indianapolis, IN. Tous droits réservés. www.curtislicensing.com

le magazine *Look*, représentant la petite Afro-Américaine Ruby Bridges se rendant à l'école, à La Nouvelle-Orléans, escortée par des agents fédéraux. En effet, Norman Rockwell est engagé pour les droits civiques et d'autres sujets, plus graves qu'auparavant.

Parallèlement à cette exposition exceptionnelle à plus d'un titre, une autre exposition normande dévoile une partie de la collection d'un particulier : plusieurs centaines de journaux et d'imprimés du maître Rockwell. À ne pas manquer !

EXPOSITIONS

ROCKWELL, ROOSEVELT ET LES QUATRE LIBERTÉS

DU 4 JUIN AU 27 OCTOBRE

MÉMORIAL DE CAEN
Esplanade Général Eisenhower,
14050 Caen

Plus d'informations :
www.memorial-caen.fr

NORMAN ROCKWELL, ILLUSTRATEUR

DU 10 JUIN AU 3 NOVEMBRE

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE
DE LISIEUX

Par **Géant Vert**

ÉVÉNEMENT

GUSTAVE COURBET, COLONNE VERTÉBRALE DE LA LIBERTÉ

Le 10 juin 1819 naissait **Gustave Courbet** à Ornans. Deux siècles plus tard, afin de rendre hommage à cet enfant du pays pas tout à fait comme les autres, le département du Doubs fait plus que mettre les petits plats dans les grands. Depuis le 19 janvier dernier, les grandes manœuvres ont débuté pour le plus grand plaisir de tous les admirateurs de ce peintre de la liberté. Retour sur les débuts d'un crescendo d'exception.

Gustave Courbet, ***L'Homme à la pipe***, entre 1849 et 1860. Fusain et estompe sur papier. 45,7 x 35,3 cm. Genève, collection Jean Bonna
© Genève, collection Jean Bonna / Photo Patrick Goetelen, Genève

De son vivant, **Gustave Courbet** était un artiste aussi autodidacte qu'iconoclaste, hors système et républicain dans l'âme. Grand touche-à-tout des arts graphiques, il a offert aux Parisiens une très belle incursion dans le domaine de l'architecture populaire quand il a appliqué sa notion de dégagisme phalusien au beau milieu de la place Vendôme. Déjà, de par cette action, il devenait sans le savoir un précurseur exemplaire dans le domaine de la réappropriation des lieux.

Avec plus d'une centaine de spectacles et événements, la célébration du bicentenaire de la naissance de Courbet ne s'est pas montée en deux coups de cuillère à pot. Pour une raison pratique, le département a décidé d'étaler les manifestations tout au long de l'année. De février à avril, l'exposition *Courbet dessinateur* s'est tenue entre les murs du musée d'Ornans dans le but de réévaluer l'importance exacte des dessins laissés par le peintre. Ce sont donc quinze dessins inédits venant d'une collection privée qui ont été présentés en compagnie d'une cinquantaine d'œuvres connues provenant de collections publiques et privées. Avec cette initiative bien faite, les organisateurs cherchent aussi à clarifier de nombreux points de doute sur l'authenticité de certains dessins. À l'occasion du vernissage, un portrait inédit de Juliette Courbet a été dévoilé tandis qu'une souscription était lancée par l'association Les Nouveaux Mécènes pour réunir les 250 000 euros nécessaires pour acquérir le tableau et l'offrir au musée. En attendant de savoir si la générosité des donateurs a été au rendez-vous, l'exposition sera reprise dès le mois d'octobre en Suisse au musée Jenisch de Vevey.

Gustave Courbet, ***Les Amants dans la campagne***, vers 1867. Encre sur papier, 28,7 x 20 cm Ornans, Musée Gustave Courbet
© Photo Musée Gustave Courbet, Ornans

Parmi les visites incontournables à faire pendant les célébrations, celle de l'atelier acheté par le peintre à Ornans en 1860, et dans lequel il travailla jusqu'à son départ forcé pour la Suisse. Acquis pas le Département en 2008, il est possible d'y jeter un œil à distance malgré la rénovation en cours des lieux. En attendant, tant que le nouveau plancher ne sera pas installé, il faudra se contenter de la vue des murs extérieurs. Mais pour ceux qui ont eu la chance d'y jeter un coup d'œil, ce qui frappe le regard, c'est l'état de fraîcheur et de conservation des décorations murales faites par Courbet pour personnaliser l'endroit ; particulièrement les scènes des embouchures de l'Escaut et de la Seine, deux lieux très symboliques pour lui. En attendant l'achèvement des travaux, le lieu est devenu le terrain d'étude préféré de tous les spécialistes de l'art. En attendant, tout ce que nous pouvons en dire est que, même non restauré, le lieu est tout simplement magique.

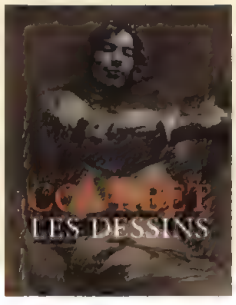
Si les célébrations ont déjà commencé, de nombreuses surprises de taille ont été annoncées. Le 10 juin, l'exposition *Yan Pei-Ming face à Courbet* débutera pour s'achever le 30 septembre. Au cours de cette manifestation, le plus français des peintres chinois exposera des toiles spécialement réalisées pour l'occasion dans l'atelier de Courbet. Symbole d'une liberté artistique nouvelle qu'il aura su imposer à une société pleine de carcans, Courbet est et restera l'exemple à suivre pour tous les peintres qui ne souhaitent pas vivre en conformité avec leur temps.

Un mois plus tard, ce sera au tour de l'exposition *Courbet-Hodler*, qui fera l'éloge en parallèle de deux peintres n'appartenant pas à la même génération mais tous deux adeptes de la rupture des codes artistiques. Exilés en Suisse, les deux hommes se rencontrent à Genève et sympathisent aussitôt, au point de créer des liens artistiques indéniables.

Entre colloque international, mise en valeur des lieux où aimait se retrouver le peintre – la ferme familiale de Flagey, le site de la source de la Loue représenté de manière récurrente dans son œuvre –, le lancement d'une application numérique liée au peintre et la lecture musicale de sa correspondance, cette année de célébration du bicentenaire de Gustave Courbet est loin d'être de la roupie de sansonnet. ■

Haut et gauche : détail des fresques et du plafond peints par Courbet dans son atelier d'Ornans après l'acquisition de 1860. Bas et gauche : *Sic transit gloria mundi*, après Courbet, le lieu devient un magasin de vente en gros de vin et de fourrage Droite : le portrait inédit de Juliette Courbet faisant l'objet d'une souscription pour l'offrir au musée
© Photos Géant Vert

EN SAVOIR PLUS



GUSTAVE COURBET : LES DESSINS
SOUS LA DIRECTION DE
NIKLAUS MANUEL GÜDEL
Éditions LES CAHIERS DESSINÉS,
Livre broché, 376 pages couleurs,
disponible

EXPOSITION

YAN PEI-MING FACE À COURBET
JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE
MUSÉE COURBET D'ORNANS
1, place Robert-Fernier — 25290 Ornans

Programme disponible sur :
https://musee-courbet.doubs.fr/
Tel. : 03 81 86 22 88

Les Nouveaux Mécènes :
http://nouveaux-mecenes-courbet.com/

Par **Frédéric Bosser**

DIALOGUE

EXPOSITION

GIORGIO **MORANDI**

EXPOSITION

UN REGARD EN ARRIÈRE : GIORGIO MORANDI ET LES MAÎTRES ANCIENS

JUSQU'AU 6 OCTOBRE
MUSÉE GUGGENHEIM BILBAO

Plus d'informations :
www.guggenheim-bilbao.eus/fr

Né à Bologne, Giorgio Morandi (1890-1964) se consacre à partir de 1920 à l'étude de la réalité de l'objet (bouteilles, vases, boîtes, pots) et du paysage, qu'il ramène à ses formes essentielles. En reprenant inlassablement ses objets de prédilection, en se concentrant sur les possibilités infinies qu'offre la représentation d'ustensiles ménagers triviaux, Morandi se distingue du reste de l'art pictural du XX^e^ et crée par la même une œuvre atypique qui pose bien des questions quand on s'y trouve confronté, comme c'est le cas actuellement à Guggenheim-Bilbao.

Pour mieux comprendre cette démarche, la curatrice de l'exposition *Un regard en arrière : Giorgio Morandi et les maîtres anciens*, Petra Joos, a réuni tout un ensemble de peintures reconnaissables de cet artiste pour les confronter, dans trois salles différentes, à des tableaux de maîtres anciens qui ont influencé sa pratique artistique.

La première montre combien l'artiste s'est intéressé à la théâtralité de la peinture espagnole du XVII^e^ – El Greco, Diego Vélasquez ou Zurbarán –, la seconde présente son intérêt pour le naturalisme du Seicento italien, puis pour Crespi, un peintre bolonais du XVIII^e^, et la troisième explique son rapport à l'intimité et la géométrie du peintre Jean-Baptiste Siméon Chardin.

Cet accrochage audacieux montre à quel point de multiples références sont nécessaires pour former un créateur.

N'hésitez pas à vous rendre à Bilbao pour vous intéresser à ce passionnant dialogue entre peintres.

Giorgio Morandi. ***Still Life (Natura morta)***, 1920
Huile sur toile, 30,5 x 44,5 cm
Istituzione Bologna Musei / Museo Morandi
© Giorgio Morandi, VEGAP, Bilbao, 2019

Giorgio Morandi. ***Still Life (Natura morta)***, 1951
Huile sur toile, 36 x 40 cm
Istituzione Bologna Musei / Museo Morandi
© Giorgio Morandi, VEGAP, Bilbao, 2019

Giorgio Morandi. ***Still Life (Natura morta)***, 1955
Huile sur toile, 25,5 x 30,5 cm
Kunst Museum Winterthur, Dr. Heinz Keller Bequest, 1984
© Giorgio Morandi, VEGAP, Bilbao, 2019

L'art du portrait

Frans Hals, *La Famille Van Campen dans un paysage* (fragment) vers 1625-1625
Huile sur toile
151 x 163,6 cm
© Toledo Museum of Art, Toledo (Ohio)

Frans Hals (1582/1583-1666) a été, avec Rembrandt, un artiste qui a révolutionné l'art du portrait par sa recherche du dynamisme et d'un traitement pictural particulier – empâtements, coups de brosse audacieux – qui intéressa plus tard bien des impressionnistes. Le clou de cette exposition est la mise côté à côte, et pour la première fois depuis deux cents ans, des trois parties conservées du monumental portrait de la famille Van Campen, qui devait mesurer à l'origine près de 3,80 m de long, appartenant respectivement aux musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, au Toledo Museum of Art (Ohio, États-Unis) et à une collection privée. Cette œuvre résume à elle seule tout le talent de Frans Hals. En écho aux toiles du peintre, la Fondation Custodia présente une sélection de dessins préparatoires pour des portraits de famille réalisés par des artistes hollandais et flamands du XVII[e] siècle ■ **FB**

PORTRAITS DE FAMILLE, FRANS HALS
Jusqu'au 25 août
Fondation Custodia – 121, rue de Lille – 75007 Paris
Tél. : 33 (1) 1 47 05 75 19 – www.fondationcustodia.fr

Carnets de croquis

Redoutable consignateur des défauts de son prochain, **Gustave Doré** ne dégainait jamais son crayon sans une bonne raison. Conscient du succès grandissant de son poulain, son mentor, l'éditeur parisien Charles Philippon, n'hésite pas à réunir en albums thématiques ses dessins de presse. Devenues introuvables, deux de ces raretés, ***La Ménagerie parisienne*** et ***Les Différents Publics de Paris***, viennent d'être rééditées en fac-similé par les éditions des **Musées de Strasbourg**. Chaque volume à l'italienne contient entre 21 et 24 pages imprimées en couleurs uniquement sur le recto tandis qu'un carnet noir et blanc contient description et anecdotes concernant chaque reproduction. Le résultat est tout simplement à tomber. ■ **GV**

© Musées de la Ville de Strasbourg, M. Bertola

LA MÉNAGERIE PARISIENNE
LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS
Par Gustave Doré, éditions des Musées de la Ville de Strasbourg
Livres reliés, 56 et 60 pages couleurs et N&B, 15 €, disponibles

Rêver les étoiles...

Jaber © Photo Alain Machefaux

© Photo Jacques Yves Guica

Le 20 juillet 1969, des millions de personnes ont assisté en direct aux premiers pas de l'astronaute américain Neil Armstrong sur la Lune, consécration à la fois d'un rêve des hommes et de la volonté du président Kennedy d'afficher la puissance et la suprématie de l'Amérique des années 1960. C'est ce moment que la commissaire d'exposition **Françoise Monnin** a voulu capter en allant piocher dans la collection Cérès Franco. C'est ainsi que de grandes figures de l'art brut comme Anselme Bois-Vives, Corneille, Jaber, Bengt Lindström, André Robillard, Yvon Taillandier... se retrouvent réunis. Un beau voyage ! ■ **FB**

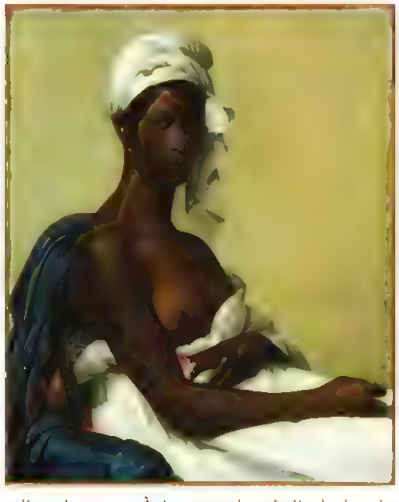
***LES CROQUEURS D'ÉTOILES**, CONQUÊTE SPATIALE ET QUÊTE POÉTIQUE, 1969-2019*
Jusqu'au 3 novembre
Coopérative-Musée Cérès Franco – 5, route d'Alzonne – 11170 Montolieu
Tél. : 33 (0)4 68 76 12 54 – www.collectionceresfranco.com

Si Léonard m'était conté

Après le *Victor Vasarely* sorti il y a peu, les éditions du **Chêne** continuent sur leur lancée avec ce deuxième volume de la collection **Ça, c'est de l'art** dont le but est de laisser un spécialiste parler d'un artiste célèbre sans pour autant réserver ses propos à des experts. Voici donc ***Léonard de Vinci***, rédigé par l'ancienne élève de l'école du Louvres **Hayley Edwards-Dujardin**. Bourré d'anecdotes bien racontées, l'ouvrage dépoussière le genre et contribue à rendre le sujet encore plus attractif. On aime la présentation dynamique sous forme de fiches ultra lisibles pour devenir incollable sur le sujet. ■ **GV**

LÉONARD DE VINCI
Par Hayley Edwards-Dujardin, éditions du Chêne
Livre relié, 108 pages couleurs, 14,90 €, disponible

Naissance d'une identité noire



Marie Guillemine Benoist (1768-1826) *Portrait de Madeleine* 1800 Huile sur toile 81 x 65 cm
INv 2508 © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Photo Gérard Blot

Depuis bientôt trois mois, l'exposition ***Le Modèle noir, de Géricault à Matisse*** propose à ses visiteurs un regard neuf et original sur la façon dont les artistes ont contribué en leur temps à combattre l'esclavage. À travers le récit de la vie de modèles entrés dans l'histoire comme Joseph, né à Haïti, et personnage central du tableau *Le Radeau de la Méduse* de Géricault, beaucoup d'autres ont purement et simplement perdu leur identité et dû survivre au passage du temps sous un nom de tableau insoutenable. On pense au *Portrait d'une négresse* peint par Marie-Guillemine Benoist avant qu'une historienne de l'art ne découvre deux siècles plus tard qu'elle s'appelait Madeleine. L'exposition est conjointement réalisée par les musées d'Orsay et de l'Orangerie, The Miriam and Ira D. Wallash Art Gallery de New York et le Mémorial Acte de Pointe-à-Pitre, et les portes sont ouvertes jusqu'au 21 juillet. ■ **GV**

LE MODÈLE NOIR DE GÉRICAULT À MATISSE
Jusqu'au 21 juillet
Musée d'Orsay – Grand espace d'exposition
1, rue de la Légion-d'Honneur – 75007 Paris

Totem abstrait

Souvenir d'une exposition au musée d'Orsay qui aura charmé nombre de visiteurs, le catalogue voué au sujet ***Le Talisman de Sérusier*** est un fort intéressant volume bourré à craquer d'informations rédigées sous la direction de **Claire Bernardi** et **Estelle Guille des Buttes-Fresneau**, deux sérieuses spécialistes en la matière. Pour faire court, le talisman en question est une étude réalisée à Pont-Aven en 1888 par le jeune **Sérusier** sous la direction de Paul Gauguin. Une fois de retour à Paris, l'étude devient le manifeste d'une nouvelle conception de la peinture sous une forme menant à l'abstraction. ■ **GV**

LE TALISMAN DE SÉRUSIER
Sous la direction de Bernardi & Guille des Buttes-Fresneau, éditions Musée d'Orsay / RMN-GP
Livre relié, 208 pages couleurs, 35 €, disponible

Tir groupé

Pour un coup d'envoi réussi, le lancement des éditions de livres d'art **In Fine** est un joli succès. Pour cette nouvelle salve, la rédaction a retenu quatre ouvrages qui devraient interpeler quelques personnes tellement le choix éditorial d'In Fine est large. Réalisés sous la houlette d'experts, les textes qui accompagnent les ouvrages sont clairs et précis afin de toucher un vaste public amateur de peintres du XIXe. Nous retrouvons donc ***Joseph-Félix Bouchor peintre (1853-1937), Instants de vie***, ***Les Peintres roumains en France (1834-1939)***, le remarquable ouvrage ***Henry de Groux (1866-1930), maître de la démesure*** et ***La Joconde nue***, un passionnant pavé sur tous les mystères entourant la représentation de la Monna Vanna exposée entre les murs du musée de Chantilly. Sorti à la faveur du 500e anniversaire de la mort du peintre, ce livre d'investigations scientifiques est aussi prenant à lire qu'une enquête d'Hercule Poirot. ■ **GV**

PEINTRES ROUMAINS EN FRANCE *(1834-1939)*
Sous la direction de Gabriel Badea-Paun, éditions In Fine
Livre relié, 200 pages couleurs, 42 €, disponible

HENRY DE GROUX *(1866-1930), MAÎTRE DE LA DÉMESURE*
Sous la direction de Jérôme Descamps, éditions In Fine
Livre relié, 176 pages couleurs, 32 €, disponible

LA JOCONDE NUE
Sous la direction de Mathieu Deldicque, éditions In Fine
Livre relié, 224 pages couleurs, 29 €, disponible

JOSEPH-FÉLIX BOUCHOR PEINTRE *(1853-1937), INSTANTS DE VIE*
Sous la direction de Marie-Annie Avril, Françoise Berretrot, Denise Delouche, Lionel Dumarche, Lélia Onyszko et Cécile Pétigny, éditions In Fine
Livre broché, 96 pages couleurs, 18 €, disponible

Rodin florentin

Génie incontestable pour ses admirateurs, artiste trop fragile pour aller jusqu'au bout de son travail pour ses détracteurs, Michel-Ange avait une personnalité tellement égale en proportion d'ombre et de lumière que seul un érudit comme **Guillaume Cassegrain**, historien de l'art de surcroît, est capable par ses écrits d'apporter des réponses claires et précises au commun des mortels. Avec ***Michel-Ange, origine d'une renommée***, l'historien est allé puiser directement dans la légende du peintre pour tenter d'expliquer certains choix de l'artiste sans pour autant y apporter un sens. Passionnant d'un bout à l'autre, ce livre essentiel mérite que l'on s'y attarde longuement. ■ **GV**

MICHEL-ANGE, ORIGINE D'UNE RENOMMÉE
Par Guillaume Cassegrain, éditions Hazan
Livre broché, 304 pages, 30 €, disponible

L'AGENDA DES EXPOSITIONS

Petit guide rapide de la rédaction à l'usage des lecteurs qui souhaitent savoir où s'aérer l'esprit à Paris, banlieue, régions, et reste du monde.

PARIS & BANLIEUE

HENRI LANDIER, *LE PEINTRE HUMANISTE (2000-2014)*
Atelier d'art Lepic
jusqu'au 30 juin

ERIK NUSSBICKER
Musée de la Chasse et de la Nature
jusqu'au 30 juin

MANUSCRITS DE L'EXTRÊME – *PRISON, PASSION, PÉRIL, POSSESSION*
Bibliothèque François-Mitterrand
jusqu'au 7 juillet

GÉNÉRATION EN RÉVOLUTION, *DESSINS FRANÇAIS DU MUSÉE FABRE, 1770-1815*
Musée Cognacq-Jay
jusqu'au 14 juillet

L'ORIENT DES PEINTRES
Musée Marmottan Monet
jusqu'au 21 juillet

LA COLLECTION BÜHRLE
Musée Maillol
jusqu'au 21 juillet

GLENN LIGON
DES PARISIENS NOIRS
Musée d'Orsay
jusqu'au 21 juillet

HAMMERSHØI – *LE MAÎTRE DE LA PEINTURE DANOISE*
Musée Jacquemart-André
jusqu'au 22 juillet

QUAND FELLINI RÊVAIT DE PICASSO
Cinémathèque de Paris
jusqu'au au 28 juillet

DORA MAAR
Centre Pompidou, Galerie 2, Niveau 6
du 5 juin au 29 juillet

HEY ! *MODERN ART & POP CULTURE #4*
Halle Saint-Pierre
jusqu'au 2 août

BERNARD FRIZE
Galerie Perrotin
jusqu'au 14 août

FRANS HALS
PORTRAITS DE FAMILLE
Fondation Custodia
du 8 juin au 25 août

PARIS QUARTIER D'ÉTÉ
Bibliothèque François-Mitterrand, Galerie des donateurs
du 18 juin au 25 août

CALDER-PICASSO
Musée national Picasso-Paris
jusqu'au 25 août

ENFANTS DU SIÈCLE D'OR
Fondation Custodia
jusqu'au 25 août

BERNARD FRIZE
Centre Pompidou, Galerie 3, Niveau 1
jusqu'au 26 août

Berthe Morisot, *Femme à sa toilette*, 1875-1880. Huile sur toile, 60,3 x 80,4 cm, Chicago, Art Institute of Chicago, Stickney Fund, 1924, n° inv. 1924.127. CMR 85 © Image Art Institute of Chicago

Troy Brooks, *Veiled Apollo*, affiche de l'exposition *Hey!#4* (graphisme Isabelle Gautray)
© Troy Brooks

LE PARTI DE LA PEINTURE
NOUVELLES SÉLECTIONS D'ŒUVRES
Fondation Louis Vuitton
jusqu'au 26 août

BERNARD FRIZE
SANS REPENTIR
Centre Pompidou
jusqu'au 26 août

À LA PLUME, AU PINCEAU, AU CRAYON : *DESSINS DU MONDE ARABE*
Institut du monde arabe
jusqu'au 15 septembre

PARIS ROMANTIQUE *1815-1848*
Petit Palais – Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris
jusqu'au 15 septembre

PROSPECTIVE DRAWING
AVEC LE COMMISSARIAT DE BRETT LITTMAN
Drawing Lab Paris
du 28 juin au 20 septembre

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE
Paris et Ile-de-France
du 20 au 22 septembre

MONSTRES, MANGAS ET MURAKAMI
Musée en herbe
jusqu'au 22 septembre

BERTHE MORISOT
FEMME IMPRESSIONNISTE
Musée d'Orsay
du 18 juin au 22 septembre

DEGAS À L'OPÉRA
Musée d'Orsay
du 24 septembre au 19 janvier 2020

FÉLIX FÉNELON *(1861-1944). LES ARTS LOINTAINS*
Musée du Quai-Branly – Jacques Chirac
jusqu'au 29 septembre

ANTOINE-JEAN GROS ET LES ÉLÈVES DE DAVID
Musée du Louvre, Rotonde Sully
du 27 juin au 30 septembre

DESSINS ITALIENS DE LA COLLECTION MARIETTE
Musée du Louvre, Rotonde Sully sud
du 27 juin au 30 septembre

PICASSO, *OBSTINÉMENT MÉDITERRANÉEN*
Musée national Picasso-Paris
du 4 juin au 6 octobre

VAN GOGH, *LA NUIT ETOILÉE*
La Halle - Atelier des lumières
jusqu'au 31 décembre

MUSÉE YVES SAINT LAURENT PARIS, *NOUVELLE PRÉSENTATION DES COLLECTIONS*
Musée Yves Saint Laurent
jusqu'au 31 décembre

PARIS-LONDRES *MUSIC MIGRATIONS (1962-1989)*
Palais de la Porte Dorée
jusqu'au 5 janvier 2020

FRANCIS BACON
Centre Pompidou
du 11 septembre au 20 janvier 2020

RÉGIONS

JULES ADLER, *PEINDRE SOUS LA IIIE RÉPUBLIQUE*
La Piscine, Roubaix
du 28 juin au 22 septembre

RETOUR AU PARADIS *CHEFS-D'ŒUVRE DE L'EXPRESSIONNISME DE L'AARGAUER KUNSTHAUS ET DU OSTHAUS MUSEUM HAGEN*
Palais Lumière, Évian
du 29 juin au 29 septembre

L'IMPRESSIONNISME D'APRÈS PONT-AVEN
Musée de Pont-Aven, en partenariat avec le musée d'Orsay
du 29 juin au 5 janvier 2020

VIS-À-VIS 3, *FERNAND LÉGER ET SES AMI.E.S*
Musée national Fernand Léger, Biot
du 1er juin au 23 septembre

EXPOSITION AMAZONIE *– LE CHAMANE ET LA PENSÉE DE LA FORÊT*
Château des ducs de Bretagne – musée d'Histoire de Nantes
du 15 juin au 20 janvier

ODYSSÉES AUTOUR DU MONDE, *LE TROPHÉE JULES VERNE*
Musée national de la marine, château de Brest
du 28 juin au 31 décembre 2020

Madsaki, *Liz #6 II (inspired by Andy Warhol)*, 2019
Acrylique et aérosol sur toile, 101,6 x 101,6 cm
© Courtesy Ka kai Kik Co., Ltd

MARCELLIN DESBOUTIN *(1823-1902) – À LA POINTE DU PORTRAIT*
Musée Anne de Beaujeu, Moulins
jusqu'au 15 septembre

PICASSO ET LE PAYSAGE EN MÉDITERRANÉE
Musée d'art de Toulon
du 15 novembre au 23 février 2020

CARTE BLANCHE À FRANÇOIS AVRIL
Château Beychevelle, Saint-Julien-Beychevelle
du 15 juin au 10 septembre

HORIZON 2030 *– BIENNALE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE EN ÎLE-DE-FRANCE*
Ancienne Poste, Versailles
jusqu'au 13 juillet

2E BIENNALE INTERNATIONALE DE DESIGN GRAPHIQUE
Chaumont
jusqu'au 22 septembre

COUP DE PUB : *GRAPHISME ET PUBLICITÉ EN FRANCE DANS LES ANNÉES 1930*
MAMC+ de Saint-Étienne
jusqu'au 22 septembre

MONET-AUBURTIN, *UNE RENCONTRE ARTISTIQUE*
Musée des Impressionnismes de Giverny
jusqu'au 14 juillet

JOAN MIRÓ, *AU-DELÀ DE LA PEINTURE*
Fondation Maeght, Saint-Paul-de-Vence
du 29 juin au 17 novembre

MONDE

À LA CHASSE AUX IMPRESSIONS, *SOROLLA EN PETIT FORMAT*
Musée Sorolla, Madrid
jusqu'au 22 septembre 2019

ANDY WARHOL, *FROM A TO B AND BACK AGAIN*
Musée d'art moderne de San Francisco, États-Unis
jusqu'au 2 septembre

GABRIEL RICO, *THE STONE, THE BRANCH AND THE GOLDEN GEOMETRY*
Galerie Perrotin, Séoul, Corée du Sud
du 11 juillet au 7 septembre

HENRI MATISSE GRAVEUR
Fondation Canal Isabel II, Madrid
jusqu'au 18 août 2019

EDDIE MARTINEZ, *EMHK19*
Galerie Perrotin, Hong Kong,
jusqu'au 29 juin

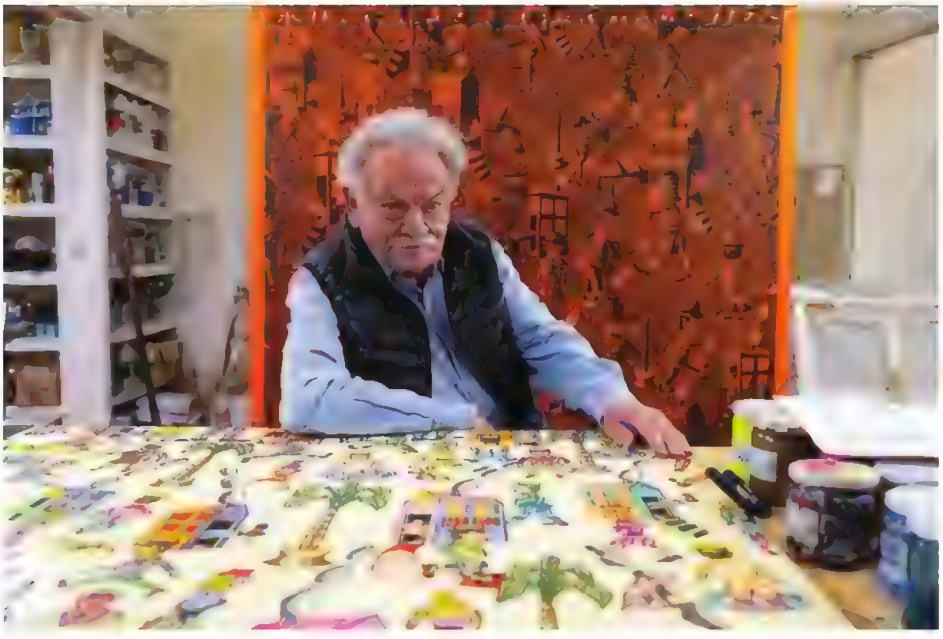
MADSAKI
Galerie Perrotin, Hong Kong
du 17 juillet au 17 août

LEE MINGWEI, *THE TOURIST*
Galerie Perrotin, Tokyo, Japon
jusqu'au 26 juin

JOSH SPERLING, *SUMMERTIME*
Galerie Perrotin, Tokyo, Japon
du 3 juillet au 21 août

IZUMI KATO
Galerie Perrotin, Shanghai, Chine
jusqu'au 17 août

VAN GOGH AND BRITAIN
Tate Britain, Londres, Angleterre
jusqu'au 11 août



ANTONIO **SEGUÍ**
© BnF / Photo Béatrice Lucchese

ANTONIO SEGUÍ

« JE NE CONÇOIS PAS LA PEINTURE **SANS L'HOMME** »

L'amour qu'**Antonio Seguí** porte à la France ne date pas d'hier. À dix-sept ans déjà, en 1951, le jeune Argentin rendait visite à un oncle installé près de Pau, avant de rejoindre Madrid pour poursuivre son apprentissage de peintre. Près de soixante-dix ans après sa venue, la BnF l'honore avec une exposition rétrospective consacrée à l'œuvre imprimée de cet artiste de quatre-vingt-cinq ans qui manie peinture, sculpture et illustration.

Par **Frédéric Bosser**

Antonio Seguí ***Ville de nuit***, série « Ciudadana », (1990-1991)
Lithographie en couleurs, 53,8 x 75,6 cm. BnF, Estampes et photographie
© Antonio Seguí, ADAGP Paris, 2019 © Photo Patrick Chapuis

Antonio, vous avez toujours voulu être peintre ?
Absolument ! Ernesto Farina (1912-1988), un ami de la famille, était peintre. Il a passé trente ans en Italie, où il a été l'ami d'artistes comme Giorgio De Chirico. En plus d'être un modèle pour moi, il m'a appris le métier avant de m'inciter à me rendre en France pour en vivre. Avant cela, j'ai suivi les cours des Beaux-Arts en Argentine, mais de manière assez libre. Avoir des diplômes n'a jamais été un objectif pour moi. Ce qui m'importait, c'était l'apprentissage des techniques.

Vos premiers travaux font penser à Goya et à Jérôme Bosch...
À Madrid, j'habitais à deux cents mètres du Prado, et je m'y rendais tous les jours ! Cela a dû m'influencer. Vous pourriez aussi citer Georg Grosz, Félicien Rops et Otto Dix.

Vous auriez pu vous orienter vers l'abstraction, très à la mode dans les années 1950...
Cela n'a duré qu'un temps et encore, je dirais que je pratiquais de la peinture non figurative. Je n'arrive pas à concevoir la peinture sans l'homme. Cela dit, c'est en France que j'ai découvert, avec bonheur, l'expressionnisme abstrait de Willem de Kooning, Robert Rauschenberg ou Claes Oldenburg.

Les créations des autres artistes vous motivent-elles ou vous désespèrent-elles ?
Elles me motivent ! Malheureusement, cela arrive de moins en moins...

Votre dernier coup de cœur ?
L'exposition d'Hervé Di Rosa à la Maison Rouge, à Paris, en 2017. J'ai aimé l'énergie qui se dégage de son travail. C'est un travail très ouvert, et on devine qu'il peint ce qu'il a dans sa tête.

ANTONIO SEGUÍ
EN QUELQUES DATES

1934 : naissance à Córdoba en Argentine

1951 : arrivée en France pour étudier la peinture et la sculpture

1952 : études en Espagne

1957 : première exposition individuelle en Argentine

1963 : installation à Paris, avant d'investir un atelier à Arcueil (94) où Antonio Seguí vit toujours

1983-1988 : professeur aux Beaux-Arts de Paris le temps d'un cycle

2005 : rétrospective de ses œuvres sur papier au Centre Georges Pompidou à Paris

Primé de multiples fois en Europe et Amérique latine ou au Japon, l'artiste expose ses œuvres partout dans le monde.

www.antonio-segui.com

Antonio Seguí. ***Un voto positivo*** (1966)
Photolithographie en couleurs sur papier Arches. 84 x 60 cm. BnF, Estampes et photographie
© Antonio Seguí, ADAGP Paris 2019 © Photo Béatrice Hatala

Matisse disait que pour faire un bon tableau, il fallait en faire beaucoup de mauvais... **Je partage sa philosophie.**

Il est très prolifique, comme vous. D'ailleurs, comment travaillez-vous ?
Directement sur la toile, sans dessin préparatoire. Je commence à dessiner, et je ne m'arrête pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'architecture d'un tableau. Elle vient au fur et à mesure. Depuis toujours, je travaille par séries. À chaque fois, je change de technique, histoire de ne pas tomber dans la monotonie. Pour la galerie Strouk*, j'ai proposé récemment une série de monochromes.

Qu'est-ce qui vous décide à arrêter une série ?
Quand elle devient trop facile, trop mécanique.

Vous arrive-t-il de penser que vous auriez dû plus réfléchir avant de vous lancer ?
Tout le temps ! Quand j'estime un tableau raté, je repasse une couche et imagine une autre toile. Mais c'est rare. Matisse disait que pour faire un bon tableau, il fallait en faire beaucoup de mauvais... Je partage sa philosophie.

Comment est né votre personnage au chapeau, qui surgit dans vos paysages urbains ?
De mon enfance ! À Córdoba, en Argentine, comme en France, dans les années 1940, tous les hommes portaient chapeau et cravate. Forcément, cela vous marque. La première vraie introduction de ce personnage se situe dans la série *Les Parcs nocturnes* (1982).

Il va devenir votre emblème...
Il apparaît comme il peut disparaître de mes tableaux. Je ne réfléchis pas à cela.

Vous en sentez-vous prisonnier ?
Pas du tout ! Je ne le vois pas comme une image de marque.

Dans le livre de Daniel Abadie (éditions du Chêne, 2010), il se fait appeler Gustavo...
En ce qui me concerne, il n'a pas de nom.

Et les cravates qui, souvent, volent au vent ?
Certains disent qu'elles ont un caractère sexuel.

Antonio Seguí. ***Señor Sentado*** (2018)
Gravure au carborundum sur papier de Chine contrecollé sur vélin d'Arches
105 x 75 cm. BnF, Estampes et photographie
© Antonio Seguí, ADAGP Paris, 2019 © Photo Béatrice Hatala

Antonio Seguí. ***Señor y perro*** (1991)
Linogravure en couleurs sur papier Arches. 85,7 x 62,5 cm. BnF, Estampes et photographie
© Antonio Seguí. ADAGP Paris, 2019 © Photo Béatrice Hatala

Lisez-vous de la bande dessinée ?
Enfant, je les dévorais. La bande dessinée argentine était très prolifique à cette époque, Hugo Pratt en tête. En France, j'ai découvert *Tintin* puis la génération *Pilote* : Bilal, Druillet, Tardi, Mœbius... J'ai été très ami avec Copi, c'était un homme merveilleux.

Vous avez pensé faire de la bande dessinée ?
Jamais ! J'ai toujours voulu être peintre.

Pourtant, vos peintures racontent souvent une histoire...
Je tiens à ce que le spectateur soit actif. C'est à lui, et non à moi, de construire une histoire en fonction des éléments que je lui donne.

Peu de personnages féminins figurent dans vos tableaux...
C'est vrai ! Peut-être parce que dans l'Argentine de ma jeunesse, il y avait peu de femmes dans la rue.

Puisque vous évoquez l'Argentine, même si vous n'avez pas connu directement la dictature militaire, est-ce que cette situation entre 1976 et 1983 a influencé votre travail ?
Mon travail graphique, peut-être ! En peinture, moins. Pendant cette période très difficile pour mon pays et pour ma famille restée là-bas, je vivais en France. J'ai fait partie de ceux qui ont combattu pour que la Coupe du monde de football en Argentine, en 1978, soit boycottée.

EXPOSITION
ANTONIO SEGUÍ
À LA BNF
FRANÇOIS-
MITTERRAND
Cette exposition fait suite à un don à la BnF de plus de cinq cents pièces d'Antonio Seguí – estampes, portfolios, livres illustrés – conservées au département des Estampes et de la Photographie ainsi qu'à la Réserve des livres rares. Parmi ce fonds remarquable, une cinquantaine d'œuvres – de ses premières estampes des années 1950 à ses dernières gravures au carborundum – reflètent le travail d'un artiste singulier et prolifique qui a exploré avec talent toutes les potentialités de l'estampe.
Bibliothèque François-Mitterrand
Quai François Mauriac - 75013 Paris
Jusqu'au 25 août 2019.
mardi au samedi : de 10 h à 19 h
dimanche : de 13 h à 19 h
www.bnf.fr

Vivre de votre art vous a permis de vous exiler et de ne pas entrer en opposition...
J'ai eu cette chance, en effet. À vingt-trois ans, je gagnais déjà ma vie comme peintre. J'ai su durer tout en gardant une certaine éthique.

Vous pensiez faire une telle carrière ?
Je n'ai jamais pensé « carrière ». Ce qui m'importe, c'est de vivre de ma peinture, avec une certaine dignité. Cela me suffit !

Sur quoi travaillez-vous, en cemoment ?
Je prépare une grande exposition pour l'année prochaine, au musée d'Art moderne de Buenos Aires. Tout en proposant de montrer de nouvelles créations, je vais en profiter pour présenter des tableaux que j'ai conservés au fil des ans.

Nous avons hâte de la découvrir. ■

PAUL **CHEMETOV**
photographié par Brigitte Lacombe
© Brigitte Lacombe

Nous devons à l'un des plus célèbres architectes français, **Paul Chemetov**, quelques lieux emblématiques de la capitale – la rénovation de la grande galerie de l'Évolution, les équipements publics des Halles, le ministère des Finances (en collaboration avec Borja Huidobro)… –, tout comme des logements sociaux et des maisons particulières de haut vol. Son agence, une boîte en métal et verre accolée à une maison en pierre meulière, se niche au fond d'une impasse en retrait du boulevard Masséna, dans le 13e arrondissement de Paris. Un lieu à son image : ouvert, habité et intrigant.

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

PAUL CHEMETOV

« CONSTRUIRE, CE N'EST PAS DESSINER. C'EST AUTRE CHOSE ! »

BIO EXPRESS

1928 : naissance à Paris
1946 : entrée à l'École des beaux-arts
1961 : arrivée à l'Atelier d'urbanisme et d'architecture (AUA)
1980 : grand prix national de l'architecture
2019 : deux écoquartiers et transformation d'un grand ensemble

Paul Chemetov a réalisé des logements sociaux, des bâtiments de services publics, des complexes sportifs et des équipements culturels
www.paulchemetov.com

Actualité oblige, comment avez-vous vécu l'incendie de la cathédrale Notre-Dame ?
C'est très brutal ! Les incendies de chantier sont très fréquents, souvent par la faute de négligences. Notre-Dame est un travail extrêmement savant. En dehors de toute foi religieuse, c'est une merveille de rationalisme constructif. C'est aussi un sommet d'art gothique, et ce, sans calculs logarithmiques ni ordinateurs. Le travail colossal de reconstitution qui s'annonce, je serais incapable de le faire. Je n'en ai pas la compétence…

Plusieurs de vos constructions ont été, ou sont encore, menacées de destruction. On pense notamment à l'immeuble d'habitation construit en 1984 à Courcouronnes (91), dans un quartier qui fait l'objet d'un vaste programme de rénovation urbaine…
Courcouronnes est une histoire imbécile. En détruisant cet immeuble, on a supprimé quatre-vingts logements (le projet étant de le remplacer par un écoquartier de huit cents logements en accession à la propriété). J'ai essayé, en vain, de faire valoir mon droit d'auteur. Je ne suis pas le seul dans ce cas. Un bâtiment construit en partie par Jean Prouvé vient d'être détruit à Saint-Ouen (93)… C'est dommage d'en arriver là ! Le rôle de l'architecte est de loger des gens, de construire des lieux de travail et de loisir, d'imaginer des bâtiments publics, de concevoir des maisons particulières, etc. C'est aussi de faire cohabiter tout un ensemble de corps de métiers.

Grande galerie de l'Evolut on, Muséum d'histoire nature le Pau Chemetov et Bor,a Huidobro, arch tectes, Rene All o, scénographe Photograph e Olivier Wogenscky

© Adagp Paris 2019

Vous êtes le fils d'un célèbre graphiste et affichiste, Alexandre Chemetov, dit Chem, qui réalisa notamment des affiches pour Air France. A-t-il joué un rôle dans votre décision de devenir architecte ?
Mon père était graphiste et affichiste, il a aussi su être caricaturiste, un maître dans l'art du collage, peintre de talent. Le catalogue d'une exposition réalisée par les étudiants de l'ESAD d'Amiens et leurs enseignants, *Signé Chem*, rend compte de son travail. Sa vie a été par deux fois brisée par la guerre civile en Russie, puis par la Seconde Guerre mondiale. Au fil des années, il a constitué une prodigieuse bibliothèque que j'ai beaucoup consultée. Elle m'a quelque part formé…

Vous a-t-il poussé dans une direction ?
Surtout pas ! Il m'a juste envoyé voir un orienteur professionnel qui m'a conseillé d'être soit architecte, soit… graphiste. J'ai choisi la première voie pour ne pas faire comme lui ! *(Rires.)*

Chem a-t-il au moins suivi votre parcours professionnel ?
Pas trop ! Je n'en ai pas souvenir. Alors que j'étais enfant, il m'a dit : « *Tu verras, le jour où tu seras célèbre, ils viendront te chercher…* »

Vous avez réalisé la charte graphique d'un journal étudiant communiste, *Clarté*, au début des années 60.
J'ai quelques connaissances solides dans ce domaine ! Une maquette ne constitue, après tout, qu'un assemblage.

D'ailleurs, vous dites être un maître dans « l'art de l'assemblage » !
Je confirme et vous invite à regarder la structure que vous avez autour de vous. Tous ses composants – panneaux de bois ou de verre, serrures, poutres, etc. – sont industriels. Mon rôle a été de les assembler. C'est le quotidien de la construction moderne.

Le dessin me permet de concrétiser rapidement des idées. **Un lien direct entre mon esprit et ma main.**

Est-ce pour ces raisons qu'on vous a demandé, plus tard, de réhabiliter l'ancienne usine qui imprimait le journal *L'Illustration*, à Bobigny (93) ?
Ce bâtiment industriel des années 1930 est un pur chef-d'œuvre. Il tombait en ruines avant que l'idée d'en faire une annexe de l'université Paris-13 ne soit votée. Un chantier emblématique.

Que vous apporte le dessin dans votre travail ?
Il me permet de concrétiser rapidement des idées. Un lien direct entre mon esprit et ma main.

Quelle culture avez-vous dans ce domaine ?
J'ai beaucoup regardé les peintres, avec une passion toute particulière pour les travaux de Paul Gauguin, Gustave Courbet, Juan Gris, Matisse, Braque ou Picasso évidemment. J'aime aussi beaucoup toute l'école constructiviste et avant-gardiste russe. Résultat : mes collaborateurs disent que je possède une sensibilité au huitième de ton chromatique, ce qui me permet de faire cohabiter valeurs et couleurs dans mes bâtiments.

Où et comment avez-vous appris à dessiner ?
Enfant, je peignais et dessinais beaucoup. Cela ne m'a jamais quitté. Aux Beaux-Arts, dans les années 1950, j'ai appris cette pratique. En architecture, le dessin n'est qu'une base. Une fois réalisé, il faut ensuite valider la faisabilité d'un projet, trouver ses composantes, le finaliser dans le détail et le chiffrer. L'informatique nous aide beaucoup en cela.

La Table de l'architecte. Paul Chemetov
© Adagp Paris 2019

LA MAISON STERCKEMAN

« L'enjeu était d'ériger sur une structure en acier, autour d'un noyau construit, un plan libre qu'on peut bouger à l'infini. Plu… e a été transformée … da, et un conteneur était … ces maisons comme … remplissage libre. Cette maison était un prototype … Christian Sterckeman, le … mmanditaire, y'…

Carnet de croquis pour la maison Sterckeman.
Paul Chemetov
© Adagp Paris 2019

Maison Sterckeman, Paul Chemetov
© Adagp Paris 2019. Photographie Jena Marie Monthiers

L'informatique a-t-elle changé votre métier ?
C'est comme dans une partie d'échecs où chacun rebondit aux propositions de l'autre. Mon équipe réagit à mes propositions, et moi, je réagis aux siennes. Mais comme je n'ai aucune compétence informatique, mon idéal serait de pouvoir dessiner directement sur les écrans. Ce sera un jour généralisé, j'en suis sûr. En attendant, je trouve que l'informatique n'a pas la vitesse de la main.

Quels éléments de travail fournissez-vous à vos équipes ?
Des dessins, à la fois vagues et précis… Puis nous échangeons et progressons dans le projet. Construire, ce n'est pas dessiner ; c'est autre chose. Ce qui se passe en interne à l'agence, puis sur le chantier, ne représente jamais le résultat exact du dessin de départ. Les Suisses disent que les architectes français construisent un dessin alors qu'eux dessinent une construction. Moi, je suis plutôt dans leur approche.

Revenez-vous parfois à votre dessin initial pour vérifier si vous ne vous en êtes pas trop éloigné ?
Le pro-DCE (dossier de consultation des entreprises) est réalisé dans l'anticipation de ce qui va se faire sur le chantier. Le dessin de départ va donc s'adapter à toutes les étapes de création. À mes débuts, il m'est arrivé de faire casser des éléments au marteau-piqueur, à même le chantier. Maintenant, c'est tellement cadré en amont qu'il est rare d'arriver à de telles extrémités. Mais pour en revenir à votre question, lors d'expositions, on me demande parfois de retrouver le croquis d'origine qui a servi sur tel ou tel projet. Très souvent, il n'existe tout simplement pas ! L'architecte n'est plus dans sa tour d'ivoire à faire de petits croquis.

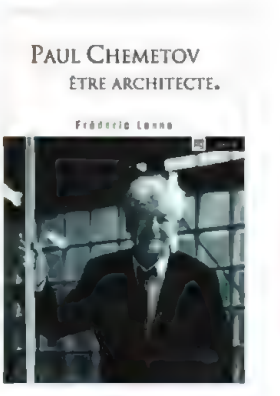
Vous aimez regarder vos archives ?
Cela me serait difficile car la plupart ont brûlé ! Je ne suis pas nostalgique. Ce qui a été fait est fait. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir si je suis encore capable de proposer quelque chose de nouveau et de ne pas me répéter. Chaque nouveau projet pose de nouvelles questions…

Arrive-t-il que votre dessin ne soit pas compris par vos équipes ?
Représenter à plat quelque chose qui doit se voir dans l'espace n'est pas toujours évident. C'est comme entendre de la musique en lisant une partition.

Vous dessinez toujours ?
Un peu moins, car je suis mangé par la bureaucratie et l'informatique.

Et s'il ne devait rester qu'une seule chose de vous ?
Ma maison et mon agence ! Sinon, je dirais la grande galerie du muséum d'Histoire naturelle, le ministère des Finances et l'aménagement des équipements publics des Halles. ■

VIENT DE PARAÎTRE



PAUL CHEMETOV, ÊTRE ARCHITECTE
SEPT CONVERSATIONS AVEC **FRÉDÉRIC LENNE**
Éditions ARLÉA, COL. POCHE
123 pages avec illustrations N&B, 14 €
Disponib e

FRANÇOISE **PÉTROVITCH**

© Photo Hervé Pumet

Après avoir suivi des cours du soir à Chambéry, **Françoise Pétrovitch** intègre, à quinze ans, une école d'arts appliqués à Lyon. Elle sera ensuite étudiante à l'École normale supérieure de Cachan, près de Paris, avant de devenir professeur en Arts appliqués. Tout en enseignant, elle développera une activité remarquée d'artiste touche-à-tout qui alterne dessins, peintures, sculptures et céramiques. Rencontre avec une femme au sommet de son art.

Par **Frédéric Bosser**

FRANÇOISE PÉTROVITCH

LA REINE DU MOTIF...

Françoise, qu'est-ce qui vous a décidée à devenir artiste ?
Tout ! J'ai toujours aimé dessiner. J'ai fini par exprimer des choses par le dessin, et l'artiste est arrivée ensuite.

Votre style d'origine correspond-il à celui que nous connaissons aujourd'hui ?
J'aurais tendance à dire oui. Dans mon souvenir, je n'ai pas eu de rencontres avec un professeur ou un artiste qui m'ont fait changer.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?
Les anciens, les modernes, les créations issues des arts décoratifs : vraiment tout ! Encore aujourd'hui, j'essaie de visiter un maximum d'expositions, et je m'intéresse beaucoup à l'histoire de l'art. C'est une source d'inspiration pour moi. En ce moment je lis des ouvrages consacrés à Balthus, Hockney, Cranach, Marquet...

Sans titre, 2018. Lavis d'encre sur papier. 160 x 120 cm
© Françoise Pétrovitch / Galerie Semiose, Paris

Fumeur, 2018
Lavis d'encre sur papier. 160 x 120 cm
© Françoise Pétrovitch / Galerie Semiose, Paris

/ LE GOÛT D'EXPÉRIMENTER ET DE PARTAGER

Cette volonté d'être professeur, est-ce une manière de ne pas devenir une artiste, tout de suite ?
Absolument ! Je me devais d'être indépendante financièrement. En sortant de l'ENS de Cachan – où étaient enseignés le nu, le modelage, l'apprentissage des perspectives, l'anatomie, les arts appliqués –, j'ai été nommée professeure un an dans un lycée technique. C'était avant d'intégrer l'Atelier gravure d'Estienne qui était alors en pleine restructuration. J'avais vingt-quatre ans.

C'était un souhait de votre part ?
La question de l'imprimé m'intéresse depuis mon intégration à l'école d'arts appliqués de Lyon. La gravure permet d'être dans l'expérimentation, et c'est pour cela que cette activité me plaît.

Vous aimez enseigner ?
Oui ! Même si, financièrement, je pourrais tout à fait décider d'arrêter, je continue à aimer enseigner. C'est très stimulant d'aider les autres au moment où ils se posent un tas de questions. Jeune, on n'est pas dans la quête de réseaux, de réussites ou de positionnements, mais de créations. Ces échanges permettent d'aller au cœur des choses, simplement.

Comme quoi, par exemple ?
Nombre de mes étudiants se posent la question de l'épaisseur d'un trait ou du format de la feuille, de la façon d'installer ou pas la couleur, du positionnement de la lumière... Ce sont des réflexions assez pures. Pour chaque étudiant, les questions diffèrent car chacun a sa vision, ce qui rend ce métier passionnant. Après, je ne saurais dire si ces échanges rejaillissent ou pas sur mon travail. *A priori*, je scinde bien mes deux activités.

Vos étudiants ont-ils déjà touché à la gravure avant de suivre vos cours ?
En général, pas du tout. C'est un choix de leur part. Et si mes collègues sont plus compétents que moi sur la technique, j'essaie de les accompagner surtout sur le côté artistique.

/ GRAVURE OU DESSIN ?

Quand nous nous sommes connus, il y a une bonne vingtaine d'années, vous réalisiez beaucoup de gravures en taille-douce sur cuivre...
Et des dessins ! Ces deux activités sont, à la fois, très proches et très éloignées. Je n'exprime pas les mêmes choses selon le support. Je fais moins de gravures maintenant du fait de mon travail grandissant en peinture, sculpture, dessin ou vidéo...

Pourquoi ce choix de la taille-douce sur cuivre ?
Elle permet d'obtenir toute la gamme des gris et donc, quelque part, de tout faire. Ce n'est pas binaire. En revanche, quand on grave un trait, il est définitif. J'aime bien cette idée. Avec la lithographie que j'ai découverte plus tard, je propose des choses plus proches de mes lavis.

/ DE L'IMPORTANCE DES GALERIES

Vous montrez rapidement votre travail en galerie ?
J'ai d'abord exposé à la galerie Polaris qui montrait d'autres jeunes artistes, dont Speedy Graphito, Stéphane Couturier, Christian Lhopital. Nous étions en 1997 et j'exposais alors des dessins sur des cahiers d'écolier et sur toile, etc. J'ai aussi travaillé avec la galerie RX. Depuis 2013, je suis représentée par la galerie Semiose.

C'est important pour vous ?
Il est important d'être accompagnée au quotidien. Ensemble, avec les galeristes, nous nous interrogeons sur la manière de présenter mon travail et comment.

Avec Semiose, vous avez aussi entrepris un travail éditorial.
Un aspect important pour la diffusion de mon travail. Le livre est un vrai espace de création.

/ COMMANDES ET SÉRIES

Vous n'avez jamais envisagé de devenir illustratrice ?
À mes débuts, pendant un an, j'ai travaillé pour les magazines *Lire* et *Télérama*. Le bon côté d'une commande, c'est qu'une fois honorée, vous êtes payé. Le mauvais côté, c'est que je trouvais cela trop simple. J'avais l'impression de ne pas creuser les choses, de me contenter de répondre à la commande et donc de ne pas me remettre en question. Ce n'était pas ce que je recherchais. Je voulais plus ramer ! *(Rires.)*

J'ai lu que vous aimez bien travailler sur des séries.
C'est vrai, même si parfois elles peuvent se répondre à des années d'intervalle. Je suis de ceux qui aiment construire sur un temps long. Après, je peux faire des séries courtes comme longues.

L'ACTU DE FRANÇOISE PÉTROVITCH

Dès à présent : deux monographies de Françoise Pétrovitch sont éditées par les éditions Semiose (54, rue Chapon – 75003 Paris).

Octobre 2019 : le Centre Pompidou invite l'artiste à réaliser un projet dans la Galerie des enfants intitulé *Passer à travers*.

Avril 2020 : l'artiste exposera son travail imprimé à la BNF, à Paris. Elle y présentera aussi ses carnets, dessins, céramiques...

2020 : exposition solo au Fonds Hélène et Edouard Leclerc, Landerneau et Villa Savoye à Poissy.

Site de l'artiste :
www.francoisepetrovitch.com

Sans titre, 2018. Lavis d'encre sur papier. 160 x 120 cm
© Françoise Pétrovitch / Galerie Semiose, Paris

Sans titre, 2019. Huile sur toile. 160 x 130 cm
© Françoise Pétrovitch / Galerie Semiose, Paris

Chiens de faïence, 2018.
Lavis d'encre sur papier. 160 x 120 cm
© Françoise Pétrovitch / Galerie Semiose, Paris

/ DES ADOS AUX OISEAUX : SES SUJETS PRÉFÉRÉS

Vous avez des sujets de prédilection : les ados, les animaux...
Concernant les ados, j'aime cet entre-deux, ce moment où les choses vont bouger. La question du corps et de la beauté m'intéresse aussi beaucoup. Ce sont souvent des moments arrêtés, des attitudes que je fixe.

Vos ados sont rarement représentés en entier.
J'ai toujours fait comme cela. Ce sont des fragments. Libre au spectateur d'imaginer le reste.

Vous travaillez d'après modèle ?
Il m'arrive d'en faire poser. Je travaille aussi à partir de photos prises dans la rue, le métro, les parcs, les places. Je sollicite souvent mes enfants et leurs amis. Je ne fais pas mimer mes modèles. Par contre, quand je peins ou dessine, je ne regarde plus la photo. Je m'en éloigne très vite.

Vos formats sont de plus en plus grands...
J'aime bien quand les choses se répandent, tout comme j'aime bien être dans le dessin...

Quand vous réalisez un portrait, que recherchez-vous ? À capter son âme ?
Pas spécialement. Mes portraits sont génériques.

Un mot sur les masques ?
Nous sommes des millefeuilles, et il y a toujours quelque chose derrière la façade. Avec un masque transparaît cette notion de sous-couches. En revanche, je trouve plus intéressants les masques amateurs fabriqués de bric et de broc, de bouts de papier que professionnels, bien que souvent plus tristes.

Et les animaux ?
J'en avais beaucoup autour de moi, enfant. Forcément, cela se retrouve dans mon travail. J'ai une préférence pour les oiseaux, car ils évoluent dans un autre espace. C'est à la fois un animal libre quand il vole et très fragile quand il ne peut plus voler. Un oiseau par terre devient très vulnérable. J'adore les voir voler autour de mon atelier. Ils tracent comme des traits dans le ciel.

Dans la préface de votre dernière monographique, la critique d'art Anne Bonnin parle d'un dessin amniotique.
Cela définit bien mon travail...

C'est moins visible dans vos sculptures !
(Rires.) J'avais envie de choses plus physiques, plus denses. Je travaille le modelage, car j'aime bien le contact avec la terre.

/ L'ART DU RELIEF

Votre récent fait d'armes, c'est cette sculpture intitulée *Tenir installée* dans le parc du Louvre-Lens.
J'ai réalisé cette œuvre pour un collectif d'habitants et d'associations ATD Quart Monde de Liévin et de Lens dans le cadre de l'action « Nouveaux commanditaires » de la Fondation de France. Le titre fait référence à un personnage tenant contre lui un animal. C'est un motif allégorique, pour ceux qui tiennent bon, qui tiennent le coup.

Peur de la page blanche ?
Franchement, non ! Rares sont les moments où je n'ai pas d'idées. Il peut y avoir de la difficulté ou des doutes, mais jamais d'angoisse. ■

LES ARTS DESSINÉS

#08 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE
OCTOBRE 2019

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir…
dans le huitième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en octobre.

Jean Jullien
Catherine Deneuve
François Boucq
Javier Mariscal
Philippe Honoré
Philippe Decouflé
& Philippe Guillotel
Jean-Michel Ribes
& Jean-Marie Gourio
Zhu Chengliang
***Life is Strange 2*, le jeu**
Mana Neyestani
La saga Draeger
André Robillard
Cérès Franco
Le Greco par
Gérard Garouste
Toby Leigh
Réno
Richard Wilkinson
Philippe Cuny
Jochen Gerner
Paul Cox*
… et bien d'autres
surprises

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

PROCHAINES EXPOSITIONS

21 JUIN / 27 JUILLET 2019

Blutch

« Reprise »

28 JUIN / 27 JUILLET 2019

Christophe Blain

« King Kong »

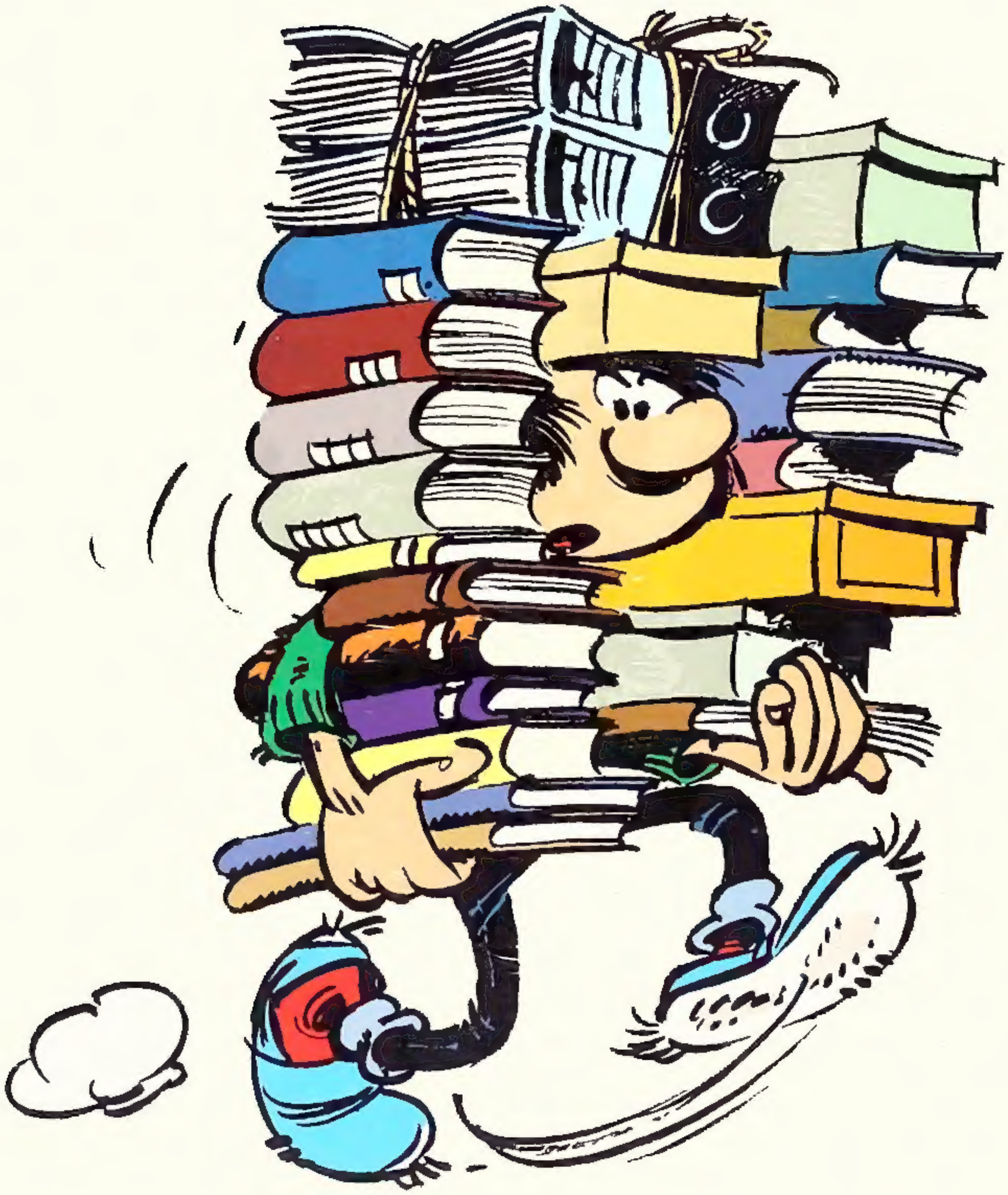
© Blutch - Christophe Blain

BARBIER & MATHON

10 rue Choron, 75009 Paris
Métro Notre-Dame de Lorette,
Saint-Georges, Cadet
du mardi au samedi

de 14 h à 19 h 30 ou sur rendez-vous
06 80 06 29 95
info@barbiermathon.com
www.barbiermathon.com

RIP-CLUB



M'ENFIN HD !